

uabra, uabrum : v. uafer.

uacca, -ae f. : vache ; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : uaccula (rare, poétique) ; uaccinus (Plin.).
Vaccus est panromain, M. L. 9109 ; vaccina est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. *vāg-* « génisse qui vèle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. *bos*) ; uacca doit être un terme d'élevage, et le cc géminé de type populaire y est à sa place.

uaccinium, -i n. (ordinairement au pl. uaccinia) : vacut (arbuscule) et fruit du vacut. Attesté depuis Virgil. M. L. 9111, uaccinus.

On rapproche *βάκυθος* (= *Φάκυθος* ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égénée, et Virgile traduit par *uaccinium* le *βάκυθος* de Théocrate. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

uacerra, -ae f. : -m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecors et uestanus, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : *uacerrosus*, employé par Auguste pour *ceritus*, Suet., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. *stipes*. Rappelle, pour la finale, *accera*.

uacillō (uaccillō ; Lucr. 3, 502, tum quasi uaccillans consurgit et omnis | paulatim reddit in sensu), -as, -ātūm, -āre : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron ; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : uaccillatiō (= *dōpacta*), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type *sorbillō*, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémination expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

vacō, -as, -ātūl (-ui tardif), -ātūm, -āre : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif) ; être vacant, libre ; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif *u. philosophiae*) « vaquer à ». Impersonnel : *uacat* « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe *uacans* le neutre pluriel a été substantivé : *uacantia*. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : uacuus : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant » ; *uacuum* « le vide » ; v. B. W. vague III ; celtique : britt. *gwag* ; *uacuitā*, *uacueficiō* ; *uacō*, -as (attesté surtout au participe *uacuatus*), M. L. 9114, et *euacō* (époque impériale)

V

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Eglise, d'après le gr. *κενών* (traduit aussi par *exināniō*) « (se) dépouiller, abolir, détruire » ; et *euacuatiō* ; *uacius* : doublet de *uacius*, rare, archaïque (Plt., Tér.), M. L. 9113 ; *uaciūas* (Plt.) ; *uacefiō* (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe **uacere* (cf. *patēre/patēfiō*), non attesté directement en latin, mais dont le participe *uacitus* (*uocitus*) a survécu dans les langues romaines, v. B. W. *vide*, *vider*, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par *uaceton* ; *uacatiō* : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire (classique) ; *superuacuus* (époque impériale = *ἀχέτος*, Ital.) ; *su-peruacaneus* (attesté depuis Caton, classique) ; *su-peruacuitās* (Vulg. = *κενωδόξα*) ; *superuacō* (Gell.). A côté de *uacō*, *uacius*, *uacatiō* sont attestées des doubles archaïques *uocō*, *uociūas*, *uocatiō*. Plauta joue sur *uocō* « être vide » et *uocō* « appeler », Cas. 527 : *fac habeant linguan tuas aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent.* — *Vociūas* est, entre autres, dans Tri. 11 ; *uocatiō* dans CIL I 198, 77 (Lex Repet.). Les formes en *uoc-* ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée ; c'est à **uocitus* que remontent *ital. vota*, v. fr. *vuit*, M. L. 9429 ; cf. aussi 9108, *vacare* et *vocare* (logoud, bogare) ; 9115, *vacuus* et **vacus*, *voc[u]us* (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de *uacare* se retrouve en ombrien : *vaçetum*, *uaceton* ; *utiatiūm* ; *antervakaze*, *anderuacoso* « intermissio ». Le flottement entre *uac-* et *uoc-* est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gramm.**, p. 36, avec la bibliographie). Il Hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le *u* initial : en latin même, cf. *uānus* et *uastus* ; hors du latin, cf. got. *wans*, v. isl. *vánr* manquant », skr. *und-* = av. *ūna-* « qui manque de, incomplet », arm. *unayn* « vide », gr. *εὐνή* « privé de », gr. *ἄτος* « sans raison, vainement », (F) *τρόπος* « vain, inutile », *άτος* « vainement », got. *ups* « désert », v. h. a. *ödi* « vain, léger ».

Vacūna, -ae f. nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs ; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scoliastes. Le rapprochement de *uacō*, *uacius*, proposé par Varro, qui l'identifie à *Victoria* et l'explique par « *quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacent* », n'est qu'un calembour.

Dérivé : *Vacūndis* (Ov.).

uādō, -is, uāsl (Tert. ; usuel dans les composés), -āsum (dans *euāsum*, etc.), -ere : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron ; les composés *euādō*, *iuādō* sont, au contraire,

très classiques. Sur *uādō* avec un réfléchi *u. sē*, *u. sibi*, v. Löfstedt, *Syntactica*, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés **vadō*, **vadiō*, M. L. 9118-9119. Sur *eō* et *uādō*, v. Ernout, *Aspects*, p. 156 sqq. ; B. W. sous *aller*. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : *circum-uādō* (époque impériale) ; *euādō* : sortir de, s'échapper ; et, comme *extire*, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir » ; « échapper à » (accusatif) ; *euāsiō* ; *iuādō* : marcher dans ou sur, envahir (senz propre et figuré), M. L. 4525 ; *iuāsiō* ; *per-*, *su-* *per-*, *trans-uādō*.

Vādō comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans *eō* : cf. Enn., A. 273, *sed magis ferro | rem repenant regnunque petunt : uadunt solida ui* ; 479, *ingenti uadit cursu qua redditus termo est*. De là *iuādō*, en face de *inēd*. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. *vaða*, v. h. a. *watan* « aller de l'avant, passer (à gué) » ; cf. lat. *uadum*. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique **wādh-*, **wādh-*, soit l'élargissement d'une racine **wād-* « venir » par un suffixe caractéristique ; l'arménien a *gam*, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (*u)wāmī* « je viens ». En vieux irlandais, le préterit « déterminé » *ducadaid* (Mil.), *docoid* (Wb.) renferme une forme du type de lat. *uādō*. Le lat. *uādō* comporte un suffixe *-de/o-* de présent, ce qui explique qu'il n'a pas de *perfectum* ancien.

uādūs, -i n. (*uadūs* m., Varr., Sall.) : gué ; bas-fond(s). Synonyme poétique de *undas*, *maria*, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... *longa sulcant uado salsa carina*. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. *guado*, fr. *gué*, prov. *ga*, catal. *gual*). M. L. 9120 a ; *uadūs*. Rappelle, pour la finale, *a*.

Dérivés : *uādō*, -as (tardif, rare) : passer à gué ; *uādūs*, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec *uādō*, mais la spécialisation de sens et l'a l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. *watan*. Le germanique a, de même : v. isl. *vað*, v. h. a. *wat* « gué ».

uae : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : *uae tibi*; quelques exemples isolés avec l'accusatif *uae u*. Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. *gwae*, got. *wai*, lettis *wai*, arm. *oay* et, dans l'Avesta, av. *vayōi*, gath. *avōi*. Cf. M. L. 9126, *vai* (roum. *val*, ital. *guai*).

uafer, -ra, -frum (doublet *uaber* dans les gloses, qui ont des formes *uabra*, *uabrum*, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier ; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « barré » ; cf. les gloses *uafrum* (*uabrum*) : *uarium*, *multiforme* ; *u. : uarium*, *pictat* (l. *pictum*) ; *u. : uersipellēm*. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliens, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérivés : *uafrē* adv. ; *uafritia*, *uafrāmentum*, tous deux d'époque impériale ; *uafellus* (Gl.). La forme dialectale *uafer* a prévalu sur le romain *uaber*. Sans étymologie connue.

uāgīna, -ae f. : gaine (d'un épé, etc., cf. Varr., R. R. 1, 48, 1; Plin. 18, 3, *ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginis exeat et ante quam in uaginas perueniant*) ; fourreau (d'une arme) ; par suite l'enveloppe, étui ». *Sensū obsēnō* dans Plt., Ps. 1181, *conueniebatne in uaginam tuam machaera militis?* Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122 ; celtique : irl. *faigin*, britt. *grain*.

Dérivés et composés : *uāgīnula* ; **vagīnella*, M. L. 9123 ; *euāgīnō*, -as (depuis l'Italia) ; **inuāgīnō*, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe *vōžiu* « je couvre en rabatant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

uāgiō, -ls, -lū, -lūm (-i), -lūtum, -lūr : vagir, chevrotier. Se dit du cri des petits enfants, des chevreaux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner » ; Enn., A. 531, *clamor ad caelum voluendus per aetheria uagī*. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés : *uāgor* (Enn., Lucr.) ; *uāgitus* ; *uāgūlatiō* (dérivé d'un démoniatif **uāgūlō* d'un adjectif **uāgūlus* non attesté) f. ; cf. F. 514, 6 : *uāgūlatum in XII (2, 3) significat quaestio cum conuicio. Cui testimonium defuerit, is tertius diebus ob portum obuagūlatum ito* ; *obuāgīō* (Plt.) ; *obuāgūlō* (Lex XII ap. F. 1. c.) ; *uāgūllō*, -as : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire *wā* ») du même type que *ragiō*. Le grec a parallèlement, avec un χ qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine **Fāχ-* « crier », le skr. *a vagnūh* « cri ».

uāgus, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indécis, capricieux, vague » : *de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certaque sententiam*, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : *uāgor*, -āris (et *uāgō*, archaïque, M. L. 9121 a) ; *uāgābundus* (archaïque et postclassique) ; formes savantes en roman, M. L. 9121) ; *uāgātiō* ; *uāgātūs*, -ūs m. (époque impériale) ; *uāgūlus* (rare et tardif) et *uāgūlor*, -āris (Ital.) ; **uāgātiūs*, M. L. 9121 b ; *circum-, dī-, ē-, *extrā-*, M. L. 3101, *per-uāgor* ; *circum-, arēnī-, montī-, multi-, pontī-, uolgi-uāgus*, -a, -um, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que θάλασσοπλήρης (Esch., Eur.), δρεπλανῆς ; *uāgūriō*, -is « per ötium uago » (Gl.). Sans étymologie précise.

uāha (uaha) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

uāleō, -ēs, -ul, -ēre : être fort ; par suite « être bien portant » (cf. les formules *si uales bene est* ; *uale* « porte-toi bien », formule d'adieu, d'où *uālēdīcō*, -ācīō « dire adieu ») ; être efficace (en parlant d'un remède) ; être puissant, être en vigueur (*dē lēge*), prévaloir, être in-

fluent, etc. Avec l'infinitif « avoir la force ou le pouvoir de ». En parlant de monnaies, « valoir, avoir une valeur », e. g. *Varr.*, L. 5, 174, *denarii, quod denos aeris ualebat*. En grammaire, traduit le gr. δύνασθαι, « avoir un sens, signifier », e. g. *Cic.*, *Off.* 3, 9, 39, *hoc uerbum quid ualeat non uident*. De *ualens* : *ualerent*, *ualentulus* (*Plt.*) ; *Valentia* « dea Ocricalana », *CIL XI* 4082 ; *Tert.*, *Apol.* 24 ; *Valentinus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9130. Sur irl. *faille*, v. *Vendre*, s. u.

Dérivés et composés : **ualer* (*Gloss.* = τυχή) ; *ualidus* : fort, bien portant, etc. ; *ualide*, *ualdē* : fortement, fort. Dans la langue parlée, synonyme expressif de *multum* ; cf. *Cic.*, *Rep.* 1, 43, 66 : *magnistratus ualde lenes et remissi*, v. *Ed.* Wölfflin, *Kl. Schr.*, 134 sqq. ; quelquefois même, affirmation correspondant à un « oui » énergique ou « parfaitement », cf. *Plt.*, *Pseud.* 345, *meam tu amicam uendidiisti?* — *ualide*, *uiginti minis*. De là *ualidius* (rare et tardif) et *inualidus* (fréquent), M. L. 4526, *praeualidus*.

ualeūdō : bonne santé (sens ancien) ; personnifiée et déifiée chez les Mases ; puis « état de santé », bon ou mauvais, le sens étant précisé par un adjectif : *u. bona*, *commoda*, *integra*, *infrima*, *aegra*, etc. ; et, par litote, « mauvais état de santé » (comme en français « fermé pour cause de santé », « sa santé m'inquiète »), « maladie », d'où *ualeūdīnārius* (opposé à *sānus* dans *Varr.*, R. R. 2, 1, 15), souvent substantif : *ualeūdīnārius* « malade (chronique), valéitudinaire » ; *ualeūdīnārium* « maison de santé » ; *inualeūdō* (bas latin) ; *ualeſcō*, *-is* : gagner en force ou en santé. M. L. 9131.

Cf. peut-être aussi *Valerius*, pél. *Valesies* et le dérivé : *ualeīrāna*, *-a* f. : nardum celticum (Gl.).

Composés de *ualeō* : *per-*, *prae-ualeō* ; de *ualeſcō* : *conualeſcō*, *-is* ; *in-*, *ē* (d'où *eualeō*), *prae-*, *re-ualeſcō*.

Lat. *ualeō* doit reposer sur **walē* ; cf. irl. *flath* « souveraineté », gall. *gwlad* « pays », tokh. *A wäl*, *B walo* « prince, chef » ; v. isl. *olla* « j'ai dominé », avec *-ll-* de **-lp-*. Avec une dentale, lit. *veldū*, *veldēti* « prendre possession de », *valdaū*, *valdīti* « gouverner », *valdīs* « possédé » ; v. pruss. *weldisnan* « héritage », *wälñikans* (accusatif pluriel) « rois » ; v. sl. *vladē*, *vlasti* « dominer », got. *waldan* « dominer ». On ne peut déterminer avec précision les rapports entre les formes slaves, baltoiques, germaniques et les formes, elles-mêmes peu claires, de l'italique et du celtique. Le superlatif osq. *ualaemom* « optimum » (*Tab. Bant.*) est douteux ; v. *uoleumum*. Sur osque *Fałz*, v. *Vetter*, *Hdb.*, n° 185.

ualeria, *-æ* f. : sorte d'aigle, nommé par les Grecs μελαέτρος (*Plin.*).

ualgus, *-a*, *-um* : bancal ; *-os* *Aurelius intelliagi uolt qui diuersas suras habent, sicut e contrario uari dicuntur incurua crura habentes*, P. F. 215, 3 ; *ualgum est proprie intortum*, Non. 25, 8. De là : *ualgiter*, *Valgius*.

Non d'infirmité, à vocalisme *a*. Sans étymologie. Cf. *uārus*, *uatius*.

uallēs et *uallis*, *-is* f. : val, vallée. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron ; la *Sententia Minuciorum* (117 av. J.-C.) a déjà *conuallis*. Panroman. M. L. 9134 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uallēcula* (*ualli-*), rare et tardif, M. L. 9133 ; *uallētria*, *-ium* n. pl. (tardif, formé sur *silvestria*) ; *Vallōnia* f. : *collibus deam Collationam*, *uallībus Vallōniām praefecerant*, *St Aug.*, *Ciu. D.* 4, 8 ; *uallōsus* (tardif) ; *conuallis* f. : vallée fermée de toutes parts.

Mot à consonne intérieure géminée, qui peut être du groupe de *uoluō* ; cf. aussi *ualueae*.

**uallesit* : attesté seulement dans *P. F.* 519, 3 : *uallēsīt* (*uallēsīt*, *Lachm.*) *perierit dictum a uallo militari quod sit circa castra, quod qui eo eiūciuntur pro pēditis habentur*. Étymologie populaire d'un mot obscur.

V. *uolnus*.

uallus : v. *uannus*.

uallus, *-i* m. : pieu, échafaud ; sorte de moissonneuse, usitée en Gaule, cf. M. Renard, *Technique et agriculi en pays trévire et rémois*, Latomus, XXXVIII, 1959, et Rich, sous *vallus* 3. Ancien (*Caton*) ; technique. M. L. 9136. V. le suivant.

uallum, *-i* n. : collectif, tiré peut-être de *ualla*, *-ōrum* « palissade », ancien pluriel de *uallus*, surtout terme de la langue militaire désignant la palissade élevée sur la levée, *agger*, puis, par extension, l'ensemble formé par la levée et la palissade. M. L. 9135 ; germanique : v. angl. *weall*, all. *Wall*, etc.

Dérivés et composés : *uallātus* et *uallō*, *-as*, M. L. 9131 a ; *uallātō* ; *uallāris* (*corōna*) ; *circum-*, *con-*, *ē*, *praec-**uallō* ; *obuallātus*.

interuallum : *Varro dicit interualla esse quae sunt inter capita uallorum, i. e. stipitum, quibus uallum fit : unde cetera quoque spatis dicuntur <interualla>*, GLK VII 151, 3. En passant de la langue militaire dans la langue commune, a pris le sens général de « distance qui sépare deux points dans l'espace ou dans le temps », « intervalle » ; cf. *Cic.*, *Cat.* M. 2, 38, *uidetur quantum interuallum sit interiectum inter maiorum consilia et istorum dementiam*. M. L. 9677. De là *interuallātus*.

On rapproche ion.-att. ἥλος « clou », qui avait un *f* initial aspiré ; cf., chez Hésychius, γάλλοι : ἥλοι, qui doit être éoliens, et, du reste, hom. ἀγρυπό-ἥλος (mais pas de *F* dans Λ 29 et B 29 = Δ 633 : le *F* a tendu à s'amour prématurément). L'esprit rude de ἥλος indique la présence d'un *s* intérieur ; on peut partir de **wal-*ou de **walso-* ; c'est la seconde forme qui expliquerait lat. *uallus*. Got. *walus* « þāðoç » est loin de toute manière.

ualueae, *-ārum* f. pl. (sing. *ualua*, rare ; exemple de *Pomp.* ap. Non. 19, 22 ; *Pétr.* 96, 1 ; *Sén.*, *Herc.* F. 999) : porte ou volet, composé de battants articulés qui peuvent se replier ; cf. *Varr.* ap. *Serv.*, in *Ae.* 1, 449, *ualueae quae revoluuntur et se uelant*, et Rich, s. u. Clasique (*Cic.*), technique ; non roman.

Dérivés : *ualuātus* ; *ualuolae* (*ualuoli*, Fest. 514, 4 « fabae folliculi ») : cosse, gousse ; *ualuariūs* et *uatuūtor* (d'après *iānitor*) (*Gloss.*).

Doit appartenir au groupe de *uoluō* ; partir de *ωluwā?*

uanga, *-æ* f. : bêche munie d'une barre horizontale fixée au-dessus du fer, pour permettre au pied d'appuyer avec plus de force (*Pall.* 1, 42, 3). Sans doute

mot de provenance germanique ; le mot latin est *bipalium* ; v. Rich, s. u. M. L. 9137.

uannus, *-I* f. (abl. *uannū*, Non. 19, 20) : van ; *uannus mystica* « van mystique » qui figurait dans le culte de Bacchus. V. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9144. V. h. a. *wanna*.

Dérivés et composés : *uannō*, *-is* (*uanniō*, *Gloss.*) « vaner » (*Lucil.*, ap. Non. 19, 25, *hunc molere, illam autem ui frumentum uannere lumbis*), M. L. 9141 ; *euannō*, *-is* (*Varr.*, R. R. 2, 52, 2) et *euannō*, *-as* (*Pomp.* ; cf. Non. 1, 1) ; *uallus*, *-i* f. (*uallūm*) : petit van, de **uanno-s*, M. L. 9136 ; d'où *euallō*, *-as* (*Titin.*, *Varr.* ap. Non. 102, 1) ; *euallō*, *-i* f. (*Plin.* 18, 987), rattaché par l'étymologie populaire à *uallum* ; *uannulus* (*Gloss.*, refait sur *uannus* à un moment donné où le rapport entre *uannus* et *uallīus* n'était plus senti), M. L. 9143. Cf. aussi M. L. 9132, **vallīare*; 9142, **vanniāre*.

Le dérivé supposé *uattīum* a induit à croire que *uannus* repose sur **watnos* (v. *Sommer*, *Krit. Erläut.*, p. 86). Mais les sens de *uattīum* est différent (v. ce mot) et *uallus* « petit van » va contre ce rapprochement. On est tenté de rapprocher gr. *τῶν* ; mais il y a des obscurités de toutes sortes (v. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 279 sqq. ; Sommer, *Gr. Lautstud.*, p. 54 et 104). Sans doute apparenté à *uentus* (*cf. uentilō*). Lat. *uannus* aurait *n* géminé dans un terme technique (cf. *occa*).

uānūs, *-a*, *-um* : vide, dégarni, *leus ac uanum granum*, Col. 2, 9, 13 ; *uaniōr iam erat hostium acies*, T.-L. 2, 47, 4 ; par suite, « creux, sans substance, vain » (fréquent et classique, attesté depuis Ennius ; se dit des personnes et des choses : *uānūm cōsūlīm* ; *uānī ūrātiō et uānī haruspīcī* ; de là « vaniteux ». Panroman, sauf roumain. M. L. 9145. Irl. *fanus* « vaguum » ?

Dérivés : *uānūtās* (conservé sous des formes savantes en roman, M. L. 9139) ; *uānūtō*, *uānūtīs*, tous deux rares, archaïques ou tardifs ; *uānō*, *-as* : mentir, tromper (Acc. ap. Non. 16, 20 ; 184, 2) ; *uānēsō*, *-is* (époque impériale) : disparaître, s'évanouir, refait sur *euānēsō* ancien et classique, dont existe l'adjectif *euānidus*, et qui est conservé en roman, M. L. 2924. Cf. aussi *vanūtā*, 9138.

Composés : *uānidīcūs* (*Plt.*) ; *uānilōquūs* (*id.*), d'où *uānilōquīdōrūs*, *uānīcōfō* (*Cyp.*), *uānglorīus* (*Grec. Tur.*), sans doute sur le modèle des composés grecs en *xeo-*. Cf. *inānis*.

Pour l'étymologie, v. *uacāre* et *uastus* ; *uascus*.

uapidus : v. *uappa*.

uapor (anc. *uapōs*, cf. Non. 487, 6), *-ōris* m. : vapeur qui s'élève d'un liquide généralement chaud : *u. aquae calidae*, Cels. 7, 7, 10 ; par extension, en poésie et dans la langue impériale, « chaleur », *u. sōlis*, *Lucr.* 1, 1032, etc. M. L. 9145.

Dérivés et composés : *uapōrus* (tardif) ; *uapōreus* (*id.*) ; *uapōrārium* (synonyme latin de *hypocaustum*) : étuve à vapeur ; *uapōrōsus* (*Apul.*) ; *uapōrālis*, *-iter*, *-rātē* (tardif) ; *uapōrō*, *-as*, absolue et transitif : 1^e « émettre des vapeurs », *aquea uaporant et in mari ipso*, Plin. 31, 5 ; d'où « brûler » (*Lucr.* 5, 1132) ; 2^e « remplir de vapeurs » : *u. altāria* ; *uapōrātiō* (époque impériale) et *euapōrō*, M. L. 2926 ; *euapōrātiō* ; *uapōrīfer* (poésie impériale).

On rapproche volontiers le groupe de lit. *koēpia* « une vapeur se répand », *koāpās* « vapeur, fumée », v. *cupiō*. Mais le rapport n'est intelligible que si le *k*-baltique est tenu pour prothétique. Le rapport avec gr. *xarwōc* « fumée, vapeur » est plus énigmatique encore.

uappa, *-æ* f. : vin fermenté et éventé ; cf. Plin. 14, 125 : *uitium musto quibusdam in locis iterum sponte feruere, qua calamitate deperit savor uappaque accipit nomen, proboscis etiam hominum, cum degenerauit animus* ; et Rich, s. u. De là : *uapidus* : éventé, gâté ; d'où « mauvais » ; *uapidū* : *u. se habēre*, expression favorite d'Auguste, cf. Suét., *Aug.* 87, 2 ; *uapiō*, *CIL X* 8069, 3. Mot populaire à vocalisme radical *a* et à *p* géminé expressif, se rattachant peut-être à *uapor*.

**uappē*, *-ōnis* m. : *animal est uolans, quod uolgo animas* (l. *ammas?*) *uocant*, *Probus*, GLK IV 10, 30, qui cite un exemple de Lucilius. Correspond peut-être à gr. *τητολος* teigne ».

uāpulkō, *-as*, *-āul*, *-āulē* : recevoir des coups, être battu (sert de passif à *uerberō*, auquel il est souvent opposé). Mot de la langue familiale, souvent employé dans des expressions imagées : *uapulat peculium* (*Plt.*) ; *omnīs sermonibus uapulare* (*Cic.*) — *Vāpulā*, *uāpulet* s'emploie comme *i* in malam crucem or nostro « ve la faire f... ». Représenté en v. italien et en espagnol. M. L. 9149.

Dérivé : *uāpulāris* (*tribūnū u.*, *Plt.*, d'après t. *militaris*) ; *uāpulātor* (*Gl.*). *Vāpulō* est un verbe dérivé en *-l*, de type « populaire », comme le latin en a beaucoup (*balāre*, *frigulāre*, *postulāre*, etc., avec *-ll* : *sorbillāre*, etc.). Primitif inconnu ; cf. peut-être germ., got. *wopjan*, v. sl. *vāpiti* « crier, appeler » ?

uāra : v. *uāras*. *uargus*, *-f* m. : vagabond, rôdeur. Mot tardif (*Eum.*, *Sid.*), d'origine germanique.

uāriēus, *-a*, *-um* : moucheté, tacheté, bigarré ; se dit surtout de la peau de l'homme ou des animaux : cf. *Plt.*, Ps. 145, ... *uostra latera loris faciam ut ualide uaria sint* ; *Varr.*, R. R. 2, 2, 5, *anaduertendum quoque lingua (arietum)* ne nigra aut uaria sit quod feri qui eam habent nigros aut uarios procreant agnos ; *Vg.*, G. 3, 264, *lynges mariae* ; et *uaria* f. « panthère » ou « pie » (*Plin.*).

Dans la langue rustique, s'applique aussi à une terre arrosée seulement à la surface et sèche à l'intérieur ; cf. Col. 3, 4, 5. S'est employé au sens moral de « varié, divers » (joint à *diuersus*, *multiplex*, *multiformis*) et « variable, inconstant, irrésolu ». Cf. *Cic.*, *Fin.* 2, 3, 10 : *uarietas Latinum uerbū est, idque proprie quidem in disparibus coloribus dicitur : sed transfertur in multa dissimilitudine* ; *uariūm poemā, uaria oratio, uarii mores, uaria fortuna* ; *uoluptas etiam uaria dici potest, cum percipiatur ex multis dissimilibus rebus efficientibus uoluptatem*. Le sens de « diversément coloré » est gardé dans les représentants romans de *uarius*, *uariēre* (e. g. fr. *vair*). M. L. 9157, 9152.

Dérivés et composés : *uariē*, adverbe ; *uariō*, *-as*, transitif et absolu ; *uariātiō* (T.-L.) ; *uariāntia* (*Lucr.*) ; *uariābilis* (*Apul.*) ; *uariātūm* (*Gell.*, *Apic.*) ; *uariānus*,

épithète d'une sorte de raisin bigarré : *u. ūua* (Plin.) ; *uariegō, -ās* (Apul.), synonyme de *uarīo* ; *uariāscō* (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, **vario* ; 9156, **variola*, déjà attesté en latin comme nom de femme.

Sans étymologie. Le groupe de gr. ποικίλος, v. sl. *pis-trū* n'est pas représenté en latin (cf., cependant, *pingō*).

uarix, -icis m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés : *uaricosus* (déjà dans Lucil.) ; *uaricula*. Rapproché par l'étymologie populaire de *uārus* ; cf. Non. 26, 7 : *uari dicuntur obtorti plantis... nam et uarices inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae*.

Les rapprochements avec *uarus* ou *uārus* sont tout hypothétiques.

uarus, -I (d?) m. : éruption sur la face, bouton (= gr. ιούδος), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif : *uarotus* : orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. *virai* (lit. or. *viriat*) « grains de ladrerie (du porc) ».

uārus, -a, -um : cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à *uatus* ; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [canes] debent esse... cruribus rectis et potius uaris quam uatus ; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent » : Hor., S. 2, 3, 56, *alterum (genus hominum) huic uarum et nihil sapientis* ; Perse, 6, 18, *geminos, Horoscope, uaro | producis genio*. La ressemblance avec *uarius* a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plit.) ; non roman.

Dérivés et composés : *uāra f.* : bâton fourchu qui supporte un filet ; chevalet de scieur de bois ; perches de soutien formant échafaudage, cf. *uibia*, M. L. 9150 ; *uārō, -ānis m.*, mot de Lucilius 1121, *uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypocoristique *Varrō*, surnom romain ; *praeuārus* (rare) ; *uārō, -ās* : récourber, *u. aliueſ pontium*, cf. M. L. 9151 a, et *Corominas, Dicc. crit. etim. de la l. castellana*, s. u. *varare* ; *uāratiō, uāratus* : passage d'un cours d'eau ; *obuārō, -ās* (Enn.) ; *uārīcō* : qui écarte les jambes, Ov. ; *uārīcō, -ās* « écartez les jambes » et « enjamber », M. L. 9153 ; *uārīcātiō, -tor* ; *praeuārīcor, -āris*, d'abord terme de la langue rustique, analogue à *dēlīrāre* « s'avancer en faisant des crochets » : *arator praeuārīcatur*, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant » ; dans la langue du barreau, s'est appliquée à l'avocat qui entre en collision avec la partie adverse : *praeuārīcatores a prætergrediendo sunt uocati*, P. F. 252, 26 ; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser » ; *praeuārīcātiō, impreauārīcābilis* (St Ambr.), calque de *ārātērōc* (J. B. Hofmann). Cf. aussi F. 212, 6 : *obuārīcator dicebat qui cuiquam occurrebat quo minus recutum iter conficeret*. Végèce a aussi *trānsuārīcō*. Aucune des explications proposées n'est établie.

uas, uadis m. : *appellatus qui pro altero uadimonium promittebat*, Varr., L. L. 6, 74 ; « caution » qui prend oralement l'engagement, *uadimonium*, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obli-

gation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, technique.

Dérivé : *uador, -āris* « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et *conuador* ; ou « fournir caution », par extension « assigner » ; *uadātūs* : lié par caution ; *uadimōnium* ; *euador* (Gloss.) ; *ēuadimōnium* ; *subuas* (au pl. *subuades* dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après ὑπέγγυος?). Cf. aussi *praes, praedium*.

Les formes romanes comme fr. *gage* remontent au germanique (got. *wadi*), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de *uadum*, etc.).

Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. *wadi* « ἀρραβών », en lit. *uadūoti* « fournir caution », *uā-padas* « garant ».

uās, uāsis n. et uāsum, -I (dont le pl. *uāsa* [uassa avec *s* géminé dans Plit., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], *-ōrum* est seul usité) ; *uāsus m.*, ap. Petr. 57, 8) : vase, récipient (à liquides) ; au pluriel, équipement, bagages (dans la langue militaire, *uāsa colligere*) ; ustensiles ; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.) ; *sensū obscēnō* « côtelet, mentule » (Plit., Priap.), d'où *uāsus* = *cōlēdās*. Panroman. Les formes romanes remontent à *uās* et *uāsum*. M. L. 9161.

Dérivés et composés : *uādrīum* : fourniture, équipement ; d'où mobilier de bains, archives ; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province ; *uāsculum* : petit vase, M. L. 9164 ; *uāscāriūs* ; *uāscellum*, M. L. 9163 ; *uāscō, -ānis* (tarif) ; *uāsifer* (Gloss.) : *oxēnoφόρος* ; *conuāsō, -ās* (arch.) : empaqueter.

L'ombrien a, de même, *uāsor* « *uāsa* », *vasus* « *uāsibus* ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher ombr. *veskla* « *uāscula* », volsq. *vesclis* « *uāsculis* » (cf., du reste, irl. *lestar* « vaisseau » ; v. ThurneySEN, KZ 37, 95 et IF 21, 175).

uāscus, -a, -um : de biais ; *u. tibia*, Sol. 5, 19 ; Serv., Ae. 11, 737 ; cf. Thes. Gloss., s. u. *uāscus* (*uaccus*) : *uātētūsōs* οὐλός. Cf. M. L. 9162, **uāscārē*. Même suffixe -*ko*- que dans *luscus*, *mancus*, etc. Cf. aussi *uatus*, *uārus*.

uāscus, -a, -um : *inānīs* ; *-m*, *nugātōrium* (Gloss.) ; *V. uāstus*.

**uāspix*, -icis m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : *uāspicētūm* (id.). Inexpliqué, texte peu sûr. ¶

uāstus, -a, -um : adjetif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à *uīduas* dans Enn., Sc. 233, V², *abs te uīduae et uāstae uīrgines sunt, à dēs- tūs*, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, *genus agrorum proper pestilētūm uāstum atque desertūm*) et « qui ravage », *uāsta Charybdis*, « dévastateur » ; de là deux sens dérivés : 1^o « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, *mons uāstus ab natura et ab humano cultu* ; applique à l'homme : *uāstus homo atque foedus*, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille) ; 2^o le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense » ; *uāsto atque aperto mari*, Cés., B. G. 3, 42, 5 ; *uāstissimo atque apertissimo Oceano*, id., ib. 3, 9, 7 ; *uāstum antrum*, Vg., Ae. 5, 52. L'adjetif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de *magnus*, no-

tamment des cris qui s'entendent au loin ; cf. Vg., Ae. 10, 716 : *missilibus longe et uāsto clamore lassentunt*. Usité de tout temps ; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *uāstūs* : 1^o désolation, dévastation, (classique et usuel) ; 2^o immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale) ; *uāstūs* (Plit.) ; *uāstūlōdō* (archaïque, Cat., Acc., Pac.) ; *uāstō, -ās* « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. *wōstja-* (fr. *gâter*, etc.), M. L. 9168 ; *uāstōtō* (classique) ; *uāstātor, -trix, -tōrius* ; et *dē, ē, per-uāstō* ; *uāstēscō, -is* (Acc. ap. Non. 185, 8) ; *uāstificō* (poétique, archaïque).

Cf. irl. *fās* « vide » et v. *sax. wōsti*, v. h. a. *wōsti* « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même **wās-*, il y a des dérivés avec d'autres suffixes : *uāstūs* de **wās-no-* et *uāscus* « inānīs » (v. ces mots) ; le rapport est le même que dans *cānūs* : *cascus*. Pour l'ensemble du groupe, v. *uacāre*.

uātāx : et *uārīcosus, pedibūs uītōsis*, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, *Unters. z. Lucilius*, 155 sqq., qui considère *uātāx* comme une déformation de *Vātā*). Autre forme *uātrāx* (et *uātrīcosus*), CGL V 651, 54 : *uātrāx et uātrīcosus, tortis pedibus, a ranas uocabulo, quae græce uātrāx dicitur*. — *Vātrāx* est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. *Vātrāx*, en effet, semble s'apparenter à *uatus*. Pour le suffixe, cf. *catāx*.

uātēs et uātās, -is c. (gén. pl. *uātūm* et *uātātūm*) : devin, devineresse ; prophète, prophétesse ; oracle ; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, « poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, *antiquos poetas uates appellabant*, conservé par la poésie. Quand *poeta* s'est généralisé, *uātēs* a pris un sens péjoratif ; puis la poésie impériale l'a repris, alors que *poeta* était devenu banal. Cf. M. Runes, *Gesch. d. Wortes uates*, Festschmier, 202-216.

Composés : *uātīcinor, -āris* : prophétiser, d'où *uātīcīnōs* (Ov.) ; *uātīcīnūm* (époque impériale) ; *uātīcīnātō* (classique), *-tor, -trix*.

Mot italo-celtique ; cf. gaul. *oātētēs* « devins » et irl. *fiāth* « poète » ; comme c'est le seul nom d'agent masculin en -*ēs* du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallo a *gāwārd* « chant de louange ». Cf. en germanique : got. *wōds*, v. angl. *wōd*, v. isl. *ōðr* « possédé, inspiré » ; v. angl. *wōp* « chant », v. isl. *ōðr* « poésie ». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. *api-vātāi*, av. *api-vātāiti* « il comprend » ; de plus, le sens n'est pas proche. M. Runes, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant *uātēs* de certaines formes étrusques du type *Vātī* et de *Vātīcānūs*, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur *Vātīcānūs*, v. Elter, RH. M. 40, 112 sqq.

uātīllūm (*batīllūm, uātīlla*), I. n. : pelle ou vase pour transporter la braise : *prūnas uātīllūm*, Hor., Sat. 1, 5, 36 ; réchaud ; encensoir. La forme *uātīllūm* est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc., mais les formes romaines supposent *batīllūm* : v. ce mot).

Le rapprochement avec lat. *uānnūs* n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec *batus*, nom de mesure emprunté à l'hébreu.

uātūs, -a, -um : bancal, synonyme de *uālgūs* (cf.

uārūs), avec une forme de substantif de type populaire en -*a* : *uātā, -ae* m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, *si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari uātās coepit*, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres *Vātīnūs* et *Vātīnā*.

Pas d'étymologie. Cf. *uātā*.

uāuatō, -ōnis m. : poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pétr. 63, 8 : *puerum strigae inuolauerat et supposuit stramenticū uāuatōnem* (qui correspond à *manuciolum de stramentis factum* qu'on lit deux lignes plus haut) ; cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

uāber, -ēris n. (surtout au pl. *uābera, -um*) : mamelle(s) ; quelquefois joint à *mamma* dans l'expression *uābera mammārum*, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7 ; par extension, « fécondité, fertilité » (= *uābertās*) ; et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaïm qui se pose sur un arbre ». Ancien ; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est *mamma*. M. L. 9026.

uāber, -ēris adj. fécond, fertile (sens propre et figuré) ; par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de *uāber* comme adjetif et substantif, cf. *pūbēs* (*pūber*), *gibber*, *uāber*. Ancien, usuel et classique comme adjetif.

Dérivés et composés : *uābertās* : fécondité, abondance ; *uāberītīm, adv.* ; *uāberō, -ās*, absolu et transitif : porter des fruits, être fécond, et : féconder ; *exuāberō* (Vg., Tac.) ; *uāberō, -ās* : féconder ; *uāberītūs* (rare) ; *uāberōs*, dans *uāberōsum, γύναιον* (Gloss.) ; *inuāber, -ēris* (Gell.) : maigre ; et M. L. 9027, **uāberītūs* (d'après *uāterīnūs*). L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. *uetus* adj. en face de *Fētōc*, subst.). Le sens de « mamelle » est celui de : skr. *ūdhār* (gén. *ūdhnāh*), gr. *οὐθέτος* (toc), v. h. a. *ūtar* ; en Baltique, on a lit *ūtrītū* « donner du lait, être en état de femelle qui allaite » ; et, avec un autre suffixe, russe *вымѣ*, serbe *вимѣ*, tch. *ѹмѣ* « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans *tier*, le latin a généralisé la forme en *r* du nominatif-accusatif. V. Ermout, *Aspects*, 129 sqq.

Sur le nom de fleuve volksque *Oufens, Ufens*, v. Ernout, BSL 23, 27 ; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemerényi, Glotta, 24, 1955, 272 sqq.

uābī (*ubei*) : adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où » ; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là *ubi prīnum* « dès que ». N'est pas employé interrogatif dans ce sens. A pour corrélatif *ibī*. Mot lambique dont l'i final, issu de -*ei*, a été abrégé ; cf. *ibi*, *tibi*, *uābi*. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : *ubīque* (cf. *quisque*) ; *ubīcumque*, *ubīquāque* ; *ubīnam* ; *ubīlibet* ; *ubīvis* ; et aussi une forme à redoublement *ubīubi*.

Une forme *-cubi* à gutturaire initiale figure dans *ali-cubi* « quelque part » (le rapprochement de *ali-quāndō* montre que *alicubi* n'est pas dérivé de *aliquis*, comme on le soutient souvent), *sicubi* « si... quelque part » ; *nēcubi* « de peur que... quelque part... » ; cf. *-cunde*, dans *ali-cunde*.

Comme *unde*, *umquam* et *uter*, fait partie de ces mots à *u*-initial qui appartiennent au groupe du relatif-indéfini *quis*, *qui*. C'est dans *ubī* que ce *u*-initial a son explication la plus nette ; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam*, *uter* n'ont *u* que secondairement ; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'italique. La forme ombrienne correspondant à *ubī* est *pufe*, *pufe* et la forme osque est *puf* ; jointe à *alicubi*, *nēcubi*, etc., cette forme montre que la forme initiale était **quibī* et que le **qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis*, *qua*, etc., dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kú*, *gāth*, *kū*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements : véd. *k(ā)va-*, lit. *ku-ř* et arm. *u-r* ; skr. *ku-ha*, *gāth*, *ku-dā*, v. sl. *kū-de*, hitt. *kūwabi*. Osq. *puf* « ubi » répond sans doute exactement à *gāth*, *kūdā*, v. sl. *kūde* ; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *herū*, *rūrī*, *Karthagīnī*. Lat. *ibī*, en face de skr. *tha* (prâkr. *idha*), av. *ida*, a la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubī*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal ; les deux formes sont associées entre elles.

ūdō (ōdō), -ōnis m. : sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

ūdus : v. *ūueō*, *ūuidus*.

-ue : particule enclitique « ou, ou bien » ; peut être redoublée, e.g. Ov., M. 15, 215, *corpora uertuntur* : *nec quod fui-musue sumusue*, | *cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de « que », e.g. Cic., Phil. 5, 5, 43, *num leges nostras moresue nouit?* Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de **ceue* « comme » ; *nēue*, *neu* « et ne » ; *sīue*, *seu* « soit que, soit ». — Archaique et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hoffmann, *Lat. Gramm.*, p. 676 sqq., § 249). Ernout, Rev. Phil. XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.e. **kwe* « et » (v. lat. *que*) et conservée seulement dans les langues anciennement attestées : skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallel dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse *vā* (! l'*ā* n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. -*(F)e* dans hom. *Ἔ**F*ē, tokh. B *wat* (avec particule ajoutée). Si **wē* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, **wē* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue*, *neu* n'a rien de surprenant : la disjonction équivaut souvent à « et » ; gāth. *nā vā nairī vā* « homme ou femme » équivaut en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le **we* qui y figure est à rapprocher de véd. *va* « comme » ; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

ūē- : particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés ; cf. F. 512, 6 : *uegrande significare*

aliū aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruon, minutum, ut cum dicimus • uegrande frumentum, et Plautus in *Cistellaria* (378) : *Quis is, si itura es? nimium is uegrandus gradu*. Figure encore dans *uēscus* (v. ce mot), *Vēdiouis*, *Vētōuis*, *Vēdīuis*, *Vēdīus* (divinité infernale, et dans *uēpallidus* (Hor.) ; *Vēdīus* (évidemment = *Απόλλων νόμος*, CGL III 231, 7).

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement » : skr. *ava*, v. sl. *u*, irl. *ua*, lat. *u* de *au-ferō*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de *lat. ā-mēns, de-mēns* : ainsi v. sl. *u-boḡū* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé » ; la négation gr. *o* doit être le même mot. — Lat. *uē* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *ava*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avdh* « en bas », *avdhāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *wes-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère

uectigālis, -ē : relatif à l'impôt, *u*. *pecūnia* ; et « sujet à l'impôt », *u*. *ager* ; d'où le n. *uectigal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18 ; *uectigal aes appellatur quod ob tri<bu>tum et stipendū et aes equestre et horiarū*(iun)* populo debetur* ; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectigal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Niemann, *Mnemos.*, 3^e sér., 3 (1936), p. 209.

Technique du droit public ; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levé, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif : *uectigāliarius* : receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehdō*, **uectis* « transport » (cf. *uectiō*), souvent proposé, n'apparaît pas.

uectis, -is (acc. *uectim*, Varr. ; abl. *uecti*) m. : levier ; pince monseigneur ; barre de cabestan ; par extension : barre de porte. Cf. Rich. s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. *vī*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uehdō* ; sans doute ancien abstrait en -*ti* employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. sl. *vag*, *vog* pour le sens.

Dérivés : *uectiāris* m. : ouvrier chargé de la manœuvre d'œuvre ; *uecticulus* (Ital. Lyd. exod. 13, 5) ; *uecticulārius*, ap. P. F. 519, 11 : *uecticularia uita dictus eorum qui uectibus parietes alienos perfodiunt furandi gratia. Cato (orat. inc. 13) : uecticulariam uiam uiuere, repente largiter habere, repente nihil*.

uegeō, -ēs, -ērē : animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaique (ENN., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1 : *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est. Pomponius Matali* (78) : *animos Venu' ueget uoluptatibus. — Ennius Ambracia* (4) : *et aequora salsa ueges ingentibus uentis. — Varro Manio* (268) : *nec natus est nec morietur : ueget, ueget, upote plurimum*. — idem "Ovoc. λόρας" (351) : *quam mobilem diuom lyram sol harmone | quadam gubernans motibus diuī ueget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *ueget ueget* prouve que *uegēra* y est employé

avec son sens transitif : « il a la force (*ueget*) », il donne la vie (*ueget*) ».

Dérivés : *uegetus* : vif, animé, vigoureux (classique) ; *uegetō*, -ās (Apul., langue de l'Eglise) « animal », et ses dérivés : *uegetabilis* ; *uegetatio*, -tor, -men. Cf. skr. *vājā* n. « force, lutte » ; germanique : v. isl. *vakr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*, got. *wakan* « wachen », etc.).

On ne peut séparer lat. *uigeō*, *uigil*, peut-être *uēles* et *uēlōs* ; v. ces mots.

uehemēns (*uēmēns*), -tis adj. : emporté, violent. Se dit des personnes et des choses : *Galba... uehemens et incensus*, Cic., Bru. 22, 88 ; *uehemens imber*, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehemēnter*, *uehemēnter*, devenu synonyme expressif de *uālde*.

Autres dérivés : *uehemēntia* ; *uehemēntēcō* (Cael. Aur.).

Peut-être de *uē-mēns*, comme *uecors*, qui aurait été rapproché de *uehdō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation : d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe *-che-* noterait un *ē*, comme *-aha-* note un *ā* dans *Ahala*, cf. *mehe* = *mē*, *prehendō* = *prendō*. Le rapprochement établi avec *uehdō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement : *uehemēntior cursus fluminum* (Quint.) ; *uehemēntissimus cursus* (Hirt.) ; *u. fuga* (id.) ; *u. impe-*tus** (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uexāre* ou un adjectif en *mēns*, comme le type indo-iranien en *-mant*.

uehēs : v. le suivant.

uehdō, -is, *uēxi*, *uectum*, *uehere* : transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire ; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e.g. *equō uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uetor* « qui uehitur » « passer » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique) ; et dans *uectūra* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés : *uehēs*, -is I. : charroi, charge d'un véhicule, charrette ; *uehiculum* (= ὕχητα) : véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176 ; *uehiculāris*, -rius (postclassique) ; *uectō* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151) ; *uetor* ; *uetorū* (classique) ; *uetrī* (tardif) ; *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uetūrdāris* (tardif).

uetō, -ās : apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehere* amènerait des suites de trois brèves, e.g. Vg., Ae. 6, 391, *corpora uiua nefas Stygia uectare carina* ; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uetābilis*, *uetābulum*, *uetāculum*, *uetātū*, et le fréquentatif *uetūtī*.

De *uehdō* : *ad-uehdō* et *aduetiō*, *aduectus*, -ūs ; *aduetor* ; *aduetictius* ; *circum-uehdō*, -uectō ; *con-uehdō* ; *dē*, -ē-uehdō (qui a souvent le sens accessoire de « éléver, porter au sauté », comme *extollō*) ; *euēctō*, -tus, -ūs ; *inuehdō*, dont le médiopassif *inuehdō* a le sens de « s'élancer contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectius* « outrageant », *inuectūa* n. pl. « invectives » (tar-

dif, Amm.), à côté des dérivés de sens propre *inuectiō*, -tor, -triz ; *inuectus*, -ūs ; *inuecticius* ; *per-, prae-, prō-, re-, sub-uehdō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *dēuehdō* « charrier en aval ») ; *subuectō*, -tus, -ūs ; *super-, trāns-uehdō* (*trā-*), *trānsuetū* ; *suectus*.

De *uetō* : *ad*, *circum-*, *ē*, *re-*, *sub-uectō*.

Cf. peut-être aussi *uēlum*, *uēta* et *uia*. Mais *uetō*, -*uetus* dans *conuetus* et *uetāre* appartiennent à une racine distincte.

uehere (sans doute en raison des contractions aménées par la perte de *h*, *uehere* > **uehre*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que *uetūra*, *uehiculum* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uetō*, ce peut-être être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine **uegh-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehdō* (avec ombr. *a* *uehētū*, *arsuehtū* « aduehitō), *kuveitū* « conuehitō » a des correspondants exacts dans skr. *āvātī* « il transporte en char », av. *oasaitī*, v. sl. *vezō*, lit. *vezū* ; un présent *Feχō*, qui, partout où, comme en ionien-attique, F s'est amui de bonne heure, se confondrait avec *txō*, a disparu dans la plupart des parlers grecs ; toutefois, le pamphylien a conservé *Feχētō* « qu'il transporte ». L'aoriste en -s- *uehtī* a son pendant dans skr. *āvātīgā* et v. sl. *oētū*. Le grec a un nom du char : *txō* (plur. hom. *txēa*, d'après un thème *Feχētō* : *txētō* « époxav, Hes.) ; l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. celt.-lat. *co-uinnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture » ; on notera, d'autre part, got. *wiga* « chemin » (v. lat. *via*).

**ueia* : *apud Oscos dicebatur plaustrum ; inde ueiari stipes in plaustro, et uectura, uectura*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *reggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehdō*.

uetō : v. *uētī*.

uel : « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel*, *si uis*, Plt., Au. 452 ; Catul. 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20 : *uel* *configatio quidem est disiunctia, sed non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus « aut » coniunctione rectius utimur, ut : « aut dies aut nos », sed earum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius (Var. 4) : « uel tu dictator, uel equorum equitumque magister esto, uel consul »). Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (et... et) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*) ; v. L. Löfstedt, *Philol. Comment. z. Perigr. Aeth.*, p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964 : *heus, Pax*, *du tribus uolo*. — *uel trecentis*, « Holà, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux*

cents » ; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo* ; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe.* — V. F. Beck, *De « uel » imperatiuo quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple ; ainsi voilà ». Non roman, sauf dans v. fr. *veaus*, M. L. 9177 a.

uelut, ueluti conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *sicut*. Ancien (ENN., PLT.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolo* ; mais la forme fait quelque difficulté. L'e suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *ll* ou *l(i)* ; mais **weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *ll*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrrien a en partie *heris*, *heri*, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriei* « volueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la Lat. Gr. de Stolz, partent de **welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce **welsi* attendu est remplacé par *uis* (v. ce mot) dans la flexion de *uolo*.

uela, -ae f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

**uēlābrum*, -I. n. : van? Ce sens est conservé seulement dans la gloss de P. F. 68, 3, *euelatum, euentilatum unde uelabrum, quibus frumenta uentilantur*. — *Euēlātūm* lui-même suppose un adjectif **uēlātūs* « exposé aux vents », et peut-être un verbe **uēlō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uēlō* « voiler ». Est-ce le même mot que l'on a dans *Vēlābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique *a uehendo* ; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Vēlātræ*, étr. *Vēlātrī?* Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uēlūm*, *uēlārium*.

uēlātūm, -ae f. : commerce de transport? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44 : *Velabrum a uehendo. Velatur facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt*; et Plutarque, Rom. 3 : *tūnq; δὲ πορθμείαν βηλατούρων καλοῦσιν*.

uēles, -itis m. (usité principalement au pl. *uēlētēs*, -um) : vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accēnsi uēlāti* ou *rōrāriū* (v. *uēlūm II*). — Pour la formation, rappelle *equites*, *militēs*, *arquites*, *satellites*. Rattaché par les Latins à la fois à *uehō* et à *uēlō*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *uēlātrūs*; *uēlōrūs*, -aris « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. PLT., Men. 778, et P. F. 507, 1; *uēlātūtō* et *uerbiuēlātūtō* (PLT., As. 307).

Sans étymologie certaine. V. *uēlōx*.

uēlō, -is, -uelli (*uēlī*), *uolsum* (*uulsum*), *uellere* : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolsus* (*uul-*) « épilé »

(avec *-ol-* issu de *l*), *uolsella f.*, dérivé de *uolsus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc.; *uellus, -eris n.* (*uelliimna* avec un « suffixe » peut-être étrusque ; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la tonte au moyen de ciseaux ; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *uelliōd*, -ās : tirailleur, pincer ; d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *euelliōc* (un exemple tardif); *uelliōtō* (Sén.) ; *uelliōtūm*; *uelsiō* (Vég.) ; *uulsura* (Var.) ; *uulsō*, -ās ; *uulsticu* ; *uelliōg* (tardif); -ā, M. L. 817, *con-*, *dē*, M. L. 2611, *di*, -ā, M. L. 2927, *inter-*, *per*, *prac-*, *re*, *sub-uellō* et -ā, *con-*, -ā, *re-uelsiō*. — *Conuulsō*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de crampes, convulsion ».

A en juger par *uells*, *uulsus*, le *-ll-* dans *uells* peut reposer sur *-ld-* comme dans *pellis* ; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine **wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γέλαιται (Hes.) (sans doute éolien), got. *wilwa* « ḡrtaξ », *wilwa* « ḡrtaγyōc », peut-être hom. (*F)ēλwp « proie » si le mot a un *F*, comme semble l'indiquer le texte homérique, et (*F)αλσχωματ « je prends ».

Velliōc est formé comme *fidicō*.

Le mot uells rappelle arm. *gelmn* (gén. *gelman*), qui traduit gr. νόκος « toison » ; la forme ancienne serait **wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tentant par lui-même (v. ce mot). V. *uillus*?

uellsus : v. le précédent.

uēlōx, -ōcis adj. : vif, agile (classique et usuel).

Dérivés et composés : *uēlōciter*; *uēlōcītās*, -atis; *praeuēlōs* (Plin., Quint.).

D'un dérivé en *-s-l-o du groupe de *uegeō*. Cf. aussi *uēles*. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. *uēlūm*, -I. n. : draperie, voile (masculin); rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique v. h. a. *wil-lahhan*.

Dérivés et composés : *uēlātūs* : voilé, couvert d'un voile ; dans la langue militaire *uēlātī*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accēnsi uēlātī*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont quel'habit » ; *qua uēstis inernis sequerentur exercitūm* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uēles*; *uēlātūs* semble antérieur à *uēlō*, -ās « voiler », M. L. 9179 (sens propre et figuré); *inuēlātūs* (tardif et rare); *uēlātēs* (populaire et prose impériale); *uēlātēnum*; *uēlātrūm* « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre »; *uēlātrūs* : huissier de la chambre de l'empereur; *uēlātī* (S^t Aug.) : prise de voile; *con-dē*, -ā, *ob*, *prac*, *re-uēlō*, ce dernier souvent employé au sens figuré révéler (irl. *relain?*), comme *reūlātōr*, *reūlātī*, *reūlātōriūs*. Cf. aussi **aduēlārē* (ar.), M. L. 214; **disuēlārē*, 2697.

II. *uēlūm*, -I. n. (ordinairement au pl. *uēla*, -ōrum, d'où les formes romaines féminines du type it. *uela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich, s. u. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fial*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uēlāris* : de voile (Plin.) ;

uēlīfēr, -ger, -uolus (-uolāns), composés poétiques ; *uēlīfīcor, -āris* (*uēlīfīcō*, époque impériale) : mettre les voiles (*uēla facere*), faire voile ; s'élever par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un »; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2; *uēlīfītō* (Cic.); *uēlīfīcūs* qui fait voile « (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uēlīfīcō*) ; *uēlīfīcūm* (Hyg.).

A *uēlūm* se rattache étymologiquement :

uēlīlūm : *de minimūm est a uelo*, P. F. 19, 5; « étendard » ou « bannière » (différent de *signum*, cf. Rich, s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *uēxillāriūs* : enseigne; *uēxillāriū* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *uexillātō*; *uexil-* *lītō*.

Il est difficile de dire si les deux *uēlūm* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie ; si *uēlūm* « voile » est issu de **wes-lom*, cf. *uestis*, et *uēlūm* « voile de vaisseau », de **weg-s-lom*, comme v. sl. *veslo* « ramie », cf. *uehō*; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique **weg-x-lom* d'une racine **weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uēlūm*, *uexillūm* supposent un point de départ **wek-slo-*; on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichili* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

uēna, -ae f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuite uena, | nec rude quid possuit uideo ingenium*), etc.; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.); rangée ou file d'arbres. *Sēnsū obēcēno* dans Martial et Perse. Ancien, usuel; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uēnula*; *uēnōsus* (époque impériale), M. L. 9203; *uēnātīlis* (Cassiod.), formé sur *aquātīs*; *interuēnūm* : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

uēndō, uēnēdō : v. *uēnum*.

uēnēnum, -I. n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre; teinture, d'après gr. φάρμακον. Sens ancien e. g. Afranius, R³ 380 sqq., *actas et corpus tene-rum et morigerata* | *haec sunt uenēna formosarū mu-lierū*. Synonyme de gr. φάρμακον et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de poison « (classique, Cic.) », bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (auraria) quasi uenēna malis imbūta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bonum* ou *malum* (comme pour *dolus*); cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uenēnum dicūt, adicere debet utrum malum an bonum; nam et medicamenta uenēna sunt*. Ancien, usuel; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195; B. W. *venin*. Celtique : britt. *gwenwyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uēnēnatōs* et *uēnēnō*, -ās; *uēnēnāriūs* (époque impériale);

uenēnīfer (poétique); *uenēnōsus* (tardif); *uenēfīcūs*, d'où *uenēfīcūs*, *uenēfīca* « empoisonneur, empoisonneuse »; *triuēnēfīca* (Plt.); *uenēfīcūm* (classique).

uēnēnum représente un ancien **uenēs-no-m* avec le sens d'un « philtre », cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φλήρης et à φάρμακον. Le suffixe -o- a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Venēfīcūs* est issu par haploglie de **uenēi-fīcūs*, comme *sēmodius* de **sēmi-modius*; il traduit le gr. φάρμακος.

uēnerōr, -āris (*uenerō*, PLT., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (u. *ut*); PLT., Ru. 1349, *illaec aduorsum si quid peccasso, Venus, | uēnerōr te ut omnes miseri lenones sient*; par suite « vénérer, révéler, respecter ». Dénominatif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerē uenērārī*, cf. plus haut PLT., Ru. 1349 et 305; Poe. 278, du type *pugnam pugnārē*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux; cf. Poe. 950, *deos d-easque uēnerōr, qui hanc urbem colunt*; Ru. 257, etc.; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où l'allitération avec *uenia* : [omnes deos]... *precōr, uēnerōr, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum uēneretur*, etc. Ancien, classique; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire; non populaire. De même les dérivés : *uēnerātō* (classique), -*tor*, -*bilis* (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adopté par le vocabulaire de l'Eglise. Non roman.

V. *Venus*.

uēnetūs, -s, -um : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contusque illuc Veneto duroque cucullo*); cf. aussi *lūtum Venētūm*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé : *uenētānūs* « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

uenia, -ae f. : 1^o indulgence, pardon : u. *dare, petere* (uniquement dans ce sens chez PLT. et Tér.); 2^o faveur, grâce (accordée par les dieux); cf. T.-L. 8, 9, 6, sous *uēnerōr*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, ab *Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā uenīā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *uēnātīlis* « vénier »; *ueniābilis* et *inueniābilis*. Pas de verbe. Le latin dit *ignōscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Eglise. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine **wen-* « désirer » qu'on a dans *uenus*; mais le sens en est fort éloigné.

Venīlia, -ae : nom d'une divinité marine « a ueniōto », Varr., L. L. 5, 72; cf. *uenīlia unda est quae ad litus uenit*, Varr. ap. Aug., Ciui. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u. : *uenīlia maris exaestuatio quae ad litus uenit*. Varro : *uenīlia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit*. Étymologie populaire?

uenīō, -is, *uēnī*, *uēnum*, *uenīre* (formes de subjonctif du type *-uenam* dans *aduenat*, PLT., Ps. 1030; *peruenant*,

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenire in amicitiam, in calamitatem, in odium, etc.*, très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenire amicus et uenire amatus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. *Mulomedicina Chironis* (vers 400 ap. J.-C.?), I, III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit*; et, pour *dēueniō*, Greg. Tur., Franc. 7, 40 : *quid thesauri... deuenissent*; Anthim. 4 : *caro... deuenit cruda*; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, *dummodo morata recte ueniat, dotatasi satis*, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), *uenire* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentio* : venue ; un exemple de Plt., Trū. 622 : *quid tibi hue uentio est?* ; les composés *conuentio*, *inuentio*, *interuentio* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans Ennodius, mais *aduentor* est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. ital. *avventore*. **Ventus*, -*us* n'existe que dans les composés *adventus*, *conventus*, etc. ; de même, un substantif *-uena* figure dans *aduena*, *conuena*.

uento, -*as*, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, *cum illuc uento* (sic libri ; *uenio*, edd.), attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentabam* ; et dans *aduentio*, *reuentio* et par les formes romaines du type **deuentare*, M. L. 2612. Cf. *uo* en face de *eō*, etc.

uentio, -*as* : venir souvent, fréquenter (classique, Cie., Cés., mais rare) ; cf. *cantiō*, *dictiō*, etc.

La plupart des composés de *uenio* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local ; ainsi *aduentio* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements) ; de là *aduena* m. « celui qui arrive, étranger » ; *aduentus*, -*us* m. (gall. *adfan*, *azent*) ; *aduentius* ; *aduentorius* ; *aduentō*, -*as* « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *agrediti*), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, *advenire* ; 218, *adventār* et *adventāre* (cf. *ad et ar*) ; 219, *adventor* ; 220, *adventus* ; 215, **advenicāre* ; *anteueniō* ; *circumueniō* ; *deueniō*, conservé avec le sens de « devenir », M. L. 2612 et 2613, **deuentare* ; *interueniō* ; *ob-, per-, post-, prae-, re-ueniō* (-*ueniō*), *super*, *trans-ueniō*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conueniō*, -*is* « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus*, -*us* m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuentulum*, *conuentius*, *conuentio* « assemblée » (britt. *cenfaint*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conueniū ut* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, **conueniū* ; 2194, *conuentus*. De là *conuenient* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenientius* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire συμφένως et συμπάθεια et δημολογία ; cf. Fin. 3, 21, *quod*

δημολογίας *Stoici*, *nos appellamus conuenientiam, si placet* ; Diu. 2, 124, *ex quadam conuenientiam et coniunctiō naturae quam vocant συμπάθειαν* ; et les contraires *conueniens* (non dans Cic.), *inconuenienter*, -*tia* (*tardis*), *disconuenientia* (Hor., Lact.), *disconuenientia* (Tert.).

Le substantif *contio* suppose un verbe **co-ueniō*, comme *co-eō* ; v. *cum*, *contio*.

euēniō (subjonctif ancien *euēnat*, *euēnāt*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euēntus est alius ex iūs negotiī* ; *quo queri solet quid ex quoque re euēnerit, euēnia, euēnū* (Cic., Inu. I 28, 42) ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *euēntum* « événement ».

inueniō : venir dans, sur ; par suite « rencontrer » et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentio*, -*tor*, -*trix*, -*tiuncula*, -*tum*, -*tus*, -*us* ; *inuentarium*, -*inuentō*, M. L. 4527 a.

interventio : intervenir (d'où gall. *attrywyn*) ; *interventus*, -*tor* (Cic.), -*tiō*, M. L. 4499.

prōuentio : venir au jour, provenir (correspondant à *prōdūcō*, *prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir » ; *prōuentus*, -*us* m. : production, récolte, réussite.

subueniō : 1^o survenir, venir subrepticement ; 2^o venir au secours de (cf. *succurrō*, *subsidium*) ; *subuentus*, -*is* (Plt.) ; *subuentio* (Cassiod.) ; 3^o venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le *u* initial repose ici sur un ancien *gʷ* : osq. kūm-benedē « conuēnit », ombr. *benust* « uēnerit ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, *βανω*, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en *-got* : *qiman*, v. angl. *cuman* « venir », tokh. *A kaknu B kekamu* « venir », lit. *geniu*, *giniū* « naître » (venir au monde), véd. aor. *dgaman*, parf. *jagama* « je suis venu » ; le rôle de **-em-* ne saura pas être ici le même que dans *premō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *dgan* est ambigu, puisque *n* peut représenter ici un ancien *m* devant : **e-ghem-t* ou **egʷ-en-t*. Il y a une autre forme : **gʷa-dor*, dans véd. *d-gāt*, gr. dor. *ἔγα* (ion.-att. *ἴγα*), arm. *e-kayk'* « venez » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 458). Chacune des trois formes **gʷem-*, **gʷem-*, **gʷd-*, dont la répartition initiale ne saura être déterminée, fournissait un aoriste radical ; véd. *dgāt* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) *ἔγα*. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans *got. qiman* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gacchatī* « il vient », gr. *βάσκω*, ou dans gr. *βανω*, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *uēni* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *geman* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignoscō* (fin).

uennū(n)ula, -*ae* (*uēnnūcula*, *uēnnūncula*, *uēnicula*) f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve ; cf. Hor., S. 2, 4, 71 ; Col. 3, 2, 2 ; Plin. 14, 34. V. *uinus?* Cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

uēnor, -*aris*, -*atus sum*, -*ari* : poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus*, -*us*, M. L. 9189 ; *uēnātiō* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*,

M. L. 9188, -*trix* ; *uēnātōrius*, M. L. 9188 a ; *uēnātūra* f. (Plt.) ; *uēnābulum* : épieu de chasse, M. L. 9185 a ; *uēnāticus* (-*ticius*) : de chasse, *u. canis* ; -*tiūs* (Casiod.). V. Rich, s. u. *uēnābulum*, *uēnātō*, -*tor*, -*trix*.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. *vanaiti* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *vinnan* « lutter », skr. *vandī* « vent » ; *vānt* (B. yente), hitt. *buwant* « vent » (de **hvent-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vātah*, av. *vātō*. — La racine **wē-* « ventre » fournit un présent : *vānt* (B. yente), v. sl. *vejetū* got. *widja* (v. h. a. *wāju*) et le sanskrit même a *vāyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle » ; il est nommé au masculin : skr. *vāyū* et av. *vāyūš*, lit. *vējas*, v. sl. *vētrū* ; et au féminin : v. *vānum*, *wetro* (lit. *vētra* « tempête »), cf. gr. *άρπα* « brise ». V. *uannus*.

uēnsica : v. *uēsica*.

uenter, -*tris* m. : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentri* operam dare « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fetus, cf. g. T.-L. 1, 34, 3 : *ignorans nurum uentrem ferre*. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, *u. parietis*, *u. aquae ductus*. Ancien, usuel : Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentriculus* : 1^o ventricule du cœur (Cic.) ; 2^o estomac (Cels.) ; *uentriculosus* ; *uentriculatio* (Cael.) ; *uentricellus* (Gloss.), M. L. 9208 et 9209 ; *uentriosus* (et tardif *uentricosus*, *uentruosus*, *uentrosus*) : ventre (Plt.) ; *uentralis*, d'où *uentrale* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrigō*, -*as* (bas latin) ; *Ventriō*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola*, -*cultor*, -*fluus*, -*logus* ; *uentrificatiō* (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211, **ventrisca*, **ventriscula*.

La formation rappelle celle de gr. γαστήρ (gén. γαστρός) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents entre eux, comme skr. *uddaram* « ventre » (cf. chez Hésychius, δέρπος γαστήρ) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *vēdaras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *qipus* « στόμαχος, κοιλία » est plus loin encore. V. *uterus* ; et *uēsica*.

uentus, -*I* m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel ; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance ; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua scribere* ; Cic., Pis. 9, 21, *alias ego uidi uentos* ; *alias prospexit animo procellas*. Pluriel personnifié et divinisé dans Turp., Com. R³ 113. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Tér.) ; *uentosus* « plein de vent (-a cucurbita, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain » ; *uentosē* ; *uentosūs*. M. L. 9207 a.

uentilō, -*as* (*uentulō*, CGL V 650, 43, sous l'influence de *uentulus*, cf. ital. *uentolare*, etc.) : transitif, 1^o exposer au vent (v. *facem*) ; en particulier, dans la langue russe, « exposer le grain au vent, secouer, vanner (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2^o faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, préluder au combat » ; *uentilatiō*, -*tor* « vanneur » et « jongleur » ; *uentilabrum* « van », M. L. 9206 ; *uentilamentum* ; *uentillatorium* (Gloss.) ; *uentiliō*, -*as* (Col., Plin.). Sur *uentiliō* a été refait à très basse époque *uentō*, -*as* « vaner » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17, et M. L. 9204.

uenus, -*as* : terme médical peut-être fait d'après ἀντονέω : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, **exventare* ; 3113, *exventulare*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gavint* (peut-être emprunté), got. *winds*, tokh. *A wānt* (B. yente), hitt. *buwant* « vent » (de **hvent-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vātah*, av. *vātō*. — La racine **wē-* « ventre » fournit un présent : *vānt* (B. yente), v. sl. *vejetū* got. *widja* (v. h. a. *wāju*) et le sanskrit même a *vāyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle » ; il est nommé au masculin : skr. *vāyū* et av. *vāyūš*, lit. *vējas*, v. sl. *vētrū* ; et au féminin : v. *vānum*, *wetro* (lit. *vētra* « tempête »), cf. gr. *άρπα* « brise ». V. *uannus*.

uēnum (nominatif non attesté ; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare algm uēnum*, et le datif *uēnō*, Tac., A. 13, 51, 1, *quae ueno exerceunt* ; le datif *uēnūi* dans Apulée a subi l'analogie des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnālis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnāliās* (bas latin) ; *uēnālicius* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālis* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālicius* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālicium* « marché aux esclaves » ; *uēnāliārius*.

uēnum dō, *dās*, *dedi*, *datum*, *dare* : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnāndo* et *uēndo*, *uendis*, *uendidi*, *uenditum*, *uendere* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prôner sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianam praeclarare uendisti*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uenditare* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uendo*, le passif est *uēnēo* (de *uēnum eō* « aller à la vente »), -*is*, -*ii*, -*ire* (-*ri*, Plt., Pe. 577), comme de *perdō*, *pereō* (cf. aussi *interficiō*, *interēo*). A côté de *uēnēo* un passif *uendor* a été créé, qui est attesté dès Varro. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uendāx* (opposé à *emāx* par Caton) ; *uēnibilis* (classique) ; *reuēndō* et *reueñeō* (Dig.) ; *uēnditum* vente » ; *uenditor*, -*trix* (d'où **vēnditrica*), M. L. 9194, -*tiō*, M. L. 9192-9193 ; *uenditō*, -*as*, M. L. 9191 ; *uenditātō*, -*tor*.

Cf. skr. *vasndm* « prix », d'où *vasndayati* « il trafile », arm. *gin* (*gnoy* ; souvent pl. *gink'*, *gnoc*) « prix d'achat, valeur » (d'où *gnem* « achète »). L'ω de hom. ὁνος « prix d'achat », att. ὄνη « achat, prix d'achat », suppose un ancien **ō* ; mais lesb. ὄνω repose sur **wasno-* ou sur **wēsno-* ; on pourrait même penser à une forme sans -*s* si l'on rapproche v. sl. *vēno* « prix de la fiancée sans dot ». Le hittite a *uššaniya* « vendre » et *was-* « acheter », celui-ci sans le suffixe *-no-*.

L'usage fait de *uēnum*, *uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le *uēnūi* d'Apulée (cf. *nuptum*, *pessum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en -*um*.

uenus, -*eris* et *Venus* f. : 1^o l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Plin, etc.; 2^e qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit χάρτες; 3^e personnifié et divinisé, Vénus « déesse de l'amour », réplique latine de l'Αφροδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète Vénus; par suite « objet aimé comparable à Vénus (fr. « déesse »), belle, amante »; 4^e coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).

De *uenus* dérivent deux adjectifs : 1^e un adjectif en -*tos*, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », -*a mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familiale, ignoré de la poésie épique.

Dérivés : *uenustas* (cf. *honestus/honestas*) : séduction, grâce, etc.; *uenustē*; *uenustulus*, diminutif affectif; *inuenustus*; *uenustō*, -*ās* « parer, embellir » (Naev., S^t Ambr.); *deuenustō* (Gell.).

2^e un adjectif en -*io-* du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à Vénus », -*a sacerdōs*, -*us seruus*; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : -*s iac-tus*, cf. plus haut; -*a concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; -*um läbrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

Venus est un ancien neutre en -*os/-es*, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre originel, lorsque le concept qu'il désignait a été personnifié ou divinisé pour traduire l'*Αφροδίτη* grec, comme *cupido* a été masculinisé pour doter *Venus* d'un fils correspondant à l'*Ερως*. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honos* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestas*; *ueneror* à *operor*.

Venus a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanah* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanase*; cf. aussi les composés *gir-anas-* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajna-vanas-* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vānah*, a un féminin *vānik*. Le gr. Ἔρως m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine **wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. *vānatī*, *vānōti*, *vāñchati* « il désire »; v. h. a. *wunskan* « désirer »; got. *wunjan* « se réjouir » et *unwunands* « ne se souciant pas de »; v. h. a. *wunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *uēnia*, etc. Le degré long **wēn-* est dans *uēnor*. V. *uēnēnum*, *ueneror*, *uenia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

ueprès, -ium m. et f. pl. : buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre : *ueprès*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés : *ueprētum*; *ueprāticus* (Col.); *ueprēcula*. Sans étymologie.

uēr, *uēris* n. : printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romaines remontent à *primum uēr* (cf. *primum tempus*), e. g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere stercerato luna silenti*; et dans les gloses *uernum*: *primum uer*; v. B. W. *prime-vēre et printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés : *uer-nus* : de printemps; *uernum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familiale tend à remplacer *uēr* (cf. *hibernum* en face de *hiems*); *uer-nō*, -*ās* : être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234; *uer-nālis*; *uer-nātiō* : changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); *uer-nifer* (= ἄρπαγης); *uer-nicōrus* (Mart. Cap.); *uer-nisera* « messalia auguria », P. F. 520, 8, de *uer-ni* + *seru*, de *serō* semer »; *uer-nōsce* (Ps. Tert.); *praeuer-nat* « le printemps est précoce » (Plin.); *uer-culum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837; *uer-nārum* (*tempus*) (Gloss.); M. L. 9216; *Verānius*, -*a*, noms propres; cf. M. L. 9215, **uerānea*.

Cf. v. isl. *vár* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F)έαρ « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vayhar*, etc.; le passage de **wēsr-* à **wer-* remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

uerātrum, -*I* n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue : probablement de *ueru* « broche » avec attraction de *uērūs*; v. André, Lex., s. u.

uerbaseum, -*I* n. : molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue ; le rapprochement de *uerpa* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot ligure avec suffixe en -*asco?* V. André, Lex., s. u.

uerbēna, -*ae* f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*) : *uer-bēna proprie est herba sacra, ros marinus, ut multi ualunt i. e. λαζανίτις, sumpta de loco sacro Capitolii, qua corabuntur fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. Abusive tamen uerbēnas iam uocamus omnes frondes sacras, ut est laurus, oliva, uel myrtus* Serv., Ae. 12, 120. *Verbēna* est le féminin d'un adjectif **uerbēnus* de **uerbesnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en -*os/-es*, **uerbos* (cf. *uerbera*); c'est l'herbe qui servira à frapper le traité, *ferire foedus*, et avec laquelle le roi touchait le pater patratus ; cf. T.-L. I, 24, 6 : *is patrem patratum Spurium Fusium fecit, uerbēna caput capillōsque tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « *verveine* ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés : *uerbēnātus*; *uerbēnārius*; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*); *uerbēnāceus*. Céltique : irl. *berbain*, britt. *vervencou*.

uerbera, -*um* n. pl. : verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté que par le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbere*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est refait sur *uerbera*, comme *uergerum* sur *uergra*. La forme ancienne devait être **uerberos*, **uerbus*, gén. **uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

subuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15) : *uercerosam, compeditam, subuerbustum, sordidam, que* P. explique à tort par « *ueribus ustam* ». Ancien, usuel; non roman. Formes céltiques douteuses : irl. *ferb?*

Dérivés : *uerberō*, -*ās* : fouetter, frapper à coups de verges; malmener; M. L. 9221; *uerberō*, -*ōni* m. « pandard » (langue familiale); *uerberēus* adj. plautinien, u. *caput*; *uerberātiō*, -*ōnis*, -*tor*, -*us* m.; *uerberābilis*, -*bundus*, tous deux plautiniens; *uerberiō*, -*ās*, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28; *ad*, *con*, *dē*, *dī*, *ē*, *ob*, *re*, *trāns*-*uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Térence; *dīuerberāre* (Lucr.); *trānsuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en baltique et en slave : lit. *viðrabis* « jeune branche, verge », serbe *vr̥ba* « osier ». Cf. aussi gr. *φάρτις* « baguette, bâton » et *φάρδος* « baguette, verge ».

uerbex : v. *ueruer*.

uerbum, -*I* n. : mot; *uerbum*, *uerba facere* « parler ». S'oppose à *rēs* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uocabulum*, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; Aristoteles (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicuntur : uocabula et uerba* (= δύομα και δύμα), *ut homo et equus, et legit et currit*. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. ἀρχός. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique : irl. *ferb*.

Dérivés : *uerbōsus*; *uerbōsē*; *uerbōsiās*; *uerbōsor*, -*ōris* (Irén.); *uerbālis* (tardif) et *uerbiālis*; *uerbiūm* dans *aduerbiūm* trad. de ἀπέργη, d'où *aduerbiālis*, -*liter*; **conuerbiūm*, M. L. 2196; *dī-uerbiūm* ou *dēuerbiūm* = διάργος, partie de la comédie qui s'oppose aux cantica; *praeuerbiūm* : préposition, préfixe (Varr.); *prōuerbiūm* n. : proverbe (classique) (irl. *pro-berb*); *prōuerbiālis*, -*liter*; *uerbiūrbum* (Plt., Cap. 568); *uerbiūrbiālis* (Caecil.); *uerbigerō*, -*ās* (Apul.); *uerbiūlūtūrbiū* (Plt., As. 307); *uerbūlūm* : petit mot (Ps.-Aug.); **uerbūlō*, -*ās*, M. L. 9222.

Verbum rappelle got. *waurd* « mot »; v. pruss. *wīrds* (Ench.) « mot », lit. *varðas* « nom »; tous de **wer-dh-*. Si l'*de uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; cf. le vocalisme de gr. Φέρων, v. isl. *verk*; pour ce vocalisme, v. lat. *serum*. Le vocalisme de got. *waurd*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wīrds* est masculin; et lit. *varðas*, avec son vocalisme radical de degré 2, doit être aussi un ancien masculin; cf. arm. *gorc* « œuvre », en regard de gr. (F)έρων, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du baltique au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *φέρω* (att. ἔρω) « je dirai » et (F)φέρω « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléon, en laconien et en cyproite), leab. *φέρω* (noté βέρω), att. *φέρω*, etc.; av. *uṛdūm* « prescription », skr. *orditam* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment »; ombr. *uersala* « *uerbāle », i.e. « temple effatum », T. E. VI a 8; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

uerēdūs, -*I* m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : *uerēdārius* « courrier »; *parauerēdūs* « cheval de renfort », fr. *palefroi*, B. W. s. u.; M. L. 6231; et germanique : v. h. a. *pferfrid*, *pferid*; irl. *lafraidh* semble provenir du français.

uerere, -*ris*, *ueritus sum*, -*ōrī* (passif dans Afran. Com. R³ 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour ; cf. Plt., Am. 832 : *Iunonem, quam me uereri et metuere est par maxime*; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebat eum serui, uerabantur liberis*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihilne te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate sumnum bonum ponere*. Avec l'inflitif : « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox uerare intiore in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timē*, *metuō*; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uerare* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *uereor* se rattache directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendūs* (poésie impériale), d'où *uerenda*, *ōrum* (Plin., Vég.) = *uerendā*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : *uerēcundus* : respectueux, réservé; *uerēcundia* : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. *vergogne*; *uerēcundor*, -*āris*, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en -*cundus*, v. *fecundus*.

reueror, -*ēris* : respecter, révéler (ancien et classique); *reuerēns*, *reuerentia* (irl. *reberens*), -*ter*; *reuerēndūs*; *reuerēcunditer* (archaïque); et *irreuerēns*, -*tia* (époque impériale); *subuereor* (Cic.).

Le présent lat. *uereor* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparents : v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vara* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwarōn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. *φροντι* « ils veillent (sur) », *θυρόρος* « gardien de la porte », att. *φροντός* « gardien » (de *προ-φροντ*), *δρῶ* « je vois », *ἐλόντος*, etc., supposent une racine **swēr-*, voisine de **wer-*; le hittite a *werie-* « avoir peur », *weritenu* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 518, rapproche de v. irl. *feid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *ieuру*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît; mais cette forme est énigmatique.

ueretrūm, -*I* n. : parties sexuelles de l'homme ou de la femme : u. *muliebre* (Cael. Aur.). Diminutif : *ueretūllum* (Apul.). Dé *uereor*, comme *uerenda?* Cf. *fulgetrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerū*. N'apparaît que dans la langue impériale (Phèdre, Suét., etc.). V. *excreta*. Pour l'*e* bref, v. Phèdre IV, 15; Bûcheler, Kl. Schr., III, 52.

uerōbō, -*ōrī* (parfait et supin non attestés dans les textes, *uersi*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uersi* d'après les grammairiens), -*ōre* : incliner, pencher vers (transitif et absolu; dans ce dernier sens, on trouve aussi *uergor*), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Pers. 230) ; *uersicolor*, -ōris (et *uersicolōrus*, -ōrius) ; *uersipellis*, -e : qui change de peau, d'où *uersipellis* m. ; *Verticordia*, -ae f. : épithète de Vénus (époque impériale) ; *uerotpium* « verveine » (Ps.-Ap.).

uersō (*uersō*), -ās : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement ; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral ; cf. *ueluere*) ; souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

uersor (*uersor*), -āris : se tourner ordinairement ; d'où « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi ; être occupé de ; être engagé dans, situé dans », d'où « consister en » (Cic.). Le participe *uersatus* a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1^o de *uersō* : *uersatiō* (époque impériale) ; *uersabilis* (id.) ; *uersabundus*. (Lucr., Vitr.) ; *uersatilis* (Lucr. ; époque impériale), M. L. 9243 ; *conuersō* ; *reversō*, M. L. 7276.

2^o de *uersor* : *aduersor*, -āris : se tourner contre, s'opposer à (cf. *aduersus*) ; *aduersator*, -ātrix.

āuersor : se détourner avec affection ou répugnance, marquer de l'aversion pour ; *āuersatiō* ; *āuersabilis* (archaïque) ; *circumuersor* ; *conuersor* « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants) ; *conuersatiō*, tous deux d'époque impériale ; *controuersor* (rare, cf. *controuersus*) ; *deuersor* « descendre ou loger chez quelqu'un » ; *inuersor* (?) « être occupé dans » (Lucilius) ; *obuersor* : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de *uerō*, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uerō*, le plus souvent transitifs et absous :

aduertō : tourner vers ou contre ; aborder, appliquer ; *aduersō* « situé en face ou contre, opposé, adversaire » ; *rēs aduersae* (opposé à *rēs secundae*) ; *aduersē* « en termes contradictoires » ; *aduersarius* ; *aduersitās*. Les représentants romans de *aduertō* et *aduersarius* sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme irr. *adibirseoir* « le diable » ; v. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, s. u. ; *ante-uerō* « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer » ; *āuerō* : détourner, se détourner ; dérober ; *āuersō* ; *āuersor* ; *āuersus*, M. L. 821 ; *auōrsus*, M. L. 836 ; cf. ἀποτρέπω, etc. ; *circumuerō* : faire tourner autour ; dans l'argot des comiques, comme *circumducere*, duper, escroquer ; *circumuersō* ; *conuerō* : (se) tourner, (se) changer ; *conuersō* (sens religieux) ; *conuertibilis* ; M. L. 2198, *conuersus* ? ; *controuersus* « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé » ; *controuersia*, mot de la rhétorique ; *controuersus* ; *dēuerō* : (se) détourner ; aller loger, descendre chez ; à ce dernier sens s'apparentent *dēueriticulum*, *dēuersor*, *dēuersōrius* ; *dēuersōriū* : hôtellerie ; *dēuersō*, -ās ; *dēuerō* : se tourner en sens opposé ; se séparer, différer, M. L. 2701 ; *dīuersus* : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a ; *diuersē* ; *dīuersitās* ; *diuortium* : séparation ; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce » ; *ēuerō* : bouleverser, renverser, détruire ; *ēuersō* ; *ēuersor* ; *inuerō* : tourner dans ; retourner, mettre en sens inverse, intervertir ; modifier ; *inuersō* : inversion, transposition = ἀλληγόρα, ἀναστροφή en

rhétorique, « ironie » ; *inuersūra* : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, *inversum*, *inverse*, **inversare* ; *obuerō* : tourner vers ou contre ; *peruerō* : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où *peruersus*, -sitās (classiques), *peruersō* (rare) ; *paeuerō* : faire passer avant, préférer ; prendre le premier, prévenir ; et *paeuerō*, -ēris : se tourner d'abord vers ; devancer, surpasser ; *reuerō* : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-past est usuel à l'inflectum : *reuerō*) ; *reversō* ; M. L. 7277, *rēversus*, et 7276, *rēversā* ; 7278, **rēvērticāre* ; 9706 a, **reversicā*.

retrouersus, *retrōrsus*, -a, -um, M. L. 7272.

subuerō « faire tourner par-dessous ; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César) ; *subuersor* ; M. L. 8410, *subversus* ; 8409, **subōrsiāre* ; *trānsuerō* (trā-) : diriger au delà ; convertir, transformer ; *trānsuersus* : de travers ; *trānsuersius* ; M. L. 8860, *trānsuersus* ; 8858, *transversa* ; *trānsuersō*, -ās, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1 ; *transversāre*, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de *uerō* tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : er à l'inflectum, cf. skr. *vārtate* « il tourne » et got. *waiρpa* « je deviens » ; or, peut-être issu de or dans des formes du perfectum, cf. got. *warp*, skr. *vavāta*, et issu de r*, dans d'autres formes du perfectum, skr. *vaorté*, got. *waurpun*, et sûrement à l'adjectif en -to, cf. skr. *vptih*. En fait, l'ombrion oppose *kuvertu*, *couertu* « reuerlītō » à *kuvurtus* « reverlītis » ; *courtust* « reuerterit » et à *trahūrf* « trānsuersē » ; mais l'osque a une forme en -e- dans *Fēproctoi* « Versori », épithète de Jupiter (Vetter, Hdb., n° 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre *uerō* et *worti*. Mais le passage de wo- à ue- devant dentale, au 1^o siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin n'ait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème **werte*, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'aveugle n'en a qu'une trace. La balte et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. *verciū*, *versti* « retourner (quelque chose) » ; *virstū*, *vi sti* « se renverser, se changer », v. sl. *vrūtēti se* « *reptropatōba* ». Le thème **werte* a souvent une valeur absolue : véd. *vārtata rdīhā* « le char roule », got. *wairpa* « γίγνομαι », que le latin conserve en bien des cas : *worte hāc*, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il *re-uerō*. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parfait, marquant l'état, est actif, d'où *reueri* en face de *reueror*.

L'emploi de *uersus*, *uersum* comme préposition a son parallèle en celtique, où irr. *frīth*, *fri*, m. gall. *garī* ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi *wārtai* « vers ».

La valeur particulière de *peruersus* rappelle got. *fra-waurpans* « κατεφαρμένος », *fra-wardjan* « φθείρω » pour la valeur de per-, cf. *perdō*, *pereō* et *perimō* ; v. p. 497 sous per-.

uertragus (*uertagus*, *uer(r)aga*, *uertagra*). -I m. : autre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial ; em-

prunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257 ; v. h. a. *wini* (de **uentagus*?).

Vertumnus (*Vort*, *Varr.*) . -I : Vertumne, divinité des saisons? Joint à Jānus. *Vertumnus* semble d'origine étrusque *deus *Etruriae princeps* (Varr., L. L. 5, 46) ; la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque *Volumna* et *Veltune*, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de *uerō* et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de *uerumnus* donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le *fanum Volumnae*, T.-L. 6, 2, 2. V. *Volumnus*. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq. ; R. Bloch, Mél. Ec. r. Rome, LIX, 1947, 13.

uerū (*uerum*, Plt., Ru. 1302, 1304 ; pl. *uerōnēs*, -um m., Aurel. Vict., Caes. 17 ; dat.-abl. *uerubus* et *ueribus*) . -I n. : broche à roter ; javelot ; cf. Rich. s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : *uerūtās* : -a pila dicuntur quod uelut uerua habeni praefixa, P. F. 515, 9 ; M. L. 9263 ; d'où *uerūtum* n. (époque impériale) ; *ueruculum* (*ueri*) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. *verrou*). avec un doublet *uerubulum?* Cf. Rich. s. u. ; *ueruculus* (Col.) ; *ueruina*, -ae f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. ombr. *berva* « uerua », *berus* « *ueribus* », v. irl. *bir* et gall. *ber* « broche », got. *qairu* « σκόλοφ, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

ueruāctum, -I n. : jachère, guéret, M. L. 9264 ; *Verudor* : le dieu des jachères.

ueruagō, -is, -ere : retourner une terre en jachère, défricher.

Veruāctum est antérieur à *ueruagō*, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après *agō/āctum*. Étymologie inconnue ; le rapprochement avec *uer*, *ueris* proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

ueruex, -ēcis (*uerbez*, *berbez*, Act. Fr. Aru. ; *berbiz*, Gloss.) ; les formes romaines remontent à *berbez*, -ēcis, cf. *berbi*, Gl. Reichenau) m. : mouton, *aries* (ou *hircusquoniam si cui qui mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbez declinatum!* Formation du type populaire en -ez, cf. Ernout, Philologica I, 441. Usité de tout temps. M. L. 9270 ; B. W. sous *berbis*, *berger*.

Dérivés : *ueruētinus* (*uerbe-* et *berbēnus*, Gloss.) : de mouton ; *ueruēcina* (*carō*), M. L. 9269 ; *ueruēceus*, épithète de Jupiter Ammon ; *ueruella* : petite brebis (Char.). Cf. aussi **vervēcāle* (**bērbēcāle*), M. L. 9265 ; **vērvēcārius*, *bērbēcārius*, 9267 ; **vērvēcīle*, *bērbēcīle*, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. *Fapīv*, (*F*)*apōs* « agneau », arm. *garn* « agneau », skr. *úranah* « agneau, bêlier », d'autre part à irr. *ferb* « vache ». Cf. *uerres*. I

uerūs, -a, -um : vrai, véritable, vérifique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à *sincērus*, à *réctus*, opposé à *falsus* ; *uerūm* n. « le vrai » ; *re uerō* « en réalité » ; *uērē adv.* « véritablement », M. L. 9224 ; *uerūm* « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fausse précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573 : *merito maledicas mihi, si non id ita factum est. | Verum hau mentior, resque uti facta dico* ; puis simple équivalent de sed, surtout après des phrases négatives, cf. *nō sōlū...* *uerūm etiam* ; *uerō* « en vérité, vraiment ; ou vraiment » ; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase ; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de *quidem* « or, mais ». *Vērum* et *uerō* peuvent se renforcer, d'où : *uerūm uerō* ; *uerūm hercle uerō* ; *uerūm enim uerō* ; *uerūm imma uerō* ; *uerūm tamē*, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : *uerītās* : vérité, réalité ; *uerāz* : vériddique (formé sur *fallāx*, *mendāx*, auquel il s'oppose) ; *uerāciūr*, d'où *verācius*, M. L. 9216 a ; *uerāciōs*, fr. *vrai*, *uerō*, -ās : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380) ; *uerīcōl* c. (Tert.) ; *uerīdicūs*, d'où *uerīdicēntia* (tardif) ; *uerīficō* (Boëce) « présenter comme vrai » ; *uerīloquīum*, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. *ētuoλoγia* ; *uerīloquīs*, substitut tardif du *uerīdicūs* ; *uerīuerbūm* (Plt., Cap. 568) ; *uerīsimilis*, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés ; *uerīsimilitūdō*.

Vērus se retrouve dans irr. *fir*, gall. *gawīr*, v. h. a. *wār*. Le slave a *vēra* « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire » : *gāth*. *vērānē* « je crois », irait pour le sens ; mais *r* y peut reposer sur *t*, et le sens initial est « choisir » ; cf. got. *tuz-verjan* « douter ». Le pehlevi a *vāvar* « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article *uerbum*.

uēsānūs : v. *sānūs*.

uescor, -ēris, *uescl* : 1^o se nourir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental ; avec accusatif, comme *jungor*, dans Acc. 189, 217, Sall.) et à l'époque impériale, d'où à basse époque un actif *uesco* « nourrir » (Tert.) ; 2^o par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, *prius quam infans facinus oculi uescuntur tui et, parsuite, ejusdum de useri* ; Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. *ētōtoukai* (ἐ. λόγοις τῶν τέκνων etc.) ; cf. Pacuv. 108, *fugimus qui arte (var. arce) hac uescimur* ; Lucr. 5, 71, *quoque modo genus humanum variante loquelle | coepit inter se uesci (= ūtū) per nomina rerum* ; Vg., A. 1, 546, *quem si fata uirum seruant, si uescitur (= fruitur) aura | aetheria* (peut-être d'après le *uesci uitābilis auris* de Lucr. 5, 857) ; et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, *si gerundis negotiis orbatus possit parasitissim uesci uoluptibus*. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où *uescor* est joint à *armis* ou *praemiis* : ainsi Pac. 22 : *qui uitget, uescatur armis ; id recipiat praemium* ; Acc. 145 : *sed ita Achilli armis inclusi uesci studet, | ut cuncta opima levia prae illis putet* ; id. 591 : *num pariter uideo patriis uesci praemiis?* En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement corrompu, porte *cur istuc uadimona + sum uestimentum uesceris* (Nonius, p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Müller a conclu à l'existence d'un second verbe **veskōr* « je me vête », apparenté à *uestis*. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, *uestiō* ne se trouve jamais employé avec *arma*. Ancien, classique. Non roman.

F. Müller, *Aliit. Wōrt*, p. 541 sqq., distingue deux

uescor, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe *Nonius*, au sens de « je me nourris ». L'absence d'adjectif en *-to- indique que l'un et l'autre seraient des présents à suffixe *-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. *uestis* ; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. *βόρσος* est plausible. Analyser *uescor* en *wēd-ske/o- est arbitraire : le latin n'a pas de préverb de la forme *wē- (le cas de composés comme *uē-sānus* est autre). Donc, aucune étymologie claire. V. le suivant.

uēscus, -a, -um : 1^o qui mange mal, mal nourri, maigre ; cf. Lucil. XXVI (29), *quam fastidiosum ac uescum cum fastidio iuuere* ; Afr. 315, *at puer est, uescus imbecillus uiribus* ; Vg., G. 3, 175, *uescas salicium frondes*, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glosse l'adjectif *uescum* par *minutum, obscurum*. Cf. aussi Ov., F. 3, 445-446 : *uegrandia farra coloni | quae male creuerunt, uescae parua uocant* ; Plin. 7, 81. Diminutif *uesculus* mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : *uesculi male curati et graciles homines. Ve enim syllabam rei paruae praeponebant, unde Vedioum paruum Iouem et uegrandem fabam minutam dicebant*. M. L. 6436 b, *pervescere.

2^o qui mange, rongeur, dévorant (= *edax*), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, *nec mare quae impendit, uesco sale saza persa*. Le sens de *uescumque papauer*, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay) ; mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. *Gell.* 16, 5, 6), de *wē- (e)d-sko- ; un autre tiré de *uescor*. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec *uescor*, dont rien n'indique qu'il soit apparenté à *edā*.

Le dictionnaire de M. L. mentionne *vēscus*, 9271 a, « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et *vēscidūs, 9271, représenté par le roumain *vestea* : la brévité de l'*ē*-sureprend, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

uēscia (uēnsica, uessica), -ae f. : vessie ; sens dérivé : cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à *vēssica*, M. L. 9276, B. W. s. u. ; de même, britt. *chawysigen*.

Dérivés : *uēscicārius* : de vessie, bon pour la vessie ; *uēscicāria* f. (sc. *herba*) ; *uēscicāgō*, -cālis « alkékeng », plante ; *uēscicō*, -as : se tuméfier, M. L. 9277 (*vess-*) ; *uēscicula* : vessie ; vésicule, gousse, M. L. 9278 (*vess-*) ; *uēsciculōsus* (Cael. Aur.). Cf. aussi **vessicella*, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. *vastiḥ* « vessie », dont l'a peut

reposer sur l.-e. *n, et aussi v. h. a. *wanst* « panse ». La forme *uessica* est expressive (cf. *Iuppiter*). — Une parenthèse lointaine avec *uenter* n'est pas exclue.

uespa, -ae f. : guêpe. Attesté depuis Varron ; pan-roman. M. L. 9272 ; néerl. *wespe* ; bret. *gwespēd* « wes- pe ».

Cf. v. br. *guohi* « fūcōs » (irl. *foich*) est emprunté au brittonique ; cf. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 24 et 75), v. h. a. *wafsa*, lit. *vapsā*, v. pr. *wobse* (et, avec une altération, peu surprenante dans un nom d'insecte, v. sl. *osa*) ; donc, lat. *uespa* repose sur **wopsā* (cf. pour la métathèse, *crispus*). Cf., de plus, av. *vawžakā*, balnéi *gvabz* « guêpe ».

uespa ; uespula, -ae ; uespillō (uispellīō, etc.), -ōnis m. : *uespae et uespillonnes dicuntur qui funerandis corporibus officium uerserunt, non a minutis illis uolucribus, sed quia uespertino tempore eos effuderunt qui funebri pompa duci proper inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae uocantur*. Martialis (1, 30, 1) : « Qui fuerat medicus, nunc est uespillo *Dialis* ». P. F. 506, 16 sqq. ; cf. Serv. in Ae. 11, 43. *Vespa, uespula* ne sont pas attestés en dehors de la glose de *Festus* ; *uespillo* n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.) ; on a aussi *uespiliator* (l. *uespill-?*), τυμφωρόχος, CGL II 461, 1. Par extension, a pris le sens de « détrousseur de cadavres » ; cf. Dig. 21, 2, 31 ; 36, 1, 7 ; 46, 32, 7, § 5.

Les formations en -a et en -ō, -ōnis indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours. Les graphies de *uespillo* données par les gloses varient à l'infini ; cf. Thes. Gloss., s. u. Rapproché de *uespa* « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insecte) par M. Benveniste, qui compare le français « croquemort », BSL 24, 124 ; mais peut-être d'origine étrusque cf. les noms propres *Vespa, Vespiāsius*.

uesper, -a, -um adj., substantivé dans *uesper*, -er m. et *uespersa*, -ae f. (sc. *hōra*) « soir », « étoile du soir » (d'où « occident »). Une forme *uesper*, -eris est également attestée ; cf. Plt., Mi. 995, *qui de uesperi uiual suo*, et Ru. 181 ; cf. l'ablatif locatif *uespere* à côté de l'ancien locatif *uesperi* ; elle est probablement refaite sur le nominatif *uesper*, cf. *cancer*, *cancrī* et *canceris*, et *pauper*, *pauperis*. Usité de tout temps. Le mot est bien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église : « vêpre(s) » ; le « soir » étant exprimé par une forme de *sérus* ou *tardus*. M. L. 9273. Celte : irl. *fescor* (!) v. Vendryes, s. u. ; britt. *gosper*.

Dérivés et composés : *uespernus*, « -a apud Plautum cena intellegitur », P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274 ; *uespertinus* (classique, M. L. 9275 a ; irl. *espartin*), créé d'après *māritūnus*, d'où *uespertinālis* (bas latin) ; *uesperdiūnus* (Sol.) ; *uesperāscit* et *inuesperāscit* « le soir vient » (Sol.) ; *uesperātūs* (Sol.) ; *uesperūgō* : l'étoile du soir, Vénus (*cf. aerūgō, asperūgō, lānūgō*, etc.) ; *uespertiliūm* : chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif *uesper-* *perflis*, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. *(F)ētēpōs* « étoile du soir, soir », locr. *Feōtēpōs*, gall. *uchēpōs* « soir », et, plus loin, avec arm. *gišer* (gén.-dat. *gišēr*) « soir », dont l'a peut

soir » ou avec v. sl. *večerū* « soir », lit. *vākaras*, ne se laisse pas préciser.

***uespīcēs, -um** : *fructeta densa dicta* (a) *similitudine uestis*, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple ; genre et singulier inconnus. M. L. 8275 b.

Le rapprochement de v. suéd. *kvaster* et de all. *Quast* « touffe » (v. Falk-Torp, *Wortschatz d. germ. Sprachenvielfalt*, p. 62) se défendrait si l'on partait de **westvik*. Simple hypothèse. On peut aussi penser à un dérivé de *uespa*. Mot en -ez ou -iz, du type *ilex*, etc. ; v. Ernout, *Philologica I*, p. 146 sqq.

Vesta, -ae f. : divinité romaine, gardienne du foyer. Dérivés : *uestal* adj. ; *uestalis* f. « vestale » ; *Vestalia* : fêtes de Vesta. Peut-être l'ethnique *Vestini*, cf. *Mamertini* ?

Le rapprochement, possible, avec irl. *feiss* « séjour », got. *misar* « être » (was « j'étais »), skr. *vāsati* « il demeure » (et, par conséquent, avec le groupe de **au-séjourner* » de gr. *oὐλή*, etc.) n'explique pas le sens religieux de *Vesta*. Le rapprochement est d'autant moins évident que les noms de divinités ont rarement, à l'intérieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapproché gr. *έστρα* « foyer » ; le F initial, dont il n'y a pas trace dans le nom commun (v. la discussion et la bibliographie dans le *Dictionnaire étymologique de Boisacq* et, récemment, dans H. Frisk, *Griech. etym. Wörterbuch*, s. u.), semble attesté par le nom propre arcadien *έστρα*. Cf. v. h. a. *wasal* « feu » et gr. *εἴω*, de **ʔw-s-ō* ; on partira de **ʔw-s-es*. V. Dumézil, *Rituels i.-e. à Rome*, p. 33 sqq.

nestor : v. *uōs*.

nestibulum, -i n. : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. *πρόθυρον*. Par extension, « entrée, approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romaines savantes.

L'explication par **uero-stabulum* « emplacement de la porte » (cf. ombr. *uerof-e*, *veruf-e* « in portam ») est ingénieuse ; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées ; aucune ne s'impose.

vestigō, -ās, -āū, -ātūm, -ārē : suivre à la trace, traquer. Sens propre et dérivé ; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.) ; classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : *uestigātūs*, -tor et *inuestigātūs*, -ātū, -ātor (ancien et classique) ; *uestigābilis* et *inuestigābilis* (Vulg.) = ἀνεξιχλαστος « qu'on ne peut découvrir ».

uestigūm n. : 1^o semelle ou plante du pied ; cf. Cic., Acad. 2, 39, 123 : *qui aduersis uestigūs stent contra nostra uestigia, quos ἀντρόδας uocatis* ; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après *typos*) ; cf. Cat. 64, 162 : *candida permulcens liquidis uestigia lymphis* ; 2^o trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif *uestigō* sert à former des expressions adverbiales de sens temporel, synonymes de *illico*, *exemplō* ; e. g. Cic., Pis. 9, 21, *edem et loci uestigio et temporis* ; Cés., B. G. 7, 25, 1, *in illa uestigio temporis* ; d'où simplement *uestigō*, Cés., B. G. 2, 7, 3 : *ut urbs ab hostibus capta edem uestigio uideretur*,

Cic., Diu. in Caec. 17, 57, *repente e uestigio ex homine... factus est Verres*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

Sans étymologie. Pour la forme, cf. *fastīgō*, *fastīgo*.

uestis, -is f. : vêtement, au sens général ; cf. P. F. 506, 8 : *uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, muliebris ; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula*, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir » ; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : *uestiō*, -is « vêtir, habiller », sens propre et figuré ; panroman, M. L. 9282 ; *uestitus*, -ū (ancien et classique), M. L. 9285 ; *uestitor* (époque impériale) ; *uestimentum* « vêtement », panroman, M. L. 9281 ; *uestimentarius* (Not. Tir.) ; *uestiō* (Gloss.) ; *uestitura*, M. L. 9284 ; *circum, con-* -dē-, *-dis (M. L. 2698), in- (M. L. 4531), *re-*, *super-* *uestiō* ; *uestiarius* : relativ aux vêtements ; *uestiarius* m. « tailleur » ; *uestiārium* n. « garde-robe, vestiaire » ; *uesticula* (Dig.) ; *inuestis* : sans vêtements (Apul., d'après ἀνέδυτος).

uesticeps c. : *puer qui iam uestitus est pubertate ; econtra inuestis qui neccum pubertate uestitus est*, P. F. 506, 1 ; *uesti-ficus*, -fica, -ficina (tardifs, cf. *ἰατητορική*, Plat.) ; *uestifluus* (id.) ; *uesti-plicus*, -plica (Inscr.) ; *uestipicus*, -spica (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). *Vestispicus* a été reformé secondairement sur *uestispica*, féminin récent de *uestispex* (cf. *antistita*, *sacerdota*, *hospiata*, etc.) ; v. *speciō*. Composé artificiel : *uesticontuberium* (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en *-es- de la racine qui apparaît dans *ind-uō*, *ex-uō* fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. *was*, *wēs* « s'habiller », véd. *vide*, av. *veste* = hom. *(F)ēstai, il se vêt », tokh. A *wsimār* (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, Tokh. Gr. p. 471 ; gr. *(F)ēvōuwa* « je me vêts », arm. *z-genūm* (même sens) ; ne pouvant conserver le type archaïque de véd. *vide*, le germanique a, comme souvent, un causatif : got. *wasjan* « ἀμφίεννυμα, περιθάλλειν », v. isl. *verja*, etc. ; le tokharien B a une forme en -sk- : *yāśtar* « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. *vāstram* « vêtement », av. *vāstram*, cf. *γέστρα* (éol. *Feōtēra*) στολή (Hes.). La forme du substantif qui rappelle *uestis* diffère d'une langue à l'autre : arm. *z-gest* a pour génitif-datif *z-gestu* ; c'est donc un ancien thème -u- ; gr. *ἔσθος*, *ἔσθης* a un -θ-, sans doute de caractère populaire ; got. *wasti* « ιμάτιον, στολή, ἔνδυσις » est un thème en *-yā-, féminin comme *γέστρα* ἔνδυσις (Hes.). Le tokharien B a *vestisī*, *wāstīsī* « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur *wēsko-*, *wēskā-* (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 18).

ueterinūs, -a, -um : propre à porter les fardeaux, d'où *ueterināe*, -ārum f. pl. et *ueterinā*, -ārum n. pl. « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : *ueterinārius* « concernant les bêtes de somme », u. ars ; *ueterinārius* m. : médecin-vétérinaire ; *ueterinārium* : infirmerie pour bêtes de somme.

L'étymologie a uehendo, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire ; peut-être dérivé de *uetus* ; se serait dit d'animaux vieillis, impropre à faire

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

uetō (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), -ās, -āl, -itum, -āre : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4 : *uotitum ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt*. *Plautus in Asinaria* (789) : *nolo illam habere causam et uotitum dicere*. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286.

uetitum « défense »; *prae-, in-uetitus* (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'*u* initial reposeraient sur **w* ou sur **gʷ*, on est tenté de rapprocher soit *v. gall. guetiā* « il dit », *gall. dy-wedaf* « je dis », soit got. *qīpan* « dire », arm. *kōēm* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

uettonica, -āe (*ueto-*, *beto-*) f. : bête, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *bre(t)onica*, *bri-*, CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'éthnique *Vettōnes*, ibéro-celtique, mais scandé avec *ð* dans *Serenus Samm.*, v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bētonica*.

uetus (et *uetor* refait sur *uetoris*, ap. Enn., Acc.; abl. *uetri* chez les dactyliques pour éviter le tribraque), -eris adj. : vieux, ancien; d'où subst. *uetērēs* m. pl. « les anciens », *uetērēs* f. (sc. *Tabernae*) : les vieilles Boutiques (opposé à *Nouae*), nom d'un quartier du Forum; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétérain expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *uetērānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est pan-roman (cf. *nouius*, *nouellus*). M. L. 9291-9292; B. W. s. u. Irl. *fetarlaic*, de *uetarem lēgem*.

Vetus, comme *pūber*, *über*, a dû être à la fois adjetif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien **uetos*), comme *onustus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). A l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *uetērō*. — *Vetus*, *uetustum uīnum* « vin vieux », s'oppose à *nouum uīnum*; cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 6, 21, *nouum uetus uīnum bibo, nouo ueteri [uīno] morbo medeor*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillasse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetustus* (cf. *honestus*, *honestās*).

Autres dérivés et composés : *uetulus*, diminutif de la langue familiale; *uetulus* m., *uetula* f. « un vieux, une vieille »; M. L. 9291, *uetulus* et *veclus*; *uetusculus* (Front., Sid.); *uetustēscō*, (-īscō) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. Nigidius ap. Non. 437, 23); *uetērānus* : vieux, âgé; vétérain. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *primānus*, *decumānus*, etc.), d'où *conuetērānus*; M. L. 9287, *vet(e)rānus*; *uetērānētārius* (qui suppose un substantif *uetērāmen*, -mentum) : savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suet.); *uetērārius* : -a *uīna*; -a *horrea* (Sén.; sans doute aussi adjetif de la langue rustique).

uetērāscō, -is : vieillir; *uetērātor* « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); *uetērātria*; *uetērātōrius*; *uetērātōriē* (Cic.). De *uetērātus*, adjetif ver-

bal de *uetērāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *uetērō* « rendre vieux » (Vulg.); de *inuetērātus*, adjetif de *inuetērāscō*, classique et plus fréquent que *uetērāscō*, un verbe transitif *uetērō* (classique, M. L. 4532), *inuetērātō* (Cic.). Cf. aussi *veterescō*, M. L. 9288.

uetērētūm : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dūmētūm*, etc.; cf. *nouellētūm*.

**uetērīlis* (Mul. Chir.), d'après *senīlis*, *anīlis*; *uetērīnus?* : v. ce mot.

uetērūns (formé comme *aetērūns*, *sem̄pietērūns*, etc.) : ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *uetērūns* m. (scil. *aetēus*) : 1^e vieillesse, vétusté; 2^e engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de *u. morbus*); *uetērōns*; *uetērōnsātā*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetētus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf. M. L. s. u.

uetētus et *uetētūs* désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nouus*; au contraire, *senētus* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iūuenis*; cf. le *uetētūs decrepitūs senētus* de Plt., Mer. 314, et ibid. 293, *Accherūtīcūs senētus uetus*, *decrepitūs*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : *(pater familias) uenda boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruom senem*. La nuance du sens de *uetētus* se retrouve dans le correspondant baltique et slave passé au type thématique : lit. *vētušas*, v. sl. *vētūxū*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — *Vetus* est apparu au nom de « l'année » **wet-*, par exemple dans *hitt. wet-*, gr. *vētō*, *πέπωται*, et **wetēs-*, dans gr. (F) *ētēcō*. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetētus*, sl. *vētūxū*; skr. *vatsdā* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uitulus*), got. *wiprus* l' « agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varron, où *uetētus* opposé à *nouom* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetētus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont **wet-* « année » ignorent **uetētus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on hurid* « ab annō priōre » en face de gr. *πέπωται* « l'année dernière » et *feis* « trui » en face de skr. *vatsdā*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetētus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *πέπωται*, etc., et le baltique et le slave ont recours à un nom de l'année révolue dans lit. *pērnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *πέπωται*.

uetēllum : v. *uetēlum*.

uetēō, -ās, -āl, -ātum, -āre : agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romaines savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uetērē*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uetēssare graue uerbum est factumque ab eo uideatur quod est* « *uetērē* », *in quo inest uis iam quedam alieni arbitrii; non enim sui potens est qui uehitur*. *Vexare* : *autem, quod ex eo inclinatum est, ui atque motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et rapsatur* (sic A., *raptatur* ω) *atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-*

prie dicitur... *Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem fumo aut uento aut puluere, propertea debet uis uera atque natura uerbi depere, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, consueta est.* On trouve, en effet, *uetēō* au sens de « entraîner violement, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cf. Lucr. 6, 430 : *nauigia in sumnum ueniant uexata periculum, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : uenti caeli nubila uexant*; de même, *uetētō* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : *u. partis* (Plin.); *ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; *uetēāmen*, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uetētōr* (Cic.), -trīs (Lact., Prud.).

-*uetētōlis* (Cael. Aur.); *uetētōlis*, -bītēr (Lact., Cael. Aur.).

— Composés : *conuetēzō* (rare); *diuetēō* (= *distrāhō*, ancien et classique).

La racine de *uetērē* est homonyme de celle de *uetērē*; mais elle en semble distincte car le groupe de *uetērē* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iūuenis*; cf. le *uetētūs decrepitūs senētus* de Plt., Mer. 314, et ibid. 293, *Accherūtīcūs senētus uetus*, *decrepitūs*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : *(pater familias) uenda boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruom senem*. La nuance du sens de *uetētus* se retrouve dans le correspondant baltique et slave passé au type thématique : lit. *vētušas*, v. sl. *vētūxū*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — *Vetus* est apparu au nom de « l'année » **wet-*, par exemple dans *hitt. wet-*, gr. *vētō*, *πέπωται*, et **wetēs-*, dans gr. (F) *ētēcō*. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetētus*, sl. *vētūxū*; skr. *vatsdā* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uitulus*), got. *wiprus* l' « agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varron, où *uetētus* opposé à *nouom* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetētus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont **wet-* « année » ignorent **uetētus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on hurid* « ab annō priōre » en face de gr. *πέπωται* « l'année dernière » et *feis* « trui » en face de skr. *vatsdā*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetētus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *πέπωται*, etc., et le baltique et le slave ont recours à un nom de l'année révolue dans lit. *pērnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *πέπωται*.

-*uetētēs* : v. *conuetēzō*.

uīa (*uetēha*, forme attribuée aux *rūstīcī* par Varr., R. R. 1, 2, 14), -āe f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *stētā*, sentier, trottoir); chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= *mētōdō*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et à fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : *uīō*, -ās : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uīo pro eo eo infelicius factum*; *uiantēs* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : **conuīo*, M. L. 2199; *duīō* (tardif); peut-être formé directement sur *duīus*; *inuīo* « marcher sur » (Sol.); sur *invīare* « envoyer »; v. M. L. s. u. *via*, p. 776; B. W. s. u.; *trānsuī* (Lucr. 6, 349 (?)); *uīatōr* : 1^e voyageur; 2^e propriétaire, *quia initio, omnīum tribūtū cum agri in propinquo erant Vrbis atque adīsūe homines rusticabātur, crebriō opera corūm erat in uia quam urbe, quod ex agri plerumque euocabantur homines a magistratiōbus*, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olūs*, *olītor*), et non dérivé de *uīō*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uīatōrius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), *qui obuiam obsistat mihi*, cf. *obiter*, s'est employé comme adverbe.

uīatōs : épithète des dieux Lares placés sur la route; *uīatōs* (ancienne forme d'ablatif pluriel *uīatōs*, CIL I² 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297; *uīaticūs* : du voyage, -a *cēna* (cf. *rūstīcūs*); *uīaticūm* n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uīatōcūs*, Plt., Men. 255; *uīatōculūm*, Dig., Apul.); puis « ressources, provisions » et, à basse

époque, « voyage »; *āuius* (surtout poétique); *duīus*; *uibius*, tiré de *obuiam*, M. L. 6026; *obuiāre* (tardif), M. L. 6027; *peruius*, M. L. 6438, et *imperiuūs*; *praeuius*; *biuius* « qui se partage en deux routes »; *biuium* n. « embranchement de deux routes »; *truium*, d'où *truium* n. « embranchement de trois routes », M. L. 8928; *Triuia*, épithète de Diane (poétique); *truiatīm*; *truiatīlis* : de carrefour, banal, trivial (époque impériale); *truiatīlier*; *quadriuium*, d'où *quadriuium* n. « carrefour » (cf. aussi *quadriūtūcūm*, M. L. 6917); *uicōrūs* : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 7 et 158, dont le vocalisme *o* dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en *-o?* V. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 248, bas).

Le mot est italien : osq. *viū*, ombr. *via*, *uia* et, à en juger par got. *wīga* « chemin », doit représenter **wegiyo*, cf. lit. *vētē* « ornière de voiture. V. *uehō*; toutefois, l'osq. *veia* « plastrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. *δόξα*, *ἐπραπός*, russe *tropá* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans **tropō*, **tropō*- d'un creux tracé par les pieds (*pēs* est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

uibia, -āe f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étai »; cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

uibīcēs, -um f. pl. (pour la quantité des deux i, v. Perse 4, 48) : *plagae uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uiuīces*), et Non. 187, 14; le singulier *uibēx*, *uibēx* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uimez*, *μωλώφ*, *cicātriz*, et *uipex*, q. u. en -ez, -ix; v. Ernout, *Philologica I*, p. 154.

uibōnēs : fleur de la plante appelée *Britannica* (sorte de patience), Plin. 25, 21.

uibrācēs: *pili in narībus hominū, dicti quod his euolūs caput uibrātrū*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrācēs* d'après *uibrāsso*; les gloses ont *uibrācēs*; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

uibrō, -ās, -āl, -ātum, -āre : transitif et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer »; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrāsso*, -ās : *-are est uocēm in cantando crīspare*. *Tītīnnīus* (170) « si erit tibi cantandum, facito usque exuibrāsses », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmēn*; *uibrātō*; *uibrātūs* m. « fait de brandir ou de darder »; *uibrābilis*; *uibrābundus*, tous rares et tardifs; *uibrāssa* : *σειστούγλη*, CGL 517, 43; *euibrō* (rare, latin impérial); *reiubrō*

bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de là « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de *fr. visiter* dans Massillon ou de l'all. *heimsuchen*), M. L. 9377; 9378, **visor*; d'où *uisitatiō*, *uisitātor* = ἐπισκόπος, rares et tardifs, *reuisitātor*, -as, M. L. 7281; *inuisitatiō*. Composés de *uisō* = *circum*, *con*, *in*, *inter*, *reuisō*; cf. ombr. *revestu* « *reuīsīto* ».

Certaines formes romaines supposent aussi *uisāre* (cf. *uisabundus*, Itin. Alex. 24) et **reuisāre*, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore **derk*, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. ἔραπον, δέδορπον); il a les deux autres, l'une dans *speciō* (v. ce mot), la seconde dans *oculus* et dans les composés des types *ferōx* et *antiquus* (v. ces mots); c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. δέφουμαι), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine **weid*, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : **weid*- indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de **weid*, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir »; skr. *vēda* « je sais », gr. (F)οΐδα, arm. *gitem*, got. *wait*, v. sl. *vēdē* (et v. pruss. *waidima* « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. *-ftir*, gall. *gavr* « il sait ». — L'adjectif en *-to- a ce même sens : skr. *vītātā* « connu », gr. ζ(F)οτρος « inconnu », got. *un-wiss* (même sens), et en celtique : v. irl. *ro-fess* « scitum est ». Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. *vn-(F)lc* « qui ne sait pas », ιδων « qui sait », (F)οτρωп « témoin, qui sait », ιδηп « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasalas qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver » qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. *vindati* « il trouve » (aor. *avidat*), arm. *gtanem* « je trouve » (aor. *egit*). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais *finnadar* « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. *viddhi* « prend connaissance de » dont le sens se retrouve dans got. *witan* « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'imperatif v. sl. *vīzdi* « vois », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi *widdai* « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement *-ē, de sens aoristique, mais exprimant un état (cf. Vendryes, Choix d'ét. ling., p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. *vīdēti* « vois », avec le présent correspondant *vīzde*; l'accent de r. *vīzdu*, etc., montre que, ici, l'i slave infoné rude doit reposer sur un ancien *-ē, dont l'éxplique dans le type athématique; le lette a de même *vīdēti* « voir »; dans lit. *veizdmi*, *veizdēti*, on a le même type, avec influence d'un imperatif *veizdi*. Le type élargi par *-ē se retrouve dans got. *witan* (prétér. *witaiedun* « ils ont observé ») et dans dor. ιδηпω « je verrai », à côté de formes citées par Hésychius, peut-être dorriennes elles aussi, ιδηпω· δραμαι и ιδηпων· γνωστωп. Cf. aussi ombr. *uirseto* « *uisum* », *uirseto* « *inuisum* ». Le type de lat. *videō*, *uidere* n'est donc pas isolé.

Sur **weid-*, il a été fait, d'autre part, un perfectum, de type archaïque : *uīdi*, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. *Foīda*, etc. Sur ce perfectum a été fait l'adjectif en *-to-, *uisus*, indépendamment de la formation de got. *-weis* dans *un-weis* « ignorant ». Et, à son tour, *uisus* a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : *uisus*, *uisio*. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (F)ειδος « aspect, forme », skr. *vēdāh* (sl. *vīdū* « aspect » et lit. *vēdās* « aspect » en sont tout au plus des arrangements; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun; toutefois, l'irlandais a *fiaid* « en présence de »).

Vīsō est une forme normale de désidératif en *se/o-. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got. *ga-weison* « visiter » (où il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. *ikṣate* « il voit » et gr. δέψομαι, de la racine de *oculus*.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. *vēddayati* « il fait connaître », v. h. a. *weizen* « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur **weid-* avec valeur factitive : v. irl. *ad-fiaidat* « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous *speciō*, le verbe « voir » est supplétif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de *-spiciā*, soit *a-spiciō*, etc. Mais il y a eu des formes à préverbier, et il en survit, du reste. Le participe *prūdēns* (de *prōuidēns*) sert d'adjectif; le type à préverbier est *prō-spiciō*; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait *prō-vidēo*; *uidēns* conserve le souvenir d'un emploi absolu de *uideō*; l'aspect déterminé qui conditionne le sens est dû au préverbier. Enfin, on a indiqué ci-dessus *uinuidēo* avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil »; cf. v. sl. *nenauidēti* « hair ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que *uidēti* pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbier, à savoir *ztrēti*, ainsi *preztrēti*, *prozirati*, le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de *uidēre*: ceci tient sans doute à ce que le sens initial de *uidēre* était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d' « observer ». Si. *obidēti* (c'est-à-dire **ob-vidēti*) signifie « offenser » et *zavidēti* « envier ».

uidulus, -ī m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé *uidulārius* dans *uidulāria* (*jābula*). Apparenté à *uīeo*. Plaute appelle *uitor* le fabricant de *uiduli*.

uiduus, -a, -um : privé de, vide de; veuf, veuve; e. g. Plt., Mer. 829: *plures uiri sint uidui quam nunc mulieres*; Stich. 4: (*Penelopam*) *quae tam diu uidua uiro suo caruit*. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37: *dum ted astineas nuptia, uidua, uirgine*; ou non mariée (correspondant à *cælebs*, cf. T.-L. I, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage : u. *torus*, etc., aux plantes (cf. *maritus*, en parlant du mariage de la vigne à l'ormeau); et, à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de *uacuus*, *orbis* « vide de, privé de ». Ancien, usuel; panroman. M. L. 9321; B. S. u.

Dérivés : *uiduitās* : privation, veuvage, M. L. 9322; *uiduitās*, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après *paupertās*, *ubertās*.

uiduō, -as : rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5: *Agripina, uiduata morte Domitiū*; priver, vider de (époque impériale); *uiduum* n. : veuvage (depuis Pline); *uidualis* : de veuve (langue de l'Eglise); *uiduātus*, -as (Tert.).

Les formes masculines et neutres ont sans doute été faites sur le féminin *uidua*, qui seul paraît ancien (cf. *spōnsa* et *spōnsus*). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. *fedb*, got. *widuwō*, l'autre à vocalisme e, à l'Orient, dans v. pruss. *widdewū*, v. sl. *vidova*, skr. *vidhāvā*. Le vocalisme étymologique de lat. *uidua* n'est pas déterminable; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est inconnu au grec (sauf peut-être dans ηθεος) et à l'arménien. Il s'apparente sans doute à *diuidō*; v. ce mot.

uīeo, -es, -ere : courber, tresser, notamment avec de l'osier (*uīmen*, cf. Varr., R. R. I, 23, 5: *ut habeas uīmina unde uiendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates*). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés : *uitor* (Plt., Ru. 990), puis *uīetor* m.; *uī(e)-trix* f. « vannier »; *uīmen* : 1^e bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tresser (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier »; baguette; 2^e ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique : b. all. *uīmen* « perche »; *uīmentum* n. (Tac.) et *reūimentum* (Fronton); *uīmālis* : propre à tresser ou à lier; u. *saliz*; *Vīmālis collis* « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient; cf. Juv. 3, 70, *Esquilias dictumque petunt a uīmine collēm*; gr. Ελάχον την οίκην; *uīmāriūs* : vannier (Inscr.); *uīmāritum* : oseraie, saussaie; *uīmineus* : d'osier; *uītilis* : tressé; *uītilia*, -ium « objets tressés ». Cf. aussi *uītis*, *uīticella*, *uītta*.

uīesci, -is : inchoatif correspondant à *uīeo* « se ramollir sur sa tige », « se flétrir »: *uīescēns fīcus* (Col.); de là *uīetus* (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7) : qui penche, flétrit; *aliquid uīctum et caducum*, Cic., Cat. M. 2, 5; **vetēra*; **vetāre*, M. L. 9324.

Comme dans *uereor*, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. *veju*, *vīti* « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) »; v. sl. *otja*, *vīti* (même sens), skr. *vēdyati* « il enveloppe (*vītā* = enveloppé) », aor. véd. *āyāt* « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'a spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. *uīmen* et *uītis* (et aussi *uītta*): skr. *vetasāh* « verge », av. *vāētis* (persan *bēd*) « branche de saule », v. sl. *vītōt* « ὁδάος », slov. *vītva* « branche flexible pour tresser », v. pruss. *wīwan* « saule », lit. *vītis* « branche de saule », v. sl. *vīd* « objet tressé », gr. *lītēa*, *elītēa* « saule », irl. *fé* « baguette », etc. Cf. *uidulus*.

Dérivés : *uīcēsimus* (*uīcē[n]sumus*; *uīcēsimus*) : vingtème; *uīcēsimus* f. (sc. pars) : impôt ou taxe du vingtième; d'où *uīcēsimāriūs*; *uīcēsimāriūs* m. : collecteur de l'impôt; *uīcēsimātiō* : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. *decimātiō*); *uīcēsimāni* : soldats de la 20^e légion.

uīcēni (*uīcēnē*), -ae, -a adjetif distributif : chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; *uīcēnāriūs* : âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; *uīcēnāriūs* m. « jeune homme de vingt ans »; *uīcēnālis* : contenant le nombre vingt (Apul.); *uīcēs*; *uīcēns* adv. : vingt fois; *uīcēnum* : période de vingt ans (Dig.); *uīcēnnāli*; *uīcēnnālia*, -ium « fêtes célébrées après vingt ans de règne d'un empereur » (tardif); *uīcēssis*, -is (*uīcēsis*) m. : somme de vingt as; *uīcēntūri*, -ōrum m. pl. : vigintivres, magistrats romains, d'où le singulier *uīcēntūr*, et *uīcēntūriātū*.

uīcēntiāgulus, -a, -um (Apul.).

Cf. aussi les juxtaposés *duodeūcēntū*, *undēuīcēntū*.

Les noms de dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indo-européens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. *visatū*, gr. (dor. *bētō*, etc.) *flaxū* (ion.-att. *elxosū*),

arm. *k'san* représentent un ancien **wi-k'nt̥-i* qui est un nominatif-accusatif dual neutre ; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quādrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines : *trīgintā*, etc., où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (F) *txάc*, irl. *fiche*, skr. *vimpatih*.!

uiličō, -onis f. : sorte de plante ombellifère, gr. *χυμός* (Cass. Fel. 44).

ullis, -e : bon marché ; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré) ; d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uiliter* adv. ; *uilitās* f. (classique), M. L. 9329 ; *uiličō*, -as : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27) ; *uiličō*, -as (St Jér.) ; *uileščō*, -is (bas latin ; langue de l'Eglise, mais *uileščō* est dans Val. Max., *reuilēščō* dans Sén., Tranq. 17, 2) ; *uiličō* (*uilo*) : *εὐτέλης* (Gloss.) ; *ueilannōnam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante ; faut-il lire *ueilanōnam* avec *ei* = *it* ; *uiličō*, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *niličō*, n'est pas justifié ; en effet, on trouve dans les glossaires *uiličō* et *uiličō*.

Le rapprochement de Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 181, avec irl. *fial* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues ; le rapprochement avec *uēnum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

ulla : v. *uīcus*.

ullum : v. *uīnum*.

uillus, -i m. : touffe de poils ; le pluriel *uilli* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étoffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uillōsūs* : velu, M. L. 9334, B. W. *velours* ; *uillōtūs*, CGL IV 87, 5, glosant *hirsūtūs*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus* ?

ulmen : v. *uīeo*.

uinea peruvina : v. *peruica*.

***uineiam** (*uintiam*, *untiam* var.) : dicebant continentem, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uincīō*?

uincīō, -is, -xi, -etūm, -ire : lier ; cf. la glose *uincīō*, *δεσμός*. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uinctu*, *quod antiqū uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peut représenter dans les langues romanes, qui ont recouru à *ligare*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uinculum* (*uinclum*) : « lien », en général ; sur les acceptations spéciales, v. Rich. s. u. ; en particulier *uincula* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers ; d'où les expressions *in uincula conicere*, *dūcere*, etc., M. L. 9341 ; *uincīō*, -as (tardif) ; *uinctiō* (rare) ; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale) ; *uinctor* (Arn.) ; *uinctūra* (Varr.). Cf. aussi M. L. 9342, **vincus* « flexible », et 9339, **vincūra* « lien » ; *uincula*, *βρυούλα*, CGL III 427, 59. *cilia* « lien » ; *uincula*, *βρυούλα*, CGL III 427, 59. *conuincīō* (Plt., Avien) ; *conuincīō*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. *κονικός*, cf. et classique), M. L. 2614 ; *euincīō*, même sens (époque impériale) ; *praeuincīō* ; *reuincīō*.

L'ombre a *preuiūlātu* « *praeuinūlātu* ». L'n de *uin-* ciō peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uincīō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe *-ye- (comme dans lit. *jūngi*, etc. ; v. *iungō*) ; *uincīō* est différencié de *uincō* même au présent. On rapproche skr. *vīyākti* « il embrasse », *vīyāk* « extension » ; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun ; et un rapprochement de racines limite à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

uincō, -is, *uīci* (de **wōik-* avec vocalisme o du partitif ; cf. *uīdi* et *līqui?*), *uictum* (inf. fut. *uincīūrum*, Pétr.), *uincere* : être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu ; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : -*uicās* dans *per-uicās* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *pertināt* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruicacem dici me esse et uincere | perfacie patior, pertinacem nihil moro*) ; puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part) ; *peruicācia*, -ae f.

uictor m. ; *uictrix* f. ; *uictōriūs* f. : victoire ; féminin d'un adjectif **uictōriūs* dérivé de *uictor*, comme *uxorius* de *uxor*. C'est proprement la Victorieuse, déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romains sont des mots savants, M. L. 9313 ; *uictōriātūs* : à l'effigie de la victoire : u. (sc. *nummus*) m., cf. *quadrigātūs*. Il n'y a pas de substantif *uictus* ou *uictiō*, mais *conuictiō*, *reuictiō* existent, à date tardive, il est vrai.

conuincīō, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem aliciūs rei, dē aliquā rē*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter » ; *conuictiō*, tardif (langue de l'Eglise) = Εγγρος, Εγρος ; *conuictiūs* (Prisc.).

dēuincīō : vaincre complètement (cf. *dēbellō*) ; *euincīō* : id. (latin impérial) ; *euictiō*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement » ; *peruincīō* ; *reuincīō* : vaincre de nouveau et « réfuter » ; cf. *confūsō* et *refūsō* ; de là *reuictiō* (Apul.), *reuincībīlis* (Tert.), M. L. 7279. A *uictus* s'oppose *inuictus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuictrix* est isolée.

Prōuincīō est une invention de grammairien pour expliquer *prōuincīa* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uincīō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uindex* « conuincītūr ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématische, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. *fichim* « je combats » (avec préverbe *arfinch* « *uincō* »). v. h. a. *ubar-*

wehan « uincere », *ar-wigan* « confectus », et du présent à vocalisme e : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wigan* « combattre », résultant d'un compromis entre **weihan* et **wigan* ; le flottement entre h et g confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématische. Lit. *ap-eikiū* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplaçant l'ancien présent athématische.

uindēmīa : v. *uīnum*.

uindex, -ieis m. : terme de droit ; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prêt à subir les conséquences du procès ; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uindictus quominus is, qui prepus est ab aliquo, teneatur*. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur » ; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uindīcō*, -as : faire fonction de *uindex* ; revendiquer : u. *spōnsam in libertātem* ; *pro suō uindicāre* : « libérer, délivrer » (sens propre et figuré) ; « venger » et « punir ». Panroman (*uindicāre*), M. L. 9347 ; *uindicātō* (classique), M. L. 9348 ; *uindictār* (langue de l'Eglise) = ἐδωκτῆται ; *reuendicō* (bas latin), M. L. 7280.

**uindīcō*, -is? : une forme *uindicti* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

uindictīa, -ae f. et *uindictiae*, -arūm ; *uindictia*, i. e. *correptio manus in re atque loco praesenti apud prae-torem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18 ; et *uindictiae* appellantur res eae de quibus controvēsia est, etc., F. 516, 24 sqq. ; 1^o revendication présentée par le *uindex* (singulier) ; 2^o choses qui font l'objet de la revendication (pluriel) ; *Vindictīa*.

uindictīa, -ae f. : revendication ; en particulier *uindicta in libertātem* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie ; *uindicta* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festīca*).

D'après *uindictō*, *uindicta* a signifié aussi « protection » et « châtiment ». M. L. 9349 (ital. *vendetta*). Dérivés tardifs : *uindictor*, -trix ; *uindictum*.

Le second élément de *uindex* est sûrement celui que l'on a dans *uīdex* ; c'est le mot racine correspondant à diō : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de uīs : **uim-dex* > *uīdex* (cf. *uēnumdare* > *uēndūndare*) ; mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uīdex* serait formé secondairement sur *uīm dicere*. Le *uīdex* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs inieciō*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapū* ; c'est ce sens que les jurisconsultes romains donnaient au substantif ; cf. Gaius, 4, 21 : *neq; licebat iudicato manūm sibi depelle, et pro se legē agere, sed uindicem dabant, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manūm cōsertiō*, *manūm cōserere*, « une réminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, Précis, p. 350 ; sur la différence entre *uindex* et *uas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprilem*) *quem Venus iniecta uindicta alma manū*. — Le *uīdex* étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille » ; v. h. a. *wīni* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uīdex* ne s'en tirent pas aisément.

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprilem*) *quem Venus iniecta uindicta alma manū*. — Le *uīdex* étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille » ; v. h. a. *wīni* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uīdex* ne s'en tirent pas aisément.

uinnulus, -a, -um : dicitur mollier se gerens et minime quid uiriliter faciens, P. F. 519, 6 ; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, *oratione uinnula*, *uenustula* ; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré ; cf. aussi Thes. Gloss. *uinnulus*, *mollis*, *blāndus*, -m, *delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uinnicus*, *νωχελής* (avec une variante *uinicus*), CGL II 209, 5.

De *uinnus*, doublet de *cincinnus*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uinnus*, *cincinnus* *molliter flexus* (si, toutefois, *uinnus* n'est pas inventé pour expliquer *uinnulus*) ; cf. le nom propre *Vinnius* ?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uīeo* et *uennuncula* ?

***uinnus** : v. le précédent.

uīnum, -I n. (*uīnus*, forme vulgaire, Pétr. 41, 12 ; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel ; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356 ; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *viina*. Le céltique a conservé : irl. *fin*, britt. *gwyn* et irl. *fine*, *fintan*, *finīme* « uīnea, uīnētūm, uīndēmīa ».

Dérivés et composés : *uīneus* : de vin. Rare ; presque uniquement utilisé comme substantif féminin *uīnea* : 1^o plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350) ; 2^o manteau, sorte de baraument qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich. s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, *a similitudine uīnearum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *sub uītem hastas iacere*, *sub uītem proeliari*, P. F. 405, 8 ; 407, 1 ; et 407, 4 : *sub uīteam iacere dicuntur milites, cum astan-tibus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uīnealis*, M. L. 9351 ; *uīnearius*, M. L. 9352 ; *uīneātīus* (Col., Cat.) ; *uīneola*, M. L. 9352 a.

uīnēceus : de raisin ; u. *acīnus* ; d'où *uīnēcea* f. : marc de raisin, et *uīnēcea*, *ōrūm (uīnēcia)* ; le singulier *uīnēcia* est rare) « *pēpin(s)* » et « *marc* » de raisin, M. L. 9337 ; *uīnēciola* *ūtīs*, Pl. 14, 38 ; *uīnēlis* : de vin ; *uīnēlia*, -iūm : *diem festū habebant quo die nouum uīnum Iovi libabant*, P. F. 517, 1.

uīnērius : de vin, à vin ; subst. *uīnērius* m. : marchand de vin, buveur de vin ; *uīnērium* n. : pot à vin ; *uīnētūm* : vignoble ; *uīnētor* vigneron (classique, cf. olitor), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-il* ; *uīnētōrius*.

uīnēlētus (ancien et classique) ; *uīnēlētūs* (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin » ; M. L. 9355, *uīnēlētūs* (classique, cf. olitor), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-il* ; *uīnētōrius*.

uīnēlētūs (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin » ; M. L. 9355, *uīnēlētūs* (classique, cf. olitor), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-il* ; *uīnētōrius*. *uīnēlētūs* (ancien et classique) : vendange. Panroman, sauf roumain ; M. L. 9343. De **uīnēdēmīa*, cf. *dēmō* ; *uīnēdēmīator* (et *uīnēdēmītōr*, Sén., Apoc. 2, 1 ; *uīnēdēmījātor*, Hor., S. 1, 7, 30), *uel quod uīnum legit dicitur*, *uel quod de uīti*

id demunt, Varro, L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain, M. L. 9346; *uindēniātōrius* (Varr.); *uindēniō*, -ās (Col., Plin.); semble postérieur à *uindēniātor*, sur lequel il a sans doute été rebâti; panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. *windema*, *windemōn*; **uindēniātōi* (non dans les textes), M. L. 9345; *uindēniālis* (tardif), M. L. 9343 a; *inuinius* = ἀνιος (Apul.).

uīlum, -ī n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de **uīno-lo-m*; *uīnum* (Charis).

Composés en *uīni-*, *uīno-* (d'après des types grecs en *oīlo-*) : *uīni-bua* « buveuse de vin » (Lucil.); *uīni-fer* (Sili.); -*pōtor* (Ital.); -*fūsor*, -*cultor*, -*uorāx* (Comm.), *uīno-forum* (Gl.).

L'ombrien a *vīnu*, *uinu*, le volsque, *vinu*, forme panitalique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que *uinum* n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. *wiyana*, gr. (F)ōtōvōc, arm. *gini* et les formes sémitiques reprenant sur *wain-* sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.!

uīola, -ae f. : 1^e violette, plante et fleur; couleur violette; 2^e giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357; germanique : v. h. a. *viola*.

Dérivés : *uīlāceus* : violet; *uīlācium* « vin de violette »; *uīlārius* : de violette, d'où *uīlārius* : teinturier en violet (Plit., Aul. 510); *uīlārium* : lieu planté de violettes; *uīlāris* dans *u. dīes* « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes; cf. *rosālis*).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F)ōtōvōc; cf. γάνθη (Hes.).

uīlōd : v. *uīs*.

uīlpera, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. *gwiber*; germanique : v. h. a. *wippera*? V. B. W. *vīve*.

Dérivés : *uīpereus* (poétique); *uīperinus* (plus ancien); *uīperina* f. : vipérine (plante); *uīperālis* (tardif et rare).

L'étymologie **uīui-pera* « vivipare », de **uīuo-pera* (cf. *pariō*), a pour elle la croyance des anciens; cf. Pline 10, 170: *terrestrialim sola [uīpera] intra se parit oua unius coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uiginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes pererrumpunt latera, occisa parente.*

**uīpex* : <a> *uīm patiendo uel uīm patiens* (Gloss.). Sans doute déformation de *uībex* par étymologie populaire.

uīpiō, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Plin., toutefois, le donne comme un mot baléare); a donné en ital. *bibbio*, en fr. *vi(n)geon*, nom du canard siffleur.

V. Barbier, Rev. de linguistique romane, 1, p. 324 sqq.

uīr, *uīrl* m. : homme, par opposition à « femme »,

mulier, fēmina, e. g. Ov., M. 3, 326 : *deque uīro factus, factum mirabile, fēmina*. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de *uīr* au sens de « parties sexuelles de l'homme »; Cat. 63, 6, *itaque ut relicta sensu sibi membra sine uīro*; de *uīrlia*, même sens; et le composé *euīrō*). La différence de *uīr* et *homō* apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : *Marius rusticanus uīr, sed plane uīr, uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit: crux enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem ut uīr; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit* (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à *puer*, e. g. Just. 3, 3, 7 : *neque eos (scil. pueros) prius in urbem redire quam uīri facti essent statuit*. De là les sens de : 1^e mari, époux; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2^e homme digne de ce nom, héros, 3^e pu, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptations qui se retrouvent dans le fr. « homme ». *Vir* a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, *uīr uīrum legit* « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique : *uīrlis pars*; *partio* « part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, *pro uīrlis parte* « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparait dans l'adverbe *uīrlīm* « par homme »; cf. Caton, Inc. 6 : *praeda quae capte est uīrlīm est diuisa*, d'où dérive un adjectif *uīrlātus* : *ager dicitur qui uīrlīm populo distribuitur*, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glosse). Ancien, usuel, mais concurrencé par *homō*, qui en a pris les sens, *uīr* n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que *uis*.

Dérivés et composés : *uīra*, -ae f. : *feminas antiqui... uīras appellabant, unde adhuc permanent uīrgines et uīragines*, F. 314, 15; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté; cf. *taurus*, *taura?* Peut-être invention de grammairien pour expliquer *uīrgō* et *uīrlātō*.

ūniūira : mariée à un seul homme (cf. *ūnīmarīta*; -*uīrlātūs*, -ūs m. (Tert.).

uīrātō, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure; rappelle *imāgō*, *uorāgō*, etc.; v. Ernout, Philologica I, 165 sqq. L'explication par « *quae uīrum agū* » n'est qu'un calembour.

uīrlātūs, -a, -um (= ἀνδρεῖος; Vulg., Sir. 28, 19); *uīrlātūs*, -ūs m. (Sid.); *uīrlis* (opposé à *muliebris*); cf. plus haut, M. L. 9369; *uīrlūter*; *uīrlitas* (époque impériale).

euīrō, -ās : enlever la virilité, émasculer, efféminier. Un doublet tardif *euīrō* a subi l'influence de *uīrēs*, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron; *euīrō* (Plin.).

uīrlīm; *uīrlātūs* (époque impériale).

uīrōsus : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur *uīnsōsus*, avec lequel il allie. Glosé aussi *neruōsus*, *austērus*, par confusion avec *uīrlōsus*, adjectif tardif dérivé de *uīs* et glosé *fortis*, *austērus*, ἀνδρεῖος; *uīrlātūs* : *fortiter uel uīrī*

līter sapit. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme *pa-trīsō*.

uīrlēs, -ūtis f. : *Virtūs* est avec *uīr* dans le même rapport de dérivation que *iuuentūs*, *senectūs* avec *iuuenīs*, *senex*. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, Philologica I, 225 sqq.]; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : *Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uīrtutes appellantur, non sit hoc proprium omnē omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominantur sint. Appellata est enim a uīro uīrtus : uīri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisus contemptio*. — *Virtūs* est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nép., De reg. : *Siculus Dionysius cum uīrtute tyrannidem sibi peperisset...*; Vg., Ae. 2, 390 : *dolus an uīrtus quis in hoste requirat*. Mais la plupart du temps *uīrtūs* désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : *Perfacile esse, cum uīrtute omnibus prae-starent, totius Galliae imperio potiri*. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : *In Catonis orationibus omnes oratoriae uīrtutes reperiuntur*. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : *si non euauit omnis | herbarum uīrtus*; Justin. XI 14 : *Cum uīctoria non armorum decoro, sed ferri uīrtute queratur*; Caton, Agr. 1 : *(Praediūs)... uti... solo bono, sua uīrtute ualeat*. C'est un exemple de généralisation de sens (B. B.). M. L. 9371. Celtique : irl. *fīrt*, britt. *gwyryth*. — Dérivés tardifs : *uīrtūs* (S^t Aug.); *uīrlītīfīcō* = ἀνδρεῖα.

Composés : *Viirlāca* : épithète de Junon; cf. Val. Max. 2, 1, 6; *uīrlōtēns* : *puella* ou *uīrgō* « nubile » (Dig.); *uīrlōps* « *quae iam opus habeat uīro* » (Gloss.).

sēni-uīr : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure; ou moitié femme; hermaphrodite; émasculé (*sēmīmās*), efféminé). Mot d'époque impériale; cf. *semījer*.

On rattachera parfois à *uīr* le nom (propre?) *Virītēs* qui figure dans le groupe *V. Quirīnī* (v. sous *herīs*); le texte et le sens sont très obscurs.

Vir figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : *très uīrī*, *stērī*, *decemūrī*, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type *decemūrātūs*. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de *duumūrīum*, *triumūrīum sentītīa*) ont été tirés des singuliers : *duumūrī*, *triumūrī*, *stērī*, etc.

La forme **uīro* a ses correspondants dans irl. *jer*, gall. *gor* et got. *waīr*, v. isl. *orr*, etc.; on a **uīro*- dans lit. *vīras*, skr. *uīrā*, av. *vīra*. Des deux mots anciens désignant l' « homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrén l'un et l'autre; v. l'article *nerō*, où est aussi montré le caractère récent du dérivé *uīrlēs*. Le mot est attesté en ombrén trois fois sous la forme *ueīro* « *uīrlōs* » (à côté de *uīro*, plus fréquent), ce qui semble indiquer un ī, comme en sanskrit et en lituanien; le volsque *couchrīu* « *cūrīa* » est obscur de toute façon. Pour ī et ī, v. la remarque faite sous *uīrlōs*. Dérivé de *uīs* par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

uireō, -ēs, -ul, -ēre : être vert (en parlant des plantes); par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenūm uiido pectorē uīgebat*, *uirebatque integrī sensibus*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *uirēsō*, -is : verdir; *uirīdis* : vert, panroman; M. L. 9368 a; *uirīdis*; **vīrdīs*; *uirīde* n. « le vert »; *uirīdia* n., pl. « les plantes vertes », M. L. 9367, *uirīdia*, **vīrdīa*, britt. *gwyrydd*; *uir(i)diārīum* n. : jardin de plaisir, bosquet, M. L. 9368; et *uirīdārīs* « jardinier », CIL VI 2225; *uirīdārīs* (classique) « verdier » et « verdure »; *uirīdō*, -ās, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant »; *uirīdesō* « devenir vert » (S^t Ambr.); *uirīdārīs* (formé comme *albīcāns*, *nīgrīcāns*); *uirīdārīs*, -a, -um : verdoyant; *praeuirīdārīs* (praeuirīdārīs) : très vert; *subuirīdārīs* : verdâtre; *uir(i)dūs* (tardif). — La fortune de l'adjectif **vīrdīs* dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

uireōtum et *uireōtum* (d'après *salīctūm*), surtout au pluriel *uireōtēta*: jardins, bosquets. Attesté depuis Virgil. M. L. 9360 a.

uīrō (tardif) : verdier; *uireō*, -ēnis m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.); *per-uirēns* : toujours vert; *reuirēns* : qui reverdit; *reuirēsō* : reverdin (classique). Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. *gūrd* « herbida » sont empruntés au latin.

uīrga, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marotte, bouture; d'où *verge*, baguette; *raie(s)*; baguette du lecteur; d'où *uīrgāriūs* « qui regis baculum portat » (Gloss.). *Sēnsū obscēnō* dans Cassiod. Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. *uirge*.

Dérivés et composés : *uirgeus* : fait de verges ou d'osier; *uirgātūs* : fait de baguettes ou d'osier; rayé, vergé, M. L. 9362; *uirgātōr* : qui donne des verges (Pl.); *uirgāriūs* : φαδοῦχος (Gl.); *uirgētūm* : oseraie; *uirgōsus* (bas latin); *uirgūtūs* : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où *uirgūtātūs* : rayé (Plin.); *uirgūtūs*, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses; *uirgūtūla*, -ōrum : buissons, bran- chages, et « rejetons, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); *uirgūtōsūs?* (Serv., Aen. 3, 516); *uirgīdētūm* : vendange de coups, racée. Mot plautinien, forgé sur *uīndēmīa*; *primūrīgūs* : πρωτόδεκανος (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, **vīrgella*.

Voir les sens spéciaux de *uīrga*, *uirgātūs*, *uirgūtūla* dans Rich, s. u.

Vocalisme i de mot expressif, comme dans *uirgō*.

uirgō, -inis f. : 1^e vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : *u. terra* (Plin.), *u. charta* (Mart.), et même avec un masculin : *emit et comparauit locum uīrgīnēm* (Inscr.); 2^e « la Vierge », constellation du zodiaque; *Aqua Virgō* ou *Virgō*, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duenos *uirco*?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec; de même en celtique : britt. *gwyryf*, etc.

Dérivés : *uirginális* : de vierge, virginal ; *uirgíndle* (*uirginal*, cf. *féminal*) et *uirgíndia* n. « pudenda mulieribus »; *uirginális* (Plt.); *Virginénis*, *Virginénis* f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (St Aug.); *uirgineus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginalis*, qui était exclu de l'héxamètre); *uirgíndus*, usité comme nom propre, ainsi que *Virginia*; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et *uirginum* (tardif); *uirginitás* f. (classique); *uirginor*, -áris (Tert.) : vivre en vierge; *Virginesuendónidés* (Plt., Per. 702); *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion; gr. *ταρθέος* est sans étymologie, comme *uirgō*.

uiriae, -árum f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370; B. W. *uirole*; et peut-être *uiriatus*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitium nescire bello uincere a barbaro | uirato Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnarum uirium* et que Lindsay y voit un nom propre, *Virato*. Il est possible, du reste, que *Viratūs* soit un cognomen celtibère signifiant qui porte un bracelet, car, d'après Pline, 33, 40, *uiriolae celtice dicuntur, uiriae celtiberice*. La forme *uirilæ*, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par *uirilis*; v. Sofer, 85 et 173.

uiriculum, -ín. n. : synonyme de *cestrum* (= *κέστρον*), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

uiridis : v. *uireō*.

Viritēs : v. *Quirīnus* et *uir*.

uirtils : v. *uir*.

uirus, -í n. : suc des plantes; humeur (sperme) ou venin des animaux; par suite, « venin, poison » en général, et « acréte, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uirulentus* : venimeux; *uirulentia* f. (tardif); *uirōsus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

Virus n'a pas de pluriel; le neutre est surprenant; d'après *uenēnum*?

Avec le même i qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. *τόξον* « venin, rouille » (masculin) et, avec i (cas inverse de lat. *uir* en face de skr. *oirdh*), skr. *vishā* « venin, poison » (neutre), av. *vīšā*. La différence entre i et i dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150; cf. *pūs* et *pūtus*.

uis, *uim* f. ; pl. *uirēs*, -íum : 1^e force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uim afferre alicul*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol »; 2^e (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirilia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uis*; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. *δύναμις*, *δύναμεις* : « puissance, ascendance », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

Vis est un thème en -i, ce qui explique la persistance de l'i à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uim*, *ui*; le génitif et le datif singuliers sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale; la langue classique emploie *de ui* au lieu du génitif : *de ui condennatus, reus* (Cic.). A côté du pluriel *uirēs*, qui présente un élargissement du thème en -s, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uis* (e. g. Lucr. 2, 586; 3, 265); sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparent pas *uis* de *uir*, *uirōsus* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uirīsus*. — *Vis* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior > fr. vimaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uir-*, rares et tardifs pour la plupart; *uiricula* (Apul.); *uirōsus* : violent; *uirīs* (Apul., Tert., Gloss.); *uirācis* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiracius*, gloss. *magnarum uirium*. Pour *uirīs*, -riāti, v. *euirō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uis* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēns* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehemēns*, *uehemēntior*; d'où *uiolēnt* (ancien), *uiolēntia* f.; *uiolēntus* (Cassiod., Not. Tir.).

uiolō, -ás : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor*, -tiō (tous deux d'époque impériale), -trix (tardif); *uiolābilis* (poésie impériale) et *uiolābilis* (depuis Lucrèce, d'après *diabolos*); *uiolābilās* (langue de l'Église); *uiolātūs* (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. *uiolētus*); *uiolētūs*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uis* : (F)īc à *uis*, (F)īv devant voyelle; en réalité, *īv* au singulier) à *uim*, et la forme adverbiale (F)īpī (d'où (F)īpīa en face de *uī*). — Pour F, noter la glose *γίλος* (c'est à dire *īcē*) *λογίος*.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (F)īv « tendon », (F)īvēs « tendons ». — Le sens de skr. *vāyāḥ* (thème en -s) est : « force vitale, force jeune »; ce rapprochement explique l're de *uirēs*; le type *uir-* n'existe qu'au plurIEL; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolēntus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolēra* a l'air d'une formation expressive comme *ustulēra*, *sorbillēra*, etc. L'o de ces formes doit s'expliquer comme celui de *filiolus*.

uis: 2^e personne du singulier de *uolō*, issue de **uei-s(i)*. *Vis* s'est introduit dans la conjugaison de *uolō* parce que la 2^e personne normale **uel-si* aboutissait soit à **uelle*, et se confondait avec l'infinitif présent, soit à **uell* > *uel* (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait

restituer **uels*, comme on l'a fait pour *fers*, car une finale -ls est inconne en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *vēpi* « tu aspires à », gr. *flēta* « il aspire à »; cf. *iniutus*.

uiscum, -í n. (*uiseus* m., Plt., Ba. 50) : gui; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes sauvantes. M. L. 9376.

Dérivés : *uiscārius*, -a, -um; *uiscārius* « qui chasse aux glaives »; *uiscārium* « gluau »; *uiscārāgō*, -inis f. : carline (plante), v. Sofer, 161; *uiscātūs* (ancien), d'où *uiscō*, -ás (époque impériale); *uiscādūs* (Theod. Prisc. et Gloss., *uiscādūm* : *ἰκεύδες*; *uiscādūs* : *στροφός olvōc*), M. L. 9375; *uiscōsus* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375; *uiscītūdō* = *δρυμότης* (Diosc.). Cf. aussi *uiscinūs*, *uiscineus* et *uiscillārius* « aceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. *ἴξος* « glu »; mais lequel?

uiseus, -eris (singulier rare; on trouve surtout *uiscera*, -um n.; l'i est attesté par l'i longa des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps; par image, s'applique à d'autres objets : *uiscera terrae*, Ov., M. 1, 138; *in medullis populi Romani ac uisceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uiscerātiō* : distribution publique de viande; repas où l'on mange la chair des victimes (classique); *uiscerātūm* : par lambeaux (Enn.); *uiscerālis*; *uiscerāliter* (Vulg., Arn.), d'après gr. *πολύπολιχνος*; *uiscerāsus* (Prud.); *euiscerō*, -ás : arracher les entrailles à, déchirer. Sans étymologie claire.

uisitō, *uisō* : v. *uideō*.

uisiō, -is, -ire (*uisiō*, *bissiō*, *bisiō*) : vesse (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. *īs*, *fissiu*, britt. *gwīs*; germanique : v. h. a. *wisla*?

Dérivés : *uisitūm* n. (*uisium*, *uisitūm*); *uisiō* : vesse; M. L. 9381, *visiō*; cf. aussi M. L. 9380, **visināpē*, v. fr. *vesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. isl. *fisa* « pēdere », et gr. *βάθεω*, de *βάθω*. V. *pēdē*.

uisilla (*uisis*), -ae f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2; Plin. 14, 28, 31).

uita : v. *uiuus*, s. u. *uiuo*.

uitellus, -í m. (*uitellum* n., Varr., Apic.): jaune de l'œuf. Phonétiquement identique à *uitellus*, diminutif de *uitulus*; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

ultex, -ieis f. : gattilier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'i est attesté par tosc. *uitice*, ombr. *vidice*; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73; M. L. est dans l'erreur en notant un i. Cf. peut-être *uite*, *uitis*. Finale en -ex, comme *ūlex*, *rūmex*, *cōdēx*, *īlex*, etc.!

uitilligō, -inis f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache; lèpre : *in corpore hominis macula alba quam Græci ἀσφόν uocant, a quo nos album*; *sive a uitio dicta*.

etiam si non laedit, siue a uitilo propter eius membranae candorem qua nascitur involutus, P. F. 507, 15. Cf. *stri*-bord; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uitilligōs* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uitium* « défaut physique, tache ».

uitilligō, -ás, -äre : chicaner; *uitilligātō* : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., praef., § 30), de *uitium* et *litigō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haploglie *uitilligat* : *uituperat* (Gloss.).

uitiparra, -as f. : chardonneret? (Plin.). De *uitis* et *parra*. ?

uitis, -is f. : vigne; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin; vrilles (de la course); cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche »; *u. nigra* « bryone noire »; *uitis canis* « saxifrage »; *u. siluatica*; *uitis uīneae* : *ἄμπελονημα*. Usité de tout temps. M. L. 9395 (vigne et vis).

Dérivé : *uiteus* : de vigne, M. L. 9388; *uitiārium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.); *uiticula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et **uitula*, M. L. 9405 a); *uiticella* : sorte de liseron, M. L. 9390; André, *Lex.*, s. u.; *uitigēnus* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleāgīneus*; il a dû exister un doublet *uitignus* (sans rapport avec le composé poétique *uitigenus*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393; *uitineus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uitigēnus*); cf. aussi M. L. 9391, **uiticeus*; 4501, **intervitile* « sorte de clématite ».

Composés pour la plupart poétiques : *uiticola*, *uiticōrus*, *uiticōrus*, *uitifer*, *uitigena* (cf. *άμπελογενής* qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uitisator*, *uitiparra*.

Vitis désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille »; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *ueiō* et n'a pas de rapport avec *uīnum*; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *ueiō*.

uitium, -í n. : défaut physique; *uitium cum partes corporis inter se dissident* : *ex quo prauitas membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualeitudinis corporis conuassatione et perturbatione gignuntur*; *uitium autem integra ualeitudine ipsum ex se certinuit*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut »; en général « faute, vice »; « violence commise, viol »; *u. offerre* ou *afferre pudicitia* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) »; de là *uitio creatus* (par opposition à *ītre*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gwīyō*.

Dérivés et composés : *uitōsus* : qui a des défauts, fautif; vicieux; *uitōsē*; *uitōsitas* (Cic., Macr.); *uitō*, -ás : vicier, altérer, corrompre; violer; *uitiātiō*, -tor; *uitiābilis*; *praeuitiō* (Ov., Cael. Aur.); **inuitiāre*, M. L. 4556. Cf. aussi *uitilligō*, *uituperō*.

La concordance avec sl. *vina*, lett. *vaina* « faute » est trop partielle pour enseigner grand' chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans Trans. of Amer. Philol. Ass., 67, 1936, p. 219 sqq.

ultō, -ās, -āul, -ātum, -āre : éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *ūtātiō* f. (rare, Auct. ad Her., Cic., traités philosophiques); *ūtābilis* (rare, époque impériale); *ūtābundus* (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés : *dēūtō* (ancien et classique, mais assez rare); *ēūtātiō* (Cic., Att. 16, 2, 4); *ēūtō, -ās* (classique), d'où *ēūtātiō, ēūtābilis* et *inēūtābilis* (= ἀνέκεψυτος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique *ūtō* comme un fréquentatif de *ūtēō*, ce qui n'est pas exclu, mais les sens diffèrent beaucoup. L'explication par **ui-itāre* (fréquentatif de *eō*) est purement imaginaire ; il n'y a pas de préfixe *ui-* en latin !

ūtricus, -ī m. : beau-père; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. *nouerca*. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

ūtrum, -ī m. : verre; guède ou pastel (couleur). *Vitrum* et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer *ūtrum*, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402, **ūtrium*; et en celtique : *ir. fuither?*; britt. *gwydr*.

Dérivés : *ūtreus* : de verre (Varr.); *ūtreolus* (Paul. Nol.); *ūtreāmen* (Dig.): objets de verre; *ūtreārius* (-tri-) et *ūtrārius* : verrier (Sén.); *ūtrāria* f., -īum n. : verrerie. M. L. 9398-9399; *ūtr(e)āria* f. : autre nom de la pariétaire (Ps.-Apul., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et *ūtrāgo* (Orib.); *ūtrinus* (Theod. Prisc.), M. L. 9401; *ūtriola* : chalcanthus, vitriol bleu ou vert, sulfat de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a; *ūtrōsus* : οὐαλάδης (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

ūtta, -ae f. : ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou *l'infula* rituelle. Cf. Rich, s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : *ūttatus* et **ūttula*, M. L. 9405.

Le *ū* indique un terme technique; remplace sans doute un **ūtta*, de la racine de *ūtēō* (v. ce mot).

Vitula : v. *ūtulor*.

ūtulāmen, -inis n. : rejeton, marotte = gr. μόσχευμα (Ambr., Vulg.). Associé à *ūtulus*, gr. μόσχος.

ūtulor, -āris, -ārl : -ari... quod Graeci ταυτότερον vocant, Varr., Rer. diu. I. XV ap. Macr. 3, 2, 11; être en fête à la suite d'une victoire; Enn., Sc. 52 V² : is

habet coronam uitulans uictoria. Dérivé de *Vitula*, nom de la déesse de la joie ou de la victoire; cf. Macr., I. I. *Hyllus libro quem de dis composuit at Vitulam uocari deam quae laetitiae praeest; Piso ait Vitulam uictoriā nominari*; et Suét., Vitell. 1, 2 : *Vitellia quae multis locis pro numine coleretur*; toutefois, le nom propre *Vitellius* est scandé avec *I.*

Étymologie populaire dans P. F. 507, 12 : *uitulans lacans gaudio, ut partu (pastu, edd.)* *(uitulus)* add. Aug. Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure; peut-être sabin : cf. Suét., I. I. Dérivé tardif :

ūtulus, -ī m. : 1^o veau; 2^o petit d'un animal, poulin, etc.; 3^o *marinus*, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique : irl. *fíthal, fidil*.

Dérivés : *ūtula* : génisse; *ūtilūnus, uitulūnus* « de veau »; *a carō* : viande de veau; *ūtillus* : petit veau (mieux conservé que *ūtulus* dans les langues romaines, en raison de la préférence de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387; *Vitulāria uia*; *Vitulus*, nom propre; *Vitellius?*; *uitellūnus*.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année : skr. *vatsāh* « veau », got. *wiprus* « agneau ». La formation se retrouve dans éol. *ītāvōn*, dor. *ītēvōn* « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. (F)ētōc « année » (v. *uetus*). — L'i, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. *ūigeō, uigil*). — L'ombrerie a, de même, *vitū* « *ūtulum* ».

Vitumnus, -ī m. : nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de *ūtia*. Sans doute étymologie populaire; la forme rappelle *Vertumnus*, *Volumnus* (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

ūtuperō, -ās, -āul, -ātum, -āre : trouver des défauts à; d'où « dénigrer, blâmer, déprécié », etc. Le rapport avec *ūtium* apparaît encore dans Rhet. ad Her. 2, 27, 44 : *artem aut scientiam aut studium quodpiam uituperare propter eorum uitia qui in eo studio sunt...* Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérivés : *ūtuperatiō, -tor* (presque uniquement cérémoniens); *ūtuperabilis* (id.), -biliter (Cassiod.), -tius (Serv.); *ūtuperō, -ōnis* (Gell., Sid.); *ūtuperium* (St. Jér.), M. L. 9407.

Vituperō est un composé dont le premier terme est apparenté à *ūtium*. Le mot appartient sans doute originellement à la langue augurale; cf. *cur omen mihi uituperat*, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. *improperō, aequiperō, recuperō*, etc.

ūtus, -ūs f. : lutuc, ἄντωξ (Gloss.; cf. Thes. Gloss., s. u.) « cercle, jante ». Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. lutuc, v. *ūtēō*; lat. *ūtus* serait donc du groupe de *ūtēō*.

ūluerra, -ae f. : furet (Plin.), belette (*mustella*, Gl.). M. L. 9412; *ūluerārium* n. : endroit où l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, **viverrica* « belette », et 9414, **viverrula* « écureuil », ce qui, à en juger par les

mots apparentés, serait le sens ancien; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. *mēles*, *jēles*.

Mot expressif qui rappelle des noms de l' « écureuil » : gall. *gurywer* (emprunté à *ūluerra* selon J. Loth), v. *pruss. neware*; lit. *vēveris, voverē*; serbe *vēverica*; pers. *parvarah*. En somme, des formes à redoublement, de types variés, dont la racine est **awer* : le germanique a un composé v. angl. *dc-veorna* (all. *Eichhorn* résulte d'une étymologie populaire). La racine pourrait être celle qui figure dans gr. *ἀ<sup>F</sup>ερω* « j'élève » et *ἄλφα* « balançoire ».

ūluō, -is, -xi, -etum, ufluere : vivre; être en vie (ūluēntis « les vivants » opposé à *mortui*), passer sa vie; être de (abl. u. *herbis, carne*). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés : 1^o en *ūluō* : *ūluōs* : vivant (opposé à *mortuus*, qui lui a sans doute emprunté son suffixe); *ūluō* « les vivants »; *ūluōm* le vif »; par suite « plein de vie, vif, ardent (époque impériale). Ancien, usuel et classique; panroman, M. L. 9420. Composés : *redi-* (v. *reduuum*), *sēmi-*, *semper-ūluōs* = *ūluōt*, *del-ūluōt*.

ūtia, -ae f. : vie (par opposition à *mors*) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. *ūtēō* et à son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : *mea ūtia*. Ancien, usuel et classique; panroman, M. L. 9385; celtique : irl. *ſtū*. Dérivés et composés : *ūtālis* : vital; d'où *ūtālia* n. pl. « les parties vitales »; *ūtālia capitīs* « les tempes » (Pline, cf. M. L. 9386); *ūtāliter* (Lucr.); *ūtāliās* (Plin.); *ēūtō, -ās* : priver de la vie (v. Enn., Acc., repris par Apul.).

ūluēscō, -is (*ūluēscō*) : prendre vie, s'animer, M. L. 9417; *ūluēsus* : plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415; *ūluōdō, -ās* (tardifs); *ūluāx* (poétique, époque impériale); *ūluācīter*; *ūluācītās*; **vivācius*, M. L. 9408; *ūluāriūs* : où l'on garde du poisson vivant, -ae nauēs; *ūluārium* n. : vivier, M. L. 9409, v. h. a. *wiūāri*; *ūluātūs* : vivifié (Lucr.), vivant; cf. aussi *ūluēnda* « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés : *ūluō-fūcīs*; -fūcō, M. L. 9416; -fūcītō, -tor, -tōrius (tardifs; langue de l'Eglise), d'après ζωτοῖς; *ūluōparūs* (Apul.); cf. peut-être *ūpera* (v. ce mot); *ūluō-ūluō* rādīz « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.); *ūluōgīgnētīa* = ζωγονοῦτα (Aug.).

reūtuō (Sén.); *reūtuēscō* (-ūluōcō) (classique), M. L. 7282-7283.

ūluēua, -ae m. : convive; *ūluēuum* : repas en commun, banquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. M. 13, 45 : *bene maiores nostri accubitionem epularem amicorum, quia uitiae coniunctionem habent, coniuum appellarent, melius quam Graeci qui hoc idem tum compationem tum concenationem uocant*. Mais sémantiquement tend à se séparer de *ūluō*. De là : *coniuorō, -āris* (et *coniuōdō, -ās*) : banqueter ensemble; *coniuōtārō, coniuō(i)dīs*, -e (tous deux d'époque impériale); **coniuōtārē*, M. L. 2200.

ūluōdō, -is : vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque; semble créé sur le gr. συζῆ, συμβῆ. Mais

Cicéron a déjà *coniuōtās* au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron *coniuōtārō*, -tīo.

2^o en *ūtēōt*: *ūtēōt, -ūs m.* : moyens ou façon de vivre; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, *ūtēōtās* et *ūtēōtālia, -iūm* (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314; *ūtēōtō, -ās* : faire son régime de, vivoter de (terme de la langue familiale, Plt., Tér.).

La racine est **gwey-*, **gwey-ō-*, bien attestée dans plusieurs langues : av. *ȝyātū*- (gāth. acc. *ȝyātūm*, gén. *ȝyātūs*), *gaya-* « durée de la vie »; le grec a aor. *ȝtōw* « j'ai vécu » en face du présent dérivé *ȝtōw* « vivre » et *ȝtōtōc* « vie » (**gwey-ō-to-*), formé comme *ȝtōwōtō*, etc. Il y avait une forme à élargissement -u-, qui est très répandue : skr. *ȝtōdāh* « vivant », v. sl. *ȝtōvū*, lit. *ȝyās*, gall. *ȝyw*, répondant à lat. *ūtūs*, osq. *būvū* n. pl. « *ūtū* »; skr. *ȝtōtō* « il vit », v. sl. *ȝtōvētō*, v. pruss. *ȝiava* répondant à lat. *ūtūt*. A la forme de la désinence près, l'infinitif *ūtēōtē* répond à véd. *ȝtōdē* « pour vivre ». La gutturale de *ūtēōt*, *ūtēōtās* est secondaire; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. u peut représenter soit **w*, soit **gʷ*. Quant à *ūtēōtā*, ce doit être un dérivé de *ūtēōtē*; cf. lit. *ȝyātā*, v. sl. *ȝtōvūtō*, gall. *ȝywyd* « vie » et *ȝtēōtā*, *ȝtēōtā*; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien **gʷyātā*; cf. gr. *ȝtōtōc*; osq. *biitām* « *ūtām* ». Pour *Vitumnus*, v. ce mot. *Coniuā* est formé comme *ȝtōtā*.

ūtēōtē : v. *ūtēōtē*.

ūtēōtē adv. : avec peine et « à peine »; dans ce dernier sens, souvent renforcé de *dum, uizdūm*; ou joint à *tādēm*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, *adūtēōtē*. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de *mox*?

ūlciscō, -eris, ultus sum, ulcisclē (et sporadiquement *ulcisclō* actif, Ennius, Sc. 147 V¹; *ulcisclī* passif, Sall., Iu. 31, sans doute d'après *ūtēōtē*, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni », et de *ulcisclēdūs*, qui a également un double sens; à *ulcisclō* se rattache la vieille forme *ūlō* « *ūtēōtē* fuerō » de **ūlōtō* : se venger, absolu et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un); ou un nom de chose; venger une injure : e. g. 1^o *ut tuos iniūcios ulcisclēre*, Plt., Tri. 618-619; 2^o *quos nobis poetae tradiderūt patris ulcisclēdūs causa supūlūcūm de matre sumpūsīse*, Cic., Rosc. Am. 24, 66; 3^o *qua in re Caesar non solum publicas sed etiam priuatas iniurias ultus est*, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. *ūlēdēcāre*).

Dérivés : *ūtēōtē* (classique, Cic.); *ūtēōtā* (Vg.); *ūtēōtē* (Tert.) ; *ūtēōtō* (non attesté avant l'époque impériale; la prose classique dit *ūlēdēcāta*) ; *ūtēōtē* : non venu.

La ressemblance avec irl. *olc* « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de *ūtēōtē*, mais les sens sont éloignés.

ūtēōtē, -eris n. : blessure à vif, ulcère; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : *ūlēdēcūlūm* (époque impériale); *ūlēdērō*, -ās (classique); *ūlēdētōtō* f.; *ūlēdēsūs* (époque impériale); *ūlēdērēntūs* (Fulg.); *ūlēdērātīa* f. : marrube,

plante (Ps.-Apul., Herb. 45, 30) ; *exulcerō* (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. ἔχω « blessure, ulcère » et skr. *dr̥gah* « hémorroïdes ». De plus, ἔχωντα τραύματα (Hés.) ; ἔχων « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

ūlex, -īcis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a, *ūlicinus. Mot méditerranéen, comme *ilex*?

ūlīgō, -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col.; Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. *ūli-ar? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *ūliginosus*.

Sans doute apparenté à *ūdūs* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en *-ligō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

V. *ūmeō*, *ūuidus*; et pour l'échange *d/l* : *lacrumā*, *oleum*, *sōlūm*, etc.

ūllus, -a, -um v. *ūnus*.

ūlmus, -I f. : orme, ormeau. Ancien; panroman. M. L. 9036; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulme*.

Dérivés et composés : *ulmeus*; *ulmārius*, d'où *ulmārium* (Plin.) : pépinière d'ormes; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.); *ulmētūm* (Gloss.), M. L. 9035; *ulmitribā* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et *trībā*) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *almr* et le mot celtique représenté par irl. *lem* « orme », etc. (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

ūlna, -se f. : avant-bras; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudeé et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle; Pline semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune II*.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l'« avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe **-ln-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre *l* et *n*. Les formes les plus proches sont donc, avec δ, gr. ὀλένη f., ὀλήν m. « coude » (et ὀλλόν· τῷ τοῦ βραχίονος καμπτήν, Hés.), et avec δ, irl. *ulen*, gall. *elín* « coude, angle », v. h. a. *elina* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *arāññā* (et av. *arāθna-*) « coude », av. *frārəñni-* « aune », v. perse *araññā* « coudée », de l'autre, dans lit. *ūolekūs* « aune », (et v. pruss. *woalatis*), avec δ, et dans lit. *alkūné*, v. pruss. *alkunis* ou v. sl. *lakūtī* (russe *lókot'*, serbe *lákai* « coude »); le lette à *ēlks* et *elkuóns* « coude », et le grec ὄλεξ· πτῆρα (Hés.). Ces mots sont les *ums* de genre masculin, les autres de genre féminin; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif; le gr. ὀλλόν est sans doute un diminutif.

ūlpicūm, -I n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute; appelé aussi *al-lūm pūnicūm* d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, *ūlpicūlum. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentilice *Vlpius*?

ūls prépos. : au delà de. Archaique; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. L. 5, 50, *uls lucum Facutalem*; et dans *uls et cis Tibērim*. Remplacé partout ailleurs par *ultrā*.

Dérivé : **ulter*, -īera, -erūm « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

ultrā adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*); *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrāmundānus* (Apul.; cf. esp. *oltramar*).

ultrā : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultrō istunc qui exosat homines!*, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrā citrā*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōsum* (Sulp. Sér.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrā* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plit., Pe. 327, et *mulier ut sit libera atque ipse ultrō det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér., Ad. 594-595, ... *ūta putant sibi fieri iniuriam ultrō, si quam fecere ipsi expostules*; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultrō polliceretur*, Cés., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apul., Vulg.; cf. *spontaneus*, *idoneus*) et *ultrōneitās* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps; s'oppose à *citerior* et à *proximus*; d'où les substantifs *ulterius* n., *ulteriōris*, *ulteriōra*.

ultrūs : qui se trouve tout à fait au delà; le plus éloigné; le dernier; cf. *extremus*; irl. *ult* : « ultima ». De là : *ultima*, -ōrum; *ultimō*, -ās : toucher à sa fin (Tert.); *paenultimus*, terme de grammaire, d'où irl. *sa-vant penueilt*. S'oppose à *cūnus*. L'osque a *ultimam* « *ultimam* ».

Vls est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis*; -s est maintenu sous l'influence de *cis*; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

ulua, -se f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *uluosus*.

ulucus, -I m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55; gloss. *uluccus*, *oluccus* avec gémination expressive conservée dans les langues romanes; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

ulula, -se f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus*; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure; de là le proverbe : *homines eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Vlula* est peut-être un postverbal de :

ululō, -ās : hurler; onomatopée fréquente et ancienne. Se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et **urulārc*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululātūs*, -ūs m. (usuel; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātō*, *ululāmēn*, *ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, **ululātor*. La forme *ululāta*, glosée μελάτηχος, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ullulage* = gr. δλολυγατά?, CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulōti* « pousser le cri *ulo-* » et gr. ὠλᾶς « aboyer » (à côté de lat. *latrāre*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ululōti*, à peu près synonyme de *ulōti*. Skr. *ulukāh* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululi-* (*ululli-*) et *ululā-* sont peu attestés et peu clairs; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. δλολύχω « je pousse des cris aigus », étr. *hiul* « chouette ». — La consécution de deux *l* dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux *l* figurant dans un même mot; ceci marque le caractère imitatif du mot; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roul. *urla* et it. *urlare* à fr. *hurler* (v. B. W. s. u.), c'est à un **urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

umber, -brī m. : variété de mouton issue du croisement du mouflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (cas.), Vg., Ae. 12, 753; etc.!

umbilicus : v. le suivant.

umbros, -ōnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de bouclier; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine; pierre de parement formant le rebord du trottoir; borne; coûte, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilicus* : nombril; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1^e bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. δμφαλός?); 2^e tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire; 3^e sorte de coquillage; 4^e u. *Veneris* « nombril de Vénus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses; cf. M. L. 9045, *umbilicus* et **imbilicus*; M. L. 9044, **umbiliculus*; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilicāris*: *ombilic*; *umbilicātūs*: *ombilicat*.

Comme le nom de l' « ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilicus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à *-l*, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe **-iko-*, de forme thématique, correspondant à *-ik-*. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *ndbhīk* « nombril, moyen », av. *ndbā-nazdīta-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (vêd. *nābhīk* sert aussi à désigner la parenté); le dérivé neutre *ndbhīam* signifie seulement « moyeu ». L'iranien a une forme populaire à **-ph-*: av. *nājō* « nombril » (pers. *nāj*, *nāya-* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyeu » se retrouve dans v. pruss. *nabīs* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyeu » à côté de *nabalo* « nombril ». L'élément *-l-* de *umbilicus* se retrouve dans v. h. a. *nabalo*, v. irl. *inblī*, gr. δμφαλός; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula*; v. Chantraine, *Formation des noms*

en grec ancien, p. 246. Le φ de δμφαλός peut reposer sur **ph* ou sur **bh*. L'ο prothétique de *umbilicūs*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis*; dans les deux cas, il se retrouve en grec; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe *I*, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. δμφαλός). Véd. *ndbhīk* et gr. δμφαλός ont été largement employés par la langue religieuse; ceci éclaire sans doute un vers parodique de Plaute, Men. 155 : *Dies guidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes sl. *pepū* (avec *p* issu de **ph*) et lit. *bāmbā* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

umbrā, -ae f. : 1^e ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre; 2^e ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbrae uocabantur Neptunalibus casae frondēas pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection »; 3^e ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant »; et au pl. *umbrae* « les ombres » des morts; 4^e comme le gr. οὐδά, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre); 5^e ombre, ombrine, poissons. Ancien, usuel et classique; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*): *ombrelle* (Mart., Juv.; cf. Rich, s. u.); M. L. 9049; *umbrilla* : οὐδάνω, *poison* (Gloss.).

umbrōsus (classique), M. L. 9050; *umbrāculūm* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= οὐδάς), M. L. 9047; *umbrāticūs*; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. οὐδατρόπεια, etc.); *umbrāticulus* (Plit., Tru. 611); *umbrātūr* : figurément (St Aug.); *umbrāticē* « en apparence » (Cassiod.); *umbrō*, -ās : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. σκιαγραφῖν), M. L. 208, d'où *adumbrātō*, *adumbrātīm*; *in*, *ob*, *prae*, **sub*- *umbrō*, M. L. 8045; *umbrātō* (tardif); *umbrīfer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andhāk* = av. *andō* « aveugle » et véd. *andhāk* « obscurité » est plausible; pour le suffixe, cf. lat. *tenebrae*. On a rapproché aussi lit. *unknā* « ombre »; *umbra* serait issu de **unks-ra*.

ūmeō, -ēs, -ēre : être humide (surtout poétique). Formes nominales et dérivées : *ūmor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel; *ūmidūs* : liquide, humide (s'oppose à *terrēnūs*); *ūmidūtās* (tardif); *ūmidūlus*; *ūmidō*, -ās (Gloss.); *ūmetūs* (anté et postclassique; formation analogique d'après *fructētūm*, etc. : *-ta loca*), d'où *ūmetō*, -ās (surtout poétique); *ūmetātō*; *ūmēsō*, -is (époque impériale); *ūmēfaciō*; *ūmīfer*; *ūmīfūs*, -fīcō; *ūmōrōsūs* (tardifs).

La graphie sans *h* est la plus correcte; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *ūmor* de *humus*, a doté ces mots d'un *h* adventice; cf. Varr., L. L. 5, 24 : *humor* hinc (scil. ex *humus*)... *Pacuuius* (363 R.) « terra ex < h> alat auram atque auroram *humidam* », *humectām*; *hinc ager uliginosus*, *humidisimus*; *hinc udus*, *ūuidūs*; *hinc sudor* et *udor*. Cf. M. L. 4237, *ūmōr*; 4238, *ūmīdūs*; 4234, **ūmīgāre*; 3012 a, *exhumōrāre* (Cael. Aur.).

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. *andkti* « il oint » (3^e plur. *an̄jānti*) est à lat. *unguō* ce que *rindkti* « il laisse est à lat. *linquō* : pure apparence, car dans *an̄kti* la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine **eng-* fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. *unguō* représente un ancien présent athématique à vocalisme *o*, qui, comme *linquō*, etc., est passé au type thématique ; l'ombrien a aussi *umtu* « unguitō ». Les formes *unzi* et *unctus*, auxquelles se rattachent *unctiō*, etc., sont faites d'après le présent ; le sanskrit *aktah* « oint », de **gʷʰ-tō*, montre assez que *unctus* doit son vocalisme à *unguō*. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec **n* : irl. *imb*, breton *amann* « beurre », et avec *-on-*, comme lat. *ungen* : v. h. a. *anco*, v. pruss. *anktan* « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en *-en-, lat. *ungen*, ombr. *umen*, abl. *umne*, irl. *imb* et v. h. a. *anco*, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. *añjāh* « onguent » est aussi un substitut.

*ungustus : *fustis uncus*, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. *uncus*.

unicornis : v. *cornū*. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. *μονόκερος* ; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072 ; B. W. s. u. ; britt. *ungorn*.

uniō, -ōnis (genre et quantité de l'*u* non attesté en latin ; sans doute masculin) : oignon : *caepam quam uocant unionem rustici*. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073 ; passé en germanique : **unja* > v. angl. *gnē*, et en celtique : irl. *uinntün*, dont la forme semble attester un *ū*. Rattaché ordinairement à *ūnus*, comme le suivant ; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de *terniō*, *quaterniō*, *quiniō* ; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal ; le terme courant est *cēpa*, *cēpula*.

ūniō, -ōnis m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de *ūnus* : *dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud prompti rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanæ scilicet imposuere deliciae*; 9, 119 ; et Mart. 12, 49, 13, *grandes, non pueros, sed uniones*). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique ? Peut-être le même mot que le précédent : cf. *pirula* > *perle* (étymologie toutefois contestée), *cēpitis* (de *cēpa*), *cēpolatits*, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. *oignon* « grosse montre bombée ». Le nom courant est *margarita*, emprunté au grec.

ūniuersus, -a, -um (*oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba. adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élán) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : -a *prōvincia*, *terra*. Le pluriel *ūniuersi* « tous ensemble »

(= οἱ δλοι) s'oppose à *singuli*. Le neutre *ūniuersum*, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ δλον (Cic.) ; in *ūniuersum* « en général » ; *ūniuersē*. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : *ūniuersitās* (rare ; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire ὁλότης ; usité après lui dans la langue du droit) ; *ūniuersim* (Naev., Gell.) ; *ūniuersalis* (Quint., Plin. le J.) ; *ūniuersitētē* (Dig.) ; *ūniuersitātē* (Sid.).

unquam : v. *umquam*.

ūnus, -a, -um (de *oinos*, encore conservé dans les inscriptions anciennes ; cf. *oino*, CIL I² 9 ; *oenos*, Cic., Leg. 3, 3, 9 ; et les juxtaposés et composés *noenu* = *nōn* ; *oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba. ; *oinumama* = *ūnimamma*, CIL I² 566 ; *oenigenos* : *unigenitus*, P. F. 211, 13) : un, un seul, unique — Se décline comme les démonstratifs ; gén. *ūniūs*, dat. *ūni*, sauf au neutre *ūnum*, cf. alter. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs *ūni*, *ūnō*, *ūnae*. S'oppose à *alter*, à *duo*, en général à tout nombre pluriel ; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplantié la racine **sem-* (cf. *semel*, etc.) ; et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par *sōlus* ou renforcé par lui : *ūnus sōlus*. — Accompagne souvent aussi *idem* : *ūnus atque idem* « un seul et même » ; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : *nulla re una magis oratore commendari quam uerborum splendore et copia* « par aucune chose particulière(men)t plus que par... » ; de là *nēmō ūnus* (cf. *nēmō quisquam*), T.-L. 2, 6, 3. — *Ūnus* peut s'employer au pluriel : *ruri dum sum ego unos sex dies*, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : *aliquis ūnus* (= fr. *aucun*, etc.), *ūnus quisque*, etc. De là *ūllus*, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbes et adjectifs ordinaires et distributifs soient empruntés à d'autres racines : *primus*, *singuli*, *semel*.

Dérivés et composés : *ūnā adv.* : ensemble, en même temps. Ablatif féminin : cf. *extrā*, *infra*, etc. ; *ūniās* (attesté depuis Varr. = gr. *ἐντός*) : unité, sens physique et moral ; *ūniētē* (Lucr.) : de manière à former une unité ; *ūniūs* : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival » ; joint à *ūnus* (Cat. 73, 6), à *sōlus* (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique » ; *ūniō*, -ōnis : unité, union (latin ecclésiastique), d'après *communiō*? — Pour *uniō* « perle » et « oignon », v. ces mots ; *ūniō*, -ōni : unir (époque impériale ; rare), M. L. 9073 a ; *ad*, *co-ūniō* ; *ūnō*, -ōs, -ōre : unifier (Tert.) = *tbwō* et *adūnō*, -ōs, -ōre, M. L. 209 (et *ad ūnum*, 211), comme *adnūllō*, *adūnatiō* ; *coūnō* (= *cnwōwō*) ; *ūnōsē* adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. *undair* « unāriūm », *uni-* ; britt. *unig* « ūnicus » et *uned*, *undod* « ūnitās, -tātem », toutes formes savantes.

nōn : v. ce mot.

Nombreux composés en *ūn-*, *ūni-* du type : *ūnanimus*, *ūnanimis*, *ūnanimāns* et *ūnanimitās* ; *ūnceps*, *ūnicolor*, *ūncornis*, *ūniformis*, *ūnigena*, *ūnigenitus* ; *ūnimbris* = *μονόβροτος* ; *ūnimanus* ; *ūnipetius* (Marc. Empir.)

ūniuersus (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en *μνω-*.

Ūnus figure encore dans les noms de nombre : *unde-* *ūnūs*, *unde-* *ūnūtīnī* « dix-neuf », *unde-* *centūm*, etc.

De *ūnus* dérive aussi : *ūllus*, -a, -um (gén. *ūlliūs*, dat. *ūlli*) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quelqu'un, aucun » ; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que *aliquis* s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A *ūllus* se rattachent : *nūllus*, de *ne* + *ūllus* : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie *ne-uter*). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de *nōn*, comme négation renforcée : *Philotimus...* *nūllus uenit* « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : *nūllus sum* « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique) ; cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, *nullum uero id quidem argumentum est* ; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : *nūllificō*, -as « mépriser, tenir pour rien », *nūllificatiō*, *nūllificātēm* (Tert.) et *adnūllō* = *ξυδεθν* (Sept.) ; *nūllatenus* glosé « *νυλλά* rationē, *νυλλό* modō » (Mart. Cap., Cod. Just.) et *ūllatenus* (Claud. Mam., Greg.). — *Nūllus* est bien représenté dans les langues romanes. M. L. 5992.

nōnnūllus : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : *nōnnūllum periculum est*, Plt., Cap. 91 ; pl. *nōnnūlli* : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que *simplex*, *singuli*, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en baltique ; cf. irl. *oen*, got. *ains*, v. pruss. *ains*, en grec. *olwōc*, *olwō* désignent l'*'* as *'* au jeu de dés ; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. *ō(F)o* « seul », v. perse *āva* ; avec un autre suffixe, le sanskrit a *ekāh* « seul, un » ; le baltique et le slave ont un autre vocabulaire dans sl. *ino* « *пово* » (au premier terme de composés), *ot-Indqū* « tout à fait » ; lat. *ūnicus* est fait comme v. sax. *ēnag* « seul », v. sl. *inokū* « unique ». L'*'* abriri. *u. u.* (T. E. II a 6, 8) est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 190.

ūnatiō, *ūnētē* : v. *uacō*.

ūcōmūm (*pirum*) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en *uoconium*.

ūoēb : v. *uox*.

ūola, -ae f. : *uolae uestigium medii pedis concavum, sed et palma manus uola dicuntur*, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe *nec uola nec uestigium exstat*. — Sur le rattachement de *inuoldō* à *uola*, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de *av. gava* « mains (des êtres mauvais) » et de gr. *γάλων* « courbure » est de peu de profit.

ūlaemūm (*uolēmūm*) : -In. et masc. *uolemī*, κολονν-θέτης, ἀπτητ (Gloss.) : sorte de grosse poire ; cf. Vg.,

G. 2, 88 : *nec surculus idem | Crustumis Syrisque pirs graibusque uolaemis*. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : *graibus uolemīs, magnis* ; *nam et in uolema ab eo quod manū implant dicta sunt, unde et in uolares dicimus* (cf. uola). *Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur*. — Peut-être identique au superlatif osque *ualaemon* « optimum » ; l'*o* serait dû à un faux rapprochement avec *uola*.

Cf. le groupe de *uoleō*?

Voleānus (*Vul-*) : -In. : Vulcain, dieu du feu ; dérivés : *Voleānius*, -a, -um ; *Voleānālis* ; *Voleānālia*, -ium. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, *quo ambulas tu qui Volcanum in cornu conclusum geris?*), et par là a subsisté dans quelques formes romaines. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. *Velya*, *Volca* dans les gentilices étrusques (Schulze, *Lai. Eigenn.*, p. 377).

ūulgus (*wulgus*) : -In. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés ; le masculin semble plus rare et archaïque ; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective ; cf. Zimmermann, Glotta 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de *pecus* au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uolō* adv. : communément, généralement ; *uolāris* (et *uolāriūs*, populaire, sans doute refait sur le pl. n. *uolāria*) ; *uolāritē* ; *uolāritās* (tardif) ; *uolgiuagus* (Lucr.) : qui erre à l'aventure ; qui se livre au vulgaire (= *πνωθηος*) ; *uolō*, -ās : répandre dans la foule, propager, divulguer ; *ūensū obscēnō* « prostiuter » (cf. *uictum uolgo quaerere*, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique *uolō concepti*, Dig. 1, 5, 23) ; *uolātor* (Ov.) ; *uolātūs*, -ās (Sid.) ; et les composés : *di*, -ē, *in*, *per* (d'où *peruolātē*), *prō-uolō*.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. *vārgāh* « division, groupe » est loin pour le sens.

ūolnus (*uul-*, -ēris n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : *ūolnusculum* (tardif et rare ; d'après *τραυμάτων*) ; *ūolnerāriūs* : de blessure : -m *emplastrum* ; *ūolnerāriūs* m. : chirurgien ; *ūolnerō*, -ās ; *ūolnerātiō* (classique), -tor (tardif), -tiūs, -tic(i)us ; *ūolnerābilis* (Cael. Aur.) et *inuolnerātūs*, *inuolnerābilis* (gr. *τραυμάτων*) ; *conuolnerō* (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : *ūolnifer*, *ūolnificus*, -fico.

Le groupe *-In* aboutissant normalement à lat. *ūll-*, on admet que quelque élément s'est amui entre *l* et *n* de *ūolnus* ; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. *gweli* « blessure » (à côté de v. irl. *fuil* « sang », *fuili* « blessures sanglantes »), v. isl. *valr* « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. *uowl* « défaite », v. sax. *wōlian* « abattre », lit. *velys* « mort », v. pruss. *ūlīnī* (de **wālīnt*) « combattre », hittite *walb-* « battre, frapper », sans doute hom.-att. *ūlāh* « blessure » (de **Fōlāz*?); le dérivatif à vocalisme *a* et à *ll* (gémination expressive) *ūallesit* appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).

La racine semble dissyllabique, à en juger par le hitite ; lat. *uolnus* repose sur **welenos*. — Comme *r* de sl. *rana* « blessure » peut reposer sur **var-*, le rapprochement de skr. *vr̥jādām* « blessure » est incertain. Du reste, l'indo-européen a connu des flottements entre *r* et *l* en des conditions inconnues (v. *stella*). Sans rapport avec *uellō*.

uolō, uis, uolui, uelle (formes athématiques *uolt*, *uolis*, *uelle*, et, d'une autre racine, *uis* [v. ce mot]) ; le subjonctif est un ancien optatif : *uelim* ; la 1^{re} personne du pluriel indicatif *uolumus* a gardé l'u intérieur sous l'influence de *possimus* ; *uolui* est sans doute fait sur *potu*, de même que **uolere*, supposé par les formes romanes, cf. M. L. 9180, a dû subir l'influence de *potere* : vouloir ; avoir la volonté de ; « avoir l'intention de » ou « consentir à, vouloir bien » (de ce sens proviennent les formules de politesse *sīs, sūtis* « si tu veux, si vous voulez bien ») ; *uelle* avec un complément de personne dans la langue parlée a aussi le sens de « vouloir de quelqu'un ou de quelque chose » ; « vouloir voir » ou « vouloir posséder ». Cf. aussi *uelle sibi* « se proposer, avoir un dessein » et par suite « avoir un sens, vouloir dire, signifier » ; *bene, male uelle* « avoir de bonnes, de mauvaises intentions » (*alicui*, etc.). — *Volō* figure en outre dans des périphrases verbales, où il ne joue guère qu'un rôle d'auxiliaire : *illud tamen te esse admonitum uolo*, Cic., Cael. 3, 8; *sed nunc rogare hoc ego te uolo* (= *rogabo*), Plt., Tri. 173, etc. Cet emploi s'est dévêtu en bas latin, peut-être sous l'influence du grec (où έθέλω a servi à former le futur), et a laissé des traces dans les langues romanes, notamment en roumain. Sur le caractère général de cette tendance, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax*, I, 195. Usité de tout temps. La forme *uelle* est à peine représentée dans les langues romanes ; *uolere* est, au contraire, très répandu. M. L. 9180 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uolens* : qui veut bien, pro-pice « cum uolentibus dis » ; usité aussi dans la phrase du type *mihi uolenti est*, qui répond au grec ὅπτη ταῦτα βούλομένος ἔστιν ; de là *uolenter* (Apul.) ; *uolentia* (Apul., Sol.) ; *beni-, mali-* (et *bene-, male-*) *uolens* (archaïque ; la langue classique emploie plutôt *bene-, male-uolus*, que l'on trouve, du reste, déjà chez Plaute) et *bene-, male-uolentia* (classiques et usuels, dont Apulée a extrait le *uolentia* cité plus haut, au lieu duquel la langue classique emploie *uolentia*, et Salvien, *inuolentia*) ; *-uolus* dans *bene-(-ni-)*, *male-(-li-)* *uolus*; *multiuolus* (Catull., Vulg.) ; *beneuolē, maleuolē* ; *uolō, -ōnis* m. : volontaire ; *Volones*, dicti sunt milites qui post Cannensem pugnam usque ad octo militia, cum essent serui, uoluntarie se ad militiam opulere, P. F. 514, 5. Formation populaire en -ō, -ōnis, que la langue classique remplace par *uolentarius*.

uolentia : 1^o bonne volonté. Sens ancien ; employé d'abord à l'ablatif (*meā, tuā*) *uolentiae* « volontairement, de plein gré » ; 2^o bienveillance (= *studium*) ; 3^o volonté exprimée (par un testament, etc.). C'est seulement lors de la création du vocabulaire philosophique que *uolentia* a pris le sens abstrait et technique de « volonté » ; cf. Cic., Tusc. 4, 6, 12. M. L. 9438. — Dérivés : *uolentarius* (classique), *uolentarius* (tarif), M. L. 9437 ; et, à date très basse, *inuolentia*,

inuoluntarius ; *uolentatius* : -a uerba : verbes désidératifs (Prisc.).

La seconde personne de *uolō*, *uis*, ajoutée au thème du relatif-indéfini, a servi à former les pronoms et adverbes du type *quiuis*, *quamuis*, *ubiuis*, etc.

Composés : *nōlō, neuis, neuoli* (puis *nōn uis, nōn uol*, *nōlumus, ne uolus (nōlitis, Lucil.)* et *nōn uolitis, nōlunt, nōlui, nōlle* : ne pas vouloir. *Nōlō* est issu de **ne uolō* > **nouolō* (cf. *nous* en face de *vē(F)oc*) *nōlō* ; la négation est la même que dans *nesciō, nequeō* ; les formes avec *nōn* sont récentes. Le *nō-* de *nōlum*, *nōlue*, etc., ne s'explique pas directement en partant de *uelim*, *uelle* ; il est analogue de *nōlō*, *nōlēns*, *nōlui*, etc. Le participe *nōlēns* est attesté à l'époque impériale ; *nōlēntia* dans Tertullien ; *nōluntās*, créé d'après *uoluntās*, est dans le Gloss. de Placide, CGL V 87, 6. L'imperatif *nōlō*, récent et formé sur le subjonctif, suivi d'un infinitif, sert à exprimer une interdiction polie : *Nōlō facere* « Ne veuille pas faire » (en opposition à *uelim facida*, qui est un ordre atténué). *Nōlō* et *uolō* sont souvent opposés dans des expressions antithétiques : *uelim nōlum, siue uelim, seu nōlum, uolēns... nōlēns* ; de là le *nōlitis* de Lucilius créé pour être opposé à *uolitis*.

mālō, māuis, mālui, mālle (arch. *māulōm*, *māuem*, *māuem*, etc.) ; *māluoluit* est encore dans Pétr., Sat. 77) : vouloir plutôt ; aimer mieux, préférer. On explique ordinairement *mālō* par *magis-uolō* devenu *māuolō*, puis *mālō* ; mais le passage de *māuolō* à *mālō* est insolite. *Mālō* doit être refait sur *māuis*, *māuolt*, d'après *nōlō* (qui est phonétique), *neuis*, *neuoli* ; de là *mālumus*, *mālunt*. *Mālui* est fait d'après le rapport *mōlō/molui* ; *potu*/*potu*.

L'*u* initial de *uolō* est un ancien *u* : ombr. *veltu* « délibitō », *ehueltu* « iubētō » (cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 127). Au sens de « vouloir », la racine **wel-* n'existe que dans les langues qui vont du slave à l'italique ; l'indo-iranien a, en ce sens, skr. *śāpmi* « je veux », gāth. *vasemi*, dont l'ancien participe (**flexōv* « qui veut bien ») atteste l'existence en grec primitif, la langue ayant substitué le type βούλουσα dans l'usage ordinaire ou, en dorien, le type λήγ « vouloir » (l'arménien, qui a pour « vouloir » un mot d'emprunt, n'enseigne rien).

Le présent est athématique aux formes qui sont susceptibles de se conserver en latin : *uolt*, *uolitis*, *uelim*, *uelle* ; les formes *uolō*, *uolumus*, *uolunt* sont pareilles à celles du type thématique, comme *edō*, *edunt* ; *ferō, ferunt*. Sur le supplétisme de *uolō, uis*, v. ce dernier mot. Le lituanien est la seule langue qui en ait le correspondant exact : *pa-velt* « il veut, il permet ». Le slave a substitué le type *velje* (*velisti*), inf. *veltē* « commander » ; *volj* (*volisi*), *volti* « vouloir » ; *do-volj* (*do-volisi*), *do-volēti* « suffire ». Le germanique n'a gardé que l'ancien optatif, apparaissant à lat. *uelit*, et il s'en sert comme d'indicatif : got. *wili* « il veut » (*wileina* « ils veulent »).

Il est probable que véd. *ṛta* « il a souhaité » (optatif *ṛvita*) est apparenté ; il s'agirait d'une racine de type athématique fournit un aoriste ; une racine de cette sorte peut fournir à l'indo-iranien un aoriste et au latin un présent ; cf. skr. *addi* « il a donné » en face de lat. *dat* « il donne ». En indo-iranien, la racine a été rapprochée d'une racine, sans doute différente, qui fournit le présent : véd. *ṛgnit* « il choisit », av. *cerente*.

Le celtique a gall. *guell* « meilleur » (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, p. 121) ; cf. av. *vairyō* « de choix, excellent » ; et v. *uoltus*.

Le substantif *uoluntās* repose sur **uoluntās*, avec trace d'un participe à vocalisme *o*, du type de *euntem* (et *sōns?*), dont le maintien a pu être favorisé par l'existence de *uoluptās* : les deux mots sont souvent confondus dans les manuscrits.

uolō, -ās, -āul, -ātum, -āre : voler (de l'oiseau) ; par image « courir aussi vite que l'oiseau vole ». Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9434.

Dérivés et composés : *uolātus*, *-ās* m. : vol (classique) ; *uolātiō* (St Aug.) ; *uolātūra* (Varr., Col.) ; *uolātūcūs* : qui vole et « volage » (ancien, usuel et classique), M. L. 9432 ; *uolātūlis*, d'où *uolātūlia* « les espèces volantes » (Vulg.), M. L. 9433 ; *uolucrēs*, -*cūl* (-cre) « qui vole », souvent substantivé : *uolucrīs*, -*is f.* (et quelqu'un masculin *v. āles*), cf. Cic. poet., Diu. 2, 30, 64) « oiseau », surtout poétique ; cf. *alacer uolucrum*, -*cūlum* (Greg. Tur.), *uolucrītēr*, *uolucrītās*, *uolucrīpēs*, tous trois tardifs et rares.

Composés en -*uolus* : *ueli*, *flammi*, *celeri-uolus* ; il semble, en outre, d'après le témoignage des langues romaines, qu'il y ait eu un simple **uolus* ; cf. M. L. 9439. *uolūtō, -ās* : fréquentatif-intensif de *uolō*, « voler, voltiger, se pavanner ».

Volō et *uolūtō* ont fourni à leur tour de nombreux composés dans lesquels le préverbé ne fait que préciser l'idée verbale : 1^o *ā*, *ad-* (M. L. 2227) et *superad*, *circum*, *con-*, *dē*, *ē* (**ex*, M. L. 3115), *in-* (sur le sens spécial de ce mot, v. l'article s. u.), *inter*, *per*, *praē*, *praeter*, *prō*, *re*, *sub*, *subter*, *super*, *trāns-uolō*; 2^o *ad*, *circum*, *ē*, *in*, *inter*, *ob*, *per*, *super*, *trāns-uolūtō*. Sur *convolāre* > *convoler*, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 2 sqq. Quelques-uns de ces verbes ont des substantifs dérivés correspondants.

Le rapprochement avec véd. *garūtmān* « ailé », nom d'un oiseau céleste, et skr. *garuḍā* (forme prâkritisée de **garuṭa?* correspondant à *uolucer*) est séduisant. Il s'agit d'un groupe de mots important dans la langue religieuse ; la science augurale l'aurait conservé, comme d'autres termes religieux ont subsisté en latin.

uolpēs (*uul-* et *uolpis*), *-ās f.* : 1^o renard. Attesté depuis Plaute. Animal proverbial, renommé par sa rusé et sa rapidité ; d'où l'étymologie d'Aelius, citée par Varr., L. L. 5, 101 : *uolpes... quod uolat pedibus* ; 2^o *u. marīna*, sorte de poisson vorace et rusé, dit « faux » (Pline 9, 145). M. L. 9464. Irl. *uulp*. V. B. W. *renard*.

Dérivés : *uolpēcula* f. : petit renard. Classique (Cic.), demeuré en roman, avec un doublet **uolpēcula*, *-lus*, M. L. 9463 ; *uolpiō*, *-ōnis* m. (formation populaire en -ō(n), cf. *stellō*) : fin renard, matois (Apul.) ; *uolpinus*, *uolpicinus* : de renard, *uolpina* = *florēda* ; *uolpinor*, *-āris* : faire le renard, user de fourbe (Varr. ap. Non. 46, 23).

Il est vain de chercher une étymologie exacte à un nom de cette sorte, qui est sujet à des déformations volontaires : *lupus*, qui a des correspondants indo-européens clairs, en est un bon exemple ; v. ce mot. Le rapprochement avec lit. *vilpīšys* « chat sauvage » n'a que le mérite, faible ici, d'être phonétiquement satisfaisant.

Les noms, assez aberrants, du renard, lit. *lāpē*, gr. *λάρητη*, etc., sont différents. Sur ce groupe, v. W. Schulze, KZ, 45, p. 287. — Le genre féminin qui présente plusieurs des noms de l'animal, ainsi, outre les noms cités, r. *lisica* (et de même dans d'autres langues slaves), est, comme dans le dérivé gr. *άρνα*, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage. Ce caractère du mot contribue à rendre compte de la divergence des formes ; la dénomination est de caractère « vulgaire », donc instable.

uolrella, uulsella : v. *uellō*.

uoltur (*uultur*), *-uris* et *uolturus*, -I (Enn., A. 138) m. : vautour ; symbole de la rapacité. Ancien, classique. Les formes romaines remontent à *vultur*, *vultōre* et *vulturius*. M. L. 9466, 9467.

Dérivés : *uolturius* m. : vautour ; coup du vautour (au jeu de dés). Ancien. M. L. 9467 ; *uolturīnus* : de vautour, et *subuolturius* : tirant sur le vautour (Plt., Ru. 422) ; formation plaisante pour *subaquilus*.

On rapproche *uellō*. Pour le sens, cf. av. *uρωτός* (génitif singulier), Yt, XIV, 19, dit d'un « oiseau de proie » qui prend avec ses serres, et hom. (F)έλκωρ, (F)ελώρια, dit d'un « cadavre qui sert de proie aux chiens, aux characs, aux oiseaux » ; all. *Geier*, *Gier*. Mais une origine étrusque est possible ; *uoltur* serait « l'oiseau du dieu *Vel* », cf. *Velithurna* ; v. Heurgon, cité dans l'article suivant.

Volturnus, *-a*, *-um* : adjectif dérivé de *Voltur*, nom d'une montagne de Campanie, près de Venouse (*le monte Vulture*), usité surtout dans *Volturnus* (*uentus*), nom d'un vent du sud. Cf. M. L. 9468. Sur la possibilité d'une origine étrusque (*Volturnus* <*deus*> = étr. *velburna*, et *Volturnius*), v. J. Heurgon, Rev. Ét. lat., 1936, p. 109 sqq. Cf. *Sāturna*, *Iūturna*, etc.

uoltus (*uultus*), *-ās m.* (le pluriel neutre *uolta* qu'on trouve dans Enn., A. 464, *auersabuntur semper uos uos traque uolta*, repris par Lucr. 4, 1213, représente sans doute un ancien collectif neutre) : visage, en tant qu'interprète des émotions de l'âme ; cf. Cic., Leg. 1, 9, 27 : *nam et oculi nimis arguti, quemadmodum affecti sumus, loquuntur, et is qui appellatur uolthus, qui nullo in animante esse praeter hominem potest, indicat mores, cuius uim Graeci norunt, nomen omnino non habent*. Lucrèze semble employer le mot au sens de « yeux, organe de la vision », cf. 5, 841, (*portenta muta sine ore, etiam sine uolta caeca reperta*, par une restriction de sens qui serait secondaire si *uolthus* ne se rattache pas à une racine **uel-* « voir » qu'on retrouve en celtique ; v. l'article cité ci-dessous. Ancien, classique. M. L. 9469.

Dérivés : *uoltilicus* m. : [grise] mine (création de Cic., Att. 14, 20, 5, sans autre exemple) ; *uoltūtūs* : trop expressif, grimacant, affecté (attesté depuis Cic., Or. 18, 60) ; *uoltūtūs* = *figūrātūs* (Mar. Victor.). Cf. sans doute got. *wulpus* « 85x » ; v. les observations de J. Vendryes, BSL 22 (1921), 24 sqq., qui rapproche le groupe de *uolō* « je veux ».

uolus (*uulua* et *uolua*, *uulba?*), *-ae f.* : 1^o *ōs mātricis* ; *mālieris nātūra* ; « vulve » et « matrice » (en cuisine « ventre de truite, fressure de porc ») ; 2^o *volve*, enveloppe des champignons. Les gloses ne connaissent que *uulua*.

ot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Diminutif : *uoluula* (*Naev.* et *Apic.*). Le rapprochement avec skr. *gárbhā* « matrice » (que Benveniste rapproche de gr. *θέρα*) et « fōtus », δέλφις « matrice », etc., ne serait établi que si l'on sait sur l'antiquité de la forme *uolba*, ce qui n'est pas (elle figure dans l'édit de Dioclétien). Et l'on n'a pas d'autre étymologie claire.

Volumnus, -I m. ; **Volumna**, -ae f. : divinités protectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 1. Probablement à rapprocher de l'étrusque *Velimna*, *Velmineo*, lat. *Volumnius*, comme *Vertumnus*, *Volumnus*; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 258 sqq. Le attachement à *uolb* n'est qu'une étymologie populaire, mais qui a pu influer sur les attributions de ces dieux (cf. *Saturnus*).

uoluō (dissyllabe ; la prononciation trisyllabique est ardue et artificielle), -is, *uolui*, *uolūtūm*, *uoluere* : rouler, faire rouler (causatif) ; rouler dans son esprit (fréquent et classique). Attesté depuis Pl. ; panroman, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 9443.

Dérivés et composés : *uolūta* : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. θεῖος οὐλῆνη, M. L. 9439 a ; *Volumina* : déesse qui recouvrira les épis de leur enveloppe (St Aug.) ; *uolūtim* adv. (rare, tardif) ; *uolūmen* : rouleau, repli (sens général) ; en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre ; *euolue uolūmina* (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général ; on trouve à basse époque *uolūmen* au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436 ; *uolūminosus* (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

uolūra (*uolūre* n. ; *uolūris*, d'où le pl. *uolūrcēs*, Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi *conuolūlus* ; cf. aussi *inuolūlus*. Pour le suffixe, cf. *inuolūrum* : enveloppe.

uoluō f. (et *uoluulus*, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du *conuolūlus* « liseron », dit aussi **uolūculum*, M. L. 9435 et *uolūcrum*, v. André, *Lex.* s. u. ; *uolūbilis* : qui roule, ou qui tourne vite ; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (u. *cāsus, fortūna*) ; *uolūbiliter* ; *uolūbilitas* (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, **vōlōtāre* ; 9445, **vōlōtā*, **vōlōtāre* ; 9446, **vōlōtālāre* ; 9447, **vōlōtāre*, *vōlōtā*.

uolūō, -as : fréquentatif-intensif dé *uoluō* « rouler à plusieurs reprises » (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif *uolūtāri* « se rouler » (en parlant d'animaux : *in lūō, in puluere uolūtāri*) ; Pline emploie absolument le participe *uolūtāns*. Dérivés : *uolūtārum* : bauge, bourbier, M. L. 9440 ; *uolūtātiō* (classique) ; *uolūtātus*, -ūs m. (Plin.) ; *uolūtābundus* (Cic.).

Voluō et *uolūtā* ont fourni des composés à préverbes : *aduoluō* ; *circumuoluō*, -*uolūtō* ; *conuoluō* ; *conuolūlus* m. « liseron » et « ver coquin » ; et *conuolūtor* : tournoyer ; *deuoluō* : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de *dēcītiō*), M. L. 2615 ; *euoluō*, *euolūtiō* ; *inuoluō* et *inuolūrum* ; *inuolūmen*, -mentum, *inuolūtiō*, *inuolūlus*, **inuolūtō*, M. L. 4540, 4539 ; *ouoluō* ; *peruoluō* et *peruolūtō* ; *prōoluō* ; *reuoluō* et *reuolūbilis* (poétique, époque impériale) ; *reuolūtiō* (tardif), M. L. 7284, et **reuolūtiāre* ; **reuolūtāre*, 7283 a, b ; **reuolūcāre*, 7285 ; *sub*, *super*, *trāns*-*uoluō*.

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. *gelum* « je tords » et que supposent hom. ἐνυσθεῖς « tourné » et le causatif got. *afwaltwjan* « ἀποκυλεῖν ». Sans l'élargissement -u- : v. sl. *valiti* « rouler » et, sans doute, arm. *glem* (de **gōleye*?) « je roule » et v. irl. *fillim* « je tourne », v. h. a. *cellar* « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires ; mais le substantif lat. *uolūtra* a un pendant grec dans le nom d'instrument : θυρόπον « enveloppe, étui », cf. skr. *varūram* « vêtement de dessous », dont le f initial est attesté par γέλουτρον. θυρόπον ήγουν λέπτωρ (Hés.) (forme hébétienne ?) ; cf. aussi hom. *{F}έλξει*, par exemple, la formule I 466 = Φ 448, Ψ 166 ελάτερδας (F)έλξας βούς, ou (F)έλσοσμενος (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γέλεχη θεῖει, γέλλεαι « συνειλήσαται, c'est-à-dire φέλ-ιx».

uolup : neutre d'un adjectif **uolupis* « agréable », conservé chez les comiques dans l'expression fixée *uolup* (et) est « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de *uolup* comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteuse).

Dérivés : *Volupia* f. : déesse du Plaisir (Varr., L. L. 5, 164).

uoluptā : plaisir (opposé à *dolor* ; cf. Cic., Fin. 1, 11, 37, traduisant le gr. θεούνι) ; sens abstrait et concret, d'où *uoluptātēs* « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : *uoluptābilis* (Plt., d'après *optābilis*) ; *uoluptārius* (et *uoluptuārius*) : voluptueux (ancien et classique) ; *uoluptuōsus* (époque impériale) ; *uoluptuōsē* ; *uoluptatiūs* (Fronton) ; *uoluptificus* (Apul.).

On pense au groupe de *uolb* ; le -p- évoque l'élargissement de gr. *{F}έλτωμαι* « j'espère » ; mais ici l'élargissement serait plus complexe ; v. Benveniste, *Formation*, p. 155.

uomica : v. *uomō*.

uōmis (et, d'après les autres cas, *uōmer*), -eris m. : soc de charrue ; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, **vōmēra*.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. *wagnis* contre (de charrue) et v. h. a. *waganso* « soc », gr. θφνις « θννις, ἄποτρον ; θφντα » dérivé θφτρων. Gr. θννις « soc de charrue » est un terme populaire, à *n* géminé, peut-être du même groupe.

uomō, -is, -ul, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : *uomicā* f. : 1^e vomissure (sens figuré) ; 2^e abcès, accumulation d'humeur ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de *uomicis* ; -a, -um (d'où **vōmicāre*, M. L. 9451) ; *uomicis* ; *uomōtō* f. (classique), -tor m. (Sén.) ; *uomōtōs*, d'où *deuoluō* : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de *dēcītiō*), M. L. 2615 ; *euoluō*, *euolūtiō* ; *inuoluō* et *inuolūrum* ; *inuolūmen*, -mentum, *inuolūtiō*, *inuolūlus*, **inuolūtō*, M. L. 4540, 4539 ; *ouoluō* ; *peruoluō* et *peruolūtō* ; *prōoluō* ; *reuoluō* et *reuolūbilis* (poétique, époque impériale) ; *reuolūtiō* (tardif), M. L. 7284, et **reuolūtiāre* ; **reuolūtāre*, 7283 a, b ; **reuolūcāre*, 7285 ; *sub*, *super*, *trāns*-*uoluō*.

uomōtōria n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foule dans un théâtre », cf. Rich, s. u. ; *uomōtus*, -ūs m. (ancien) ; *uomōtō*, -as, itératif, M. L. 9452.

uomōz (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : *uomōficus*, *uomōflus* (Cael. Aur.) ; *igni-uomus* (Lact., Venant., Fort.).

Composés : *con*, *dē*, *ē*, *prō*, *re-uomō*.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. *vdmiti* « il vomit », en face de *vāntah* « vomit » ; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé *veniti* « je vomis » (inf. *vōnti*) ; avec un causatif *vintyti* et en latin par le thématique *uomō*. — Parallèlement, le grec a une forme sans *m* initial : *γέλω*. Forme nominale en germanique : v. sl. *vaema* « mal de mer ».

uopiseis, -I m. : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre ; cf. Plin. 7, 49 : *uopiseis appellabant a geminis qui retinii utero nascerentur, altero interempto abortu*. Conservé seulement comme cognomen. L'I est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que *cornisca* ?

uorō, -ās, -āul, -ātūm, -ātūm, -ātē : avaler, engloutir ; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122 : *animalium alia uorant, alia mandunt*. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminé *deuōtō*. Non roman.

Dérivés et composés : *uorāx* (classique), M. L. 9454 a ; *uorācīter* ; *uorācītās* (époque impériale) ; *uorāgō* : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g. Cic., Sest. 52, 111, *gurges et uorago patrimonii*), M. L. 9454, d'où *uorāgōsūs* ; *uorātor* ; *uorātūs*, -ūs m. ; *uorātīna* f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. *lātīna* ; *carni-uoros* (Pline, d'après *καρκοφόρος*) ; *omniuoros* (id.), composés savants imités du grec ; cf. le type *θημόβορος*. Une forme simple de *uorus* avec géminée expressive se trouve dans la glose *uorri* : *edaces*.

deuōtō (classique et usuel), M. L. 2616 ; dérivés tardifs : *deuōrātor*, -trīs, -tōrius ; *deuōtātō* ; *deuōrābilis* ; *trānsuorō* (Apul.) ; *trānsuorātō* (Cael. Aur.). La racine dissyllabique **gērōs-*, **gērē/ō-* « avaler » fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. *θφνω* dans de rares formes de la langue épique et un parfait dont *θφνωκα*, *θφνωκα*, sont les représentants ; l'arménien a un aoriste *keray* « j'ai mangé » en face de *item* « je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. *θφνωκω* ou lit. *geriū* (inf. *gerīt*) « j'avale » ou à des formes thématiques : skr. *girdī*, v. sl. *trē*. Le latin a le dérivé *uorāre* (sans doute *durātī*), comme un certain nombre de formations en -ē, type *ēducāre*. Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entraînant des dissimilations de *r* ou *l* ; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre *u* pour la voyelle accessoire ; ainsi s'expliquent lat. *gurū* et *gurges* (ce dernier à redoublement « brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à *l* (cf. le cas de *stēlla* en face de gr. *στέφη*) : lat. *gula*, *glutus* (v. ces mots).

uōbō (gén. *uestrum*, *uestri* (*uōs-*), dat. abl. *uōbis*, acc. *uōs*), pronom de la 2^e personne du pluriel : vous ; correspondant à *tū* du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif *uester*, *uestra*, *uestrum* (*uōster*) « votre » (le passage de *uester* à *uester* s'est réalisé vers 150 av. J.-C. ; l'o doit être bref dans *uester*) ; la langue archaïque emploie *uostrūm*, *uostrārum* à côté de *uestrum*. Renforcé de *-met* : *uōsmet*, *uōsmetipī*, ou de *-pte*, cf. P. F. 519, 30 : *uōpte pro uōs ip̄i Cato posuit*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, *vester*, **vōster*.

V. l'article *nōs*. Cf. skr. *vāh*, av. *vād*, v. sl. *vy*, v. pruss. *wans*. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. *jūs*, etc. Les formes céltiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2^e personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues ; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

uōued, -ēs, *uōul*, *uōtūm*, *uōuere* : faire un voeu, vouer ; *uōtūm uōuere*, *solvare* ; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uōtūm* : 1^e voeu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée ; par suite « souhait exprimé, désir » ; 2^e vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apul., Cod. Just.), M. L. 9458, céltique : irl. *mōit* ; et M. L. 9456, **vōtāre* (non dans les textes) « vouer » ; *uōtūtūs* (classique) ; *vōtīf*, M. L. 9457 ; *uōtūtūtās* (Inscr.) ; *uōtīfer* (poésie impériale) : -a *arbor*.

conuōued : vouer ensemble (SC Bac., d'après *conīūdō*) ; *deuōued* : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux ; consacrer (sens propre et figuré) ; *deuōtōs* : brit. *diaryd* ; *deuōtīs* (cf. *tabella deuōtōnīs*) ; *deuōtōs*, -as (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. *vufetes* « *uōtīs* », *vufru* « *uōtūlūm* » montrent que le premier *u* de *uōued* est un ancien **vō* et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. *vāghāt* « faisant un voeu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. *gog* « dis ». — Le rapprochement avec gr. *θφνω* « je prié » est appuyé par le sens et favorise celui avec gāth. *aogādā* « il a dit », d'une racine indo-iranienne **augh-*. Racine du vocabulaire religieux.

uōbō, *uōels* f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme *lāz*, *prez*, *uis*, etc.) ; au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, *omnes uoces, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae...* ; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : *uōculā* f. : faible voix ; inflexion, ton de la voix (d'où *uōculātō*, intonation) ; cf. **vōculāre*, M. L. 9430) ; *uōcālis* : doué de la voix (opposé à *mūtūs*) ou de la parole, sonore ; subest. *uōcālis* f. (sc. *lātēra*) : voyelle ; *uōcālis* (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, *vōcālis* ; *uōcālitās*, trad. de *σφροντία*, Quint. 1, 5, 4 ; *sēmiuōcālis* : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.) ; subest. *sēmiuōcālis* f. : semi-voyelle.

aequiuocōs, *ūniuocōs*, *plūriuocōs*, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles grecs.

Composés de *ūrō* : *adūrō* : brûler extérieurement, M. L. 212; *adustiō* (époque impériale); *ambūrō* : brûler autour ; le sens du préverbé s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action, comme *comb-*, *per-ūrere*; *ambustiō*. C'est de *ambūrō*, coupé *am-būrō* (d'après *am-plexor*, etc.), qu'a été tiré un substantif *bustum* et un verbe **būrere*, dont s'explique *combūrō*, *combustiō*, *-tūra*; *deūrō*, *exūrō*, *-us-tiō*; *in-ūrō*; *obustus*, **redustus*, M. L. 7150; *per*, *prae*, *sub-ūrō*, rares pour la plupart, sauf *combūrō*, *exūrō*, *inūrō*.

Le présent *ūrō* répond à gr. *σῶω* et skr. *धूमि* « je brûle », et *ustus* à skr. *अष्टाध* « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. *ysia* « feu », *usli* « rendre brûlante », etc. Le verbe expressif *ustulare* est formé comme *postulare*.

ursus, -I m. (et *ursa*, -ae f.) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique ; à l'imitation du grec, il sert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, *ursus*; céltique : *brīt. ors*.

Dérivés : *ursinus*; *ursarius* : gardeur d'ours (Inscr.). Noms propres : *Vrsō*, *Vrsulus*, -la, -sācius.

Cf. skr. *रक्षा*, av. *arəśō* (et pers. *xirs*), arm. *ար* (gén. *արյօց*), gr. *ἀρπέα* et *ἀρπάχ*, irl. *art* (cf. gaul. *deae artionis*). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en Baltique, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

urtica, -ae f. : ortie, plante ; et ortie de mer, zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec *ūrō* par les Latins ; cf. CGL V 255, 8 : *urticea genera sunt duo, masculus et femina; masculus si tangatur ustulat...* ; mais on attendait **ustica*. Les formes romanes supposent *ūrtica* avec ū, M. L. 9090. Ancien (Plt.). Panroman.

Dérivés : *urticatum* (Gloss.); **urticulu*, M. L. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

ūrdes, -ae f. : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss., s. u. — V. *ērūca*.

ūrus, -I m. : auroch. Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281.

ūruum, -I n. : mancheron de la charrue (= *būra*). Technique, cité par Varron ; demeuré en sarde. M. L. 9092.

ūruō, -as, -are : -are est *aratro definire*, Dig. 50, 16, 239, § 6 ; cf. F. 514, 22 : *uruat Ennius in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratri, quae fit forma simillima uncini curuatione buris et dentis, cui praefigitur uomer*. L'abrév. de *Festus* a la forme *ueruat* : *circumdat*. Sans doute dénomnatif du précédent. Osq. *uruū* « curua » ? (Cipp. Abell., l. 30).†

uspis adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quōpiam* et *usquam*. Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours) ; rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

ūciceror, -āris (et *ūcicerō*, Varr., T.-L.) : crier, vociferer ; les dérivés *ūciceratiō* (Cic.), -tor, -tus, -is ; *ūcicētō*, -as (Varr., Gell.) ; *ūcicer* (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, **vōcīnāre*, logoud. *abboginare*. *ūōō*, -as : appeler ; nommer ; invoyer ; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquent dans l'expression juridique *in iūs uocare*, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans *iuocō* ; de la *uocatiō* « citation en justice » et les composés *aduocātus* « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : *ak-katus* n. pl. « aduocātī »); *aduocatiō* « assistance » ; *prōuocō* « faire appel », *prōuocatiō*, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : *uocābulum* : façon d'appeler ou moyen d'appeler, nom ; nom (par opposition au verbe *uerbum*), d'où *irl. focal* (qui peut représenter le grec *οὐρβοῦν*) avec *a* et *ph* sans doute expressif ; v. *Gell.* ; *uocāmen* : synonyme rare de *uocābulum*, peut-être créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657 ; *uocatiō* : citation en justice (cf. plus haut) ; invitation (Catulle) ; appellation (langue de l'Église), d'où *uocātor* (époque impériale), *uocātorius*.

ūocātus, -as m. : appel, invitation ; *uocātūus* : [cāsus] « le vocatif », trad. du gr. *χλητός*; *uocātuē*. *ūocātō*, -as : avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés : *aduocō*; *aduocātus* m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (*aduocātor*) ; *irl. abhcōde*; *aduocātō*; *ūocō* (= *āuertō*) ; *ūocātō*; *conuocō*; *conuocātō*; *ēuocō*, spécialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées » ; *ēuocātō* « appel aux armes » et « appel en justice » ; *ēuocātus* m. « vétérant rappelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradué »; *ēuocātor*, -tōrius (*ēuocātorius* : mandat du prince, citation) ; *ēuocātūus*; *iuocō*, -*ūocātō*, dont la valeur religieuse est nette ; *prōuocō* : appeler des dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut), M. L. 6793 b; *prōuocātō*, -tor, -tōrius; *reucō* « appeler » et « rétracter, révoquer »; *reucābilis* et *irreucābilis* (époque impériale) ; *irreucātūus*; *irreucāndus*; *reucāmen* : rappel (Ov.); *reucātō* (classiq.e), -tor, -tōrius (époque impériale) ; *sēuocō*, -as.

De *uocātus* : *inuocātus* : non appellé.

La racine **wekw-* était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine *uōō* a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. *vāk* (avec *a* généralisé), av. *vāxš* (acc. *vāxm*, mais gén. *vādō*) ; Homère a *ōta*, *ōpō*, *ōti*, avec *ōsōa* pour nominatif ; *ōta* est donc comme une personne, B 93, ω 413 ; tokh. A *wak*, B *wēk* « voix » (féminin) ; v. pruss. *wackis* « Geschrei » (Voc.) est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre » ; le dérivé arm. *goēm* « je crie » s'applique à un cri puissant ; cf. *conuicium*. — Le thème neutre en *-es- de skr. *vēcāh* « parole », gr. (F.) *ētōc*, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. *ōvakti* « il parle », le parfait véd. *vavāca* (3^e plur. *ūcūh*), l'aoriste skr. *vocād-* = av. *vācā-* = gr. (F.) *ēntē*, ne le sont pas davantage. — Le latin n'a qu'un verbe dérivé *uocāre* dont le *c*, au lieu du *qu* attendu,

indique l'influence du nominatif *uōō*, mais qui a gardé le vocalisme *o* brief ; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment *wackūwe* « locken » et *perwūkauna* « berufen » (avec *o*) ; lat. *uocāre* a conservé, surtout dans les formes à préverbé, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. *suboco* « inuocō », *subocau(u)* « inuocātōne ».

ūpiliō, *ōpiliō*, -ōnis m. : berger (Plt., As. 540; Vg.). — Cf. *ouis*.

ūpupa, -ae f. : 1^e huppe, oiseau ; 2^e pioche ou pic ; 3^e biberon (Muscio). Ancien ; formes romanes diverses altérées (*ūpupa*, etc.). V. B. W. s. u.; M. L. 9076 ; germanique : v. h. a. *witu-hopfa*. Pour la forme, cf. *ulula*.

Le grec *a*, avec un vocalisme différent, *ētōph*, et aussi *ātāpōcō* (Hes.) avec *a* et *ph* sans doute expressif ; v. *Frisk*, s. u. Onomatopée, de type populaire, de forme mal fixée.†

ūrbis, *urbis* (gén. *urbium*) f. : 1^e ville (par opposition à *arx*, à *rūs*) ; 2^e la ville par excellence, Rome (cf. *ōtū* en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais supplanté dans les langues romanes par des représentants de *ciuitās* et de *ūilla*.

Dérivés et composés : *urbānus* : de la ville (opposé à *āuertūs*) ; par suite « poli, fin, spirituel » = *ātētōcō*; *urbānūs* = *ātētētōcō*; *urbānē* = *ātētētōcō* et *urbānūs*, *inurbānē*, *inurbānē*; *pseudourbāna* (*aedificia*) : hybride gréco-latine « qui copie la ville » (Vitr.); *urbicus*, adjetif de l'époque impériale, formé sur *ūstū* ; d'où *urbicārius* (Cod. Theod., Just.); *urbicula* (Gloss.); *suburbānus* : de banlieue, de faubourg ; *suburbānūs*; *suburbium* : faubourg ; *suburbicārius*; *amburbium*, -i n. : procession autour de la ville, d'où *amburbālīs*, *amburbālis* (*hostia*) ; cf. P. F. 5, 3 ; Serv. B. 3, 77, comme *ambaruālis*.

urbī-capus (Plt.; cf. *πτολιτορθος*); *urbī-cremus* (Prud.), -genus, -gena.

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. *ωρίς*, etc., signifiait « citadelle ».

urceus (*urceum*, Cat., Agr. 13, 1), -I m. : vase à anses, pot ; cf. Rich., s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, *ūpot*. Celte : *irl. ore*; got. **aurkjus*.

Dérivés : *urceolus* (et *urceolum*, Gloss.); *orce-*, *orcī-*, M. L. 9079, *urceolus* et *urceola* (als. *erkle*); *urceolāris* : *u. herba* : pariétaire, M. L. 9078 a ; *urceol-* (Pétr.).

Mot technique, sans doute emprunté ; inséparable de gr. *ōpōtē* « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. *orca* et *urna*.

ureō, -as, -are : crier (en parlant du lynx, Suét., Anthon.). Une variante *hircō* a subi l'influence de *hircus*.

ūrēdō : v. *ūrō*.

urgēō, -ēs, *ūrāl*, -are : urgēre : serrer de près, presser (transitif et absolu : *nīl urgēt* « rien ne presse »), Cic., Att. 13, 27, 2; joint à *premere*, *instāre*, Cic., Agr. 1, 5, 15; de Or. 1, 10, 42) ; poursuivre ; de là *urgēns* « urgent » (tardif), *urgēter*. Pas de substantifs dérivés. Ancien,

usuel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Composés : *ad*, *ex*, *in*, *per*, *sub*, *super-urgeō*, tous rares, pour la plupart d'époque impériale, et savants.

On rapproche des verbes de sens divergents, mais conciliables ; got. *wrikā* « poursuivre », gr. *επγύω* (de **εφγύω*) « j'enferme », skr. *ordjati* « il va de l'avant », lit. *perkiū* « je serre ensemble », v. sl. *ot-vrīzq* « j'ouvrirai », etc. Possibilités ; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un *-ur-* représentant i.e. *ur* au lieu de *r*. Forme peu sûre.

urica : v. *eruca*.

ūrina, -ae f. : urine ; par extension « liquide séminal » (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots savants) ; B. W. s. u. ; *ūrindīs* « d'urine » et subst. *ūrinal* n. « urinal ».

ūrīnō, -āris : -i est *mergi in aquam*. Varr., L. L. 5, 126; *ūrīndō* « plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif *ūrina* s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. *οὖρον*), le verbe *ūrīnō* gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par *meiō*, *mingō* ou le verbe **pissō*.

On ne peut comparer directement gr. *οὖρεω* « j'urine », qui a dû commencer par *F*, à en juger par les formes *τόρου*, *τόρηνα*, *τόρημα*, et dont on rapproche le groupe de gr. *ἀρπή* « rosée », etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. *vār*, *vāri* « eau », *tokh.* A *wār* « eau », qui est éloigné.

ūrium, -I n. : *ūtium lauāndi est, si fluens amnis lutum importet, id genus terrae urium uocant*, Plin. 33, 75. Sans doute mot étranger, ibérique?

ūrna, -ae f. : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinéraire, urne à voter ; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore ; v. Rich, s. u. Rattaché par l'étymologie populaire à *ūrīnō* ; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien, usuel. M. L. 9086.

Dérivés : *urnula*, -ae ; *urnālīs*? : d'une urne, d'où *urnīa* n. pl. ; *urnārium* : desserte ; *urnī-fer*, -ger (poétique).

Sans doute de la même famille que *urceus* ; v. ce mot.

ūrō, -is, *ūssi*, *ūstum*, *ūrere* : brûler, sens propre et figuré ; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : *ūrēdō* f. : 1^e démangeaison ; 2^e nuelle ou charbon, maladie des plantes (classique) ; *ūrigō* f. : démangeaison, prurit (cf. *prūrigō*, époque impériale) ; *ūstiō* (époque impériale), M. L. 9094 a ; *ūstor* : brûleur de cadavres ; *ūstrīna* et **ustrīnāre*, M. L. 9096 a ; *ustūra* : flambée ; *ustūra* (basse époque), M. L. 9097 a ; *ustuiō*, -is (Prud.).

ūsta, -ae f. : cinabre brûlé ; *ustīcīs* : bistre (terre de Sienne brûlée) ; *ustīlāgō* : 1^e inflammation (*κάτακυστικός*, Sept.) ; 2^e chardon sauvage (Ps.-Apul.) ; *ūstūlō*, -as (déjà dans Catulle ; *ambustūlūtūs* dans Plt., Rud. 770), synonyme de *ūstera*, bien représenté dans les langues romanes, M. L. 9097 ; *ūstītāt* : fréquenter comburit (Gloss.).

Vspiam est à *quispiam* comme *usquam* à *quisquam* ; le suivant.

usquam adv. : même sens que *uspiam* et *quōquam*. Plaute emploie indifféremment *usquam* ou *quōquam* avec les verbes de mouvement : Cap. 456, *ne quoquam perirem/ecferat sine custode* ; Mo. 857, *equidem haud usquam pedibus abscedam tuis*. — *Vspiam, usquam* n'ont, en effet, pas *ubi* au premier terme et semblent formés de *-us-*, issu de **ut-s-*, élargissement de *ut*, et des particules indéfinies *-piam* (de *pe + iam*) ; *-quam*. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, *qui quidem nusquam per uitrum rem confregit atque eget*, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle qui favorisait en outre l'existence de *quōquam*, dont la langue tendait à rapprocher *usquam*. D'abord plus fréquent que *uspiam*, mais ne semble plus employé après le 1^{er} siècle.

Composé : *nusquam* de *ne + usquam* « nulle part ». V. *ut et quam*.

usque adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbes ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : *usque ab (ab... usque), usque ex, usque inde, hinc; usque ad (ou ad... usque), adhuc; usque in (et in... usque); usque eō, usque quō et quousque; usque dum, usque dōnec, usque quod; usque quāque*. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». A l'époque impériale, par extension de constructions telles que *usque Romam* (Cic.), où *Romam* était considéré comme « dépendant », de *usque*, *usque* a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, *imperium usque extreemos Orientis terminos prolatum*.

Vusque n'est pas séparable de *usquam*; pour la forme, cf. *quisque*, *utique*.

ustillagō : v. *ūrō*.

ūsurpō : v. *utor*.

ut, et forme renforcée *ūti* (*uitei*) ; la forme ancienne *ūta* (correspondant à *īta*) figure aussi peut-être dans *ālita*, conservé par P. F. 5, 15 : *ālita antiqui dicebant pro aliter, ex Graeco ἀλλος transferentes. Hinc est illud in legibus Numae Pomplii* (15) : « *Si quisquam ālita faxit, ipsos Ioui sacer esto* » et dans *ūtinam* de particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et en quelque manière, comme » (cf. la synonymie de *ut* et de *qui* dans les souhaits : *qui illum di omnes perdunt*, Plt., Men. 451, et *ut illum di perdant*, Naev., Com. 19). A pour corrélatif *īta* dans les groupes *īta... ut ou ut... īta* « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives ; à *īta* peuvent se substituer des synonymes : *sic* (de là *sicut, sicut*) ; peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : *ut ut* « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : *ūcumque* « de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. *quiscumque*) ; *utique* « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois

« spécialement » (T.-L.) ; ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., *ut puta* « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — *Vt* « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eo ut* « dans la mesure où », *perinde ut* ; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92 ; *ut est captus hominum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65 ; de là *utpote* « comme il est possible », *utpote quī* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utpote qui hodie amare incepimus*, Plt., Rud. 462 ; *utpote cum*.

Enfin, comme le gr. *ἄς* dans *ἄς τάχτα* et comme *īta, ut* a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut, ut primum, statim ut, ut... tum, etc.*, e. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus* ; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut perorauit, surrexit Clodius* ; et, avec sens local (rare), poétique et peut-être à l'imitation du grec, Cat. 11, 2, *sīue in extremos penetrabit Indos | titus ut longe resonante Eoa | tunditur aqua* ; et aussi 17, 10.

Vt, en qualité de particule indéterminée, accompagne souvent des subjonctifs de supposition (d'où *ut* « à supposer que », *quod ut ita sit*, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *ita milites instruxit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originairement « il rangea ses soldats ainsi ; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet *ut* ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». *Vt* a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, *cūrāre, dare operam, facere ut*, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fit, accidit, sequitur ut, etc.* Par une extension nouvelle, *ut, ita ut (tantus, tot, is... ut)* a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 91, *eos deduxi testes et eas litteras deportauit ut de istius facto dubium esse nemini possum*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1^o *ut* « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif ; 2^o *ut* « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour *ἄς*, qui a tous les sens de *ut* latin.

Outre les composés de *ut* cités plus haut, on trouve encore : *ūtinam* (cf. *quisnam*) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que ; plaise, plutôt aux dieux que ; que ne... » ; et, avec *ut* comme second terme, *sicut, uelut, prout, praeut*, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Vt, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 909 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimalchonis, *ut* au sens de « comme », restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois

est remplacé généralement par *quomodo, quemadmodum* ; e. g. *solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15 ; *quomodo dicens*, 38, 8.

Le *t* final de *ut* suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, -a à en juger par *īta* et *ālita* ; cette voyelle subsiste, altérée, dans *uti-nam, uti-que* et dans *utei, uti* (de **ūta-i*). En regard, l'osco-ombrien a *osq.*, *puz.*, *ombr.*, *puz-e*, *puz-ei*, *puz-e*, donc un ancien **gut-s* qui se retrouve dans lat. *uspiam, usquam, usque*. Le radical **kʷu-* est celui qui figure dans *ubī*, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive *-ti* dans skr. *īti* (v. *īta*) et avec *-th-* expressif et forme pleine de la voyelle dans *gāth*. *iθā* « ainsi », véd. *ītihā* (avec gemination expressive). La forme attestée par *osq.* *puz-* et lat. *us-quam* résulte de ce qu'un -a final était susceptible de s'amuer en indo-européen. L'emploi d'un radical **kʷu-* doit être une innovation italique : cf. skr. *kathā* et *gāth*. *kāthā* ; mais, à côté de *kātha*, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, *kubā* « comment », d'après *kubā*, *kubra*, etc. Le modèle était fourni par *iθā*, puisque, en face de *kubā*, il y avait *iθā* « ici » ; c'est, de même, *īta* qui a dû fournir le modèle de *ut(a)*, en face de *ibī, ubī*.

uter, utra, utrum : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que » ; peut s'employer aussi au pluriel ; cf. Cic., Q. Fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio. Quelquefois, renforcé de -ne*, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fidet sibi certius, hic qui... | an qui* ; cf. *quine, quōne*. — Le neutre *utrum*, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?* ; Mo. 681, *uidendumst primus utrum eae uelintu an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103) ; l'ablatif *ūtō* est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi **utrim*, adverbe local conservé dans *utrimsecus* (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe **tero-*, la langue a tendu à effacer la distinction entre *uter* et *quis* ; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.

Composés : *neuter q. u.* ; *uterque, utraque, utrumque* : chacun des deux (cf. *quisque*, dont *uterque* est le comparatif, l'un et l'autre (singulier et pluriel) ; *utroque* « de part et d'autre, des deux côtés » (*utroqueversum*) ; *utrasque* (Cass. Hem.) ; *utrimque* (*utrinque*) ; *utrimquesecus* « des deux parts » ; *utercumque* ; *utra, utrumcumque* : qui que soit des deux qui (classique) ; *uterlibet* ; *uteruīs* : qui vous voulez des deux ; n'importe lequel des deux ; *utribū* (*utrobi, utribi*) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impérial) ; *utrubique* (*utrobique*).

Enfin, les deux termes juxtaposés *alter uter* « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : *alteruter, alterutra, alterutrum*.

Les formes osques et ombriennes reposent sur **kʷo-* à l'initial : *osq. pūtūrūspid* « utrique », *ombr. podruhpai* « utroque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant

à deux notions envisagées séparément : skr. *katarāh*, av. *katarō*, lit. *katrās*, gr. *πότερος*, got. *kwāpar*. Comme celui de *ut, usquam*, l'u de *uter* est donc analogique ; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de *ibī, ubī*. La forme à i qui a servi de point de départ survit dans *īterum* (v. ce mot).

uter, utris m. (n. pl. *utriā*, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36 ; gén. *utrium*, Sall., Iu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : *utrārius* : porteur d'eau (langue militaire) ; *utriculus* : petite outre ; *utriculārius* : fabricant d'autres, *utriculari fabri*, CIL XIII 1934 ; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq. ; *utricum* ; *utriscum* (Gloss.) ; *utricida*, composé formé plaisamment par Apulée d'après *pāricida*. Cf. aussi M. L. 9100, **ūtellum*.

Le rapprochement avec gr. *ὑδρία* « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

uterus (*uter*, Caec. ap. Non. 188, 11 ; *uterum* n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), -ī m. : ventre ; en particulier « partie du ventre où se trouve le foetus, uterus ». Ancien et classique.

Diminutifs : *uterculus, utriculus* (Pline) ; adjectif : *uterinus*.

On pense naturellement à skr. *uddram* « ventre », gr. *ὅρης* γαστήρ (Hés.), v. pruss. *weders* « ventre ». Mais ceci n'explique pas le *t*. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous *uenter*.

utique : v. *ut*.

ūtor, -ēris, *ūsus*, *sum*, *ūti* (ancien **oitor* encore attesté dans les graphies *oeti, oetier* = *ūti*, *oitile* = *ūtile*, fournis par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I² 756, 6 et 8 ; 586, 9 ; Fest. 288, 25 ; quelques emplois passifs de *ūtor*, cf. Nov. ap. Gell. 15, 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression *dare ūtendum* (*aliquid*), qui est encore dans Cicéron et Ovide.

— *ūtor* a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *uilia uicinas aliasque mulieres quam minime utatur* ; « avoir à sa disposition, joindre de, avoir » : *patre usus et diligente et dūi*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman ; remplacé par **ūsare*. M. L. 9093.

Dérivés et composés : *ūtilis* et *ūibilis* (archaïque) ; *ūtiliter* ; *ūtilitas* : utilité (abstrait et concret) ; *ūtilitātes* « services » ; *inūtilis* « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible » ; *inūtiliter* ; *inūtilitas* (rare, mais classique) ; *ūtēnsilis* : dont on peut faire usage ; n. pl. *ūtēnsilia* « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L. ; non strictement classique). M. L. 9101, *ūtēnsilia*, **ūtēnsilia*. Dérivé : *ūtēnsilitās* (Tert.).

ūsus, -ūs m. : « usage » et « utilité ». S'emploie avec *esse* dans l'expression *ūsus est (alicui aliquā re)* « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose » ; cf. Plt.,

Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est* ; cf. le développement de sens de gr. χρήσις, χρῆσθαι ; *usus fructus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *mancipium*, cf. Lucr. 3, 971) : *est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *iusfructarius* : usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *ius capio* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *iuscapiō*, -ōnis : *est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobiliū anni, immobiliū biennii*, Ulp., Fgm. tit. 19. — Sur *iuscapiō* ont été faits *ius-recipiō*, -*receptiō* (Gaius).

Vsus est demeuré dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénomination : *fr. us* (remplacé par *usage*), *user* ; B. W. s. u.

Dérivés : *usuālis* et *usuārius*, tous deux tardifs ; *usuārius* subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

usūra : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêté) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *iusurārius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire* ; *usūrula* (Gloss.).

usūti : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *usōni ēsse, usōni gratiā* ; *usibilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*) ; cf. M. L. 9094.

usitātus : d'un fréquentatif *usitor* (Gell. 10, 21, 2 ; 17, 1, 9), et *usīo* non attesté en dehors de la glose *usitol* : χρῶμα, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1^o qui se sert de ; 2^o usité, usuel (sens le plus fréquent) ; *usitātē*. Souvent confondu avec *usitātus*.

usurpō, -ās : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes ; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper » ; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *ū. uōcem* « employer un mot » (cf. *nūncupō*) ; de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibēri*). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapientis usurpatur*. — Dérivés : *usurpātiō* (classique) ; *usurpātor*, -trix (tardifs), -ōrius ; *usurpātiūs* ; *usurpābiūs*.

Composés : *ābūtor* : 1^o « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant *ābūsa* « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absūmō*, etc. ; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exundum in aciem abutendumque* (= tirer tout le parti possible) *errore hostium* ; 2^o détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsus*, -ūs m. : 1^o emploi de choses foncibles (opposé à *ūsus*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usū est ager, domus, abusui uinum, oleum, et cetera huius modi* ; 2^o abus (sens rare), M. L. 55 ; *abūsiō* : 1^o terme de rhétorique traduisant le gr. κατάρρησις ; 2^o abus

(langue de l'Église) ; d'où *abūsor* (langue de l'Église) ; *abūsiūs* (tardif) ; *abūsiū* (Quint.) ; *cōtōr*, calque de συγχρόμενος (Vulg.) ; *deutor* (Corn. Nep., Eum. 11, 3, douteux) ; *exūtor*? un participe *exūssum* au sens de *abūsum* « déposé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406 ; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *exunctum*. Cf. aussi **adūsō*, -ās, M. L. 215.

L'existence de la diptongue est confirmée par osq. *ūtītīuf*, nom : sg. « *ūsīō », pélign. *oisā* « ūsā » (casnar oisa aetate)? Mot italien, mais dont aucune étymologie claire n'est connue.

ūua, -ae f. : 1^o raisin ; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūua amōmi*, *lauri* ; *u. agrestis*, *canina*, *coruina*, *lupina*, *taminiā*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles ; 2^o luette = *otapūwā* ; 3^o sorte de poisson de mer (?) de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūuula*, *ūuola* (Plin. 27, 44) petit raisin.

Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jagoda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uīnum*, etc.) ou récemment adaptée (*ūtis*). Le gr. οὐ « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

ūueō, -ōs, -ēre : être humide. Attesté seulement au participe *ūuen* (époque impériale).

Formes nominales et dérivées : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuua ab uuore* ; *ūuēscō*, -is : devenir humide (Lucr.) ; *ūuidus* et *ūuds* : humide (attestée depuis Plt. ; surtout poétique) ; *ūuidulūs* (Catull.) ; *ūuidiās* (tardif, rare) ; *ūdō*, -ās : humecter (tardif).

ūdor? : dans Varr., L. L. 5, 24 : *hinc* (scil. *ex uero* « *hūmus* ») *udus*, *uividus* ; *hinc sudor* et *udor*, si toutefois *udor* n'est pas la transcription du gr. θύω.

ūuidus, *ūuds* ont cédé devant *ūmidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques ; *ūuor*, *ūdor* ne se trouvent que dans Varro, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *ūligō* et *unda*?

ūuluāgō (*uulgāgō*, *bulbāgō*), -inis f. : asaret. De *uulua* ; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex.* s. u.

ūxor, -ōris f. : femme légitime prise par le mari « *liber[or]um sibi quaeſendum gratiā* » ; terme juridique (*uxōrem dūcere* [jamais coniugem], *habēre* ; dans les textes de lois, *uxor* s'oppose à *uir*) et familier ; le terme noble est *coniūs*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu) ; *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uxōriūs* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uxōriūs* : faible pour son épouse ; *uxōrium* : impôt sur les célibataires ; *uxōriūs* (Gloss.) ; *uxorcula*, terme de tendresse familier ; cf. aussi M. L. 9107, **uxōrāre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. *amusin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

am- « avec » et une formation de la racine **euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uxor* doit être une combinaison de **uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et -sōr-, le même élément qui figure dans *soror* (**swe-sor* étant « la personne féminine du groupe » ; pour **swe*, cf. *sodalis*) et dans les

formes féminines des noms de nombre : skr. *tisrdh* (3), *cāstārah* (4), etc. ; **uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien ; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel) ? et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit *usurs*, qui peut signifier « uxōrēs » (mais le sens est douteux ; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *soror*.¹

X

xystus (-*tum* n.), -I m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. ξυστός (-τον), depuis Cicéron.

Z

zingiberi : transcription du gr. ζίγγιβερις, lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

zinzala, -ae f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.) ; onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

zinziō, *xinzilulō*, -ās : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

zippulae, -ārum f. pl. : mot tardif (*Vitae Patr.*), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zeppola*.

zizania, -ae f. : transcription du gr. ζιζανία, pl. de ζιζανίον « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalouse, discorde », etc.

ziziphus (-*phum*), -I m. : transcription du gr. ζιζυφόν « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

zōna, -āe (sōna, Plt.) f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. ζώνη. Dérivés : *zōnārius* (Plt.) ; *zōnātim* (Lucil.) ; *zōnula* (Catull.) ; *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septizōnium* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romaines savantes.